

COLLECTION D'AUTEURS ÉTRANGERS

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE CHARLES DU BOS

ANTONE TCHÉKHOV

RÉCIT D'UN INCONNU

Traduit du russe par DENIS ROCHE

(Seule traduction autorisée par l'auteur)

Avec un portrait de l'Auteur



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^o, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE - 6^e

*L'édition originale de ces œuvres complètes
est tirée sur papier de fil.*

ŒUVRES COMPLÈTES
D'ANTONE TCHÉKHOV

TOME XI

RÉCIT D'UN INCONNU

A LA MÊME LIBRAIRIE :

ŒUVRES COMPLÈTES D'ANTONE TCHÉKHOV

TRADUITES DU RUSSE PAR DENIS ROCHE

(Seule traduction autorisée par l'auteur)

- *I. Salle 6.
- *II. Les Moujiks.
- *III. Une banale histoire.
- *IV. Ma Femme.
- *V. Trois ans.
- *VI. Ma Vie (*Histoire d'un provincial*).
- VII. Le Moine noir.
- VIII. Le Duel.
- IX. Le Jour de fête.
- *X. La Steppe.
- *XI. Récit d'un inconnu.
- XII. Voisins.
- XIII. Un Cas de pratique médicale.
- *XIV, *XV, *XVI. Théâtre. I, II, III.
- XVII, XVIII, XIX. Correspondance. I, II, III.
- XX. Carnets de notes. — Documents biographiques et critiques. — Index.

Les volumes précédés d'un astérisque sont en vente (Mars 1926).

Les autres seront publiés sans interruption, à raison de trois ou quatre par année.

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1926.



ANTONE TCHÉKHOV

EN 1893

COLLECTION D'AUTEURS ÉTRANGERS
PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE CHARLES DU BOS

ANTONE TCHÉKHOV

RÉCIT D'UN INCONNU

TRADUIT DU RUSSE PAR DENIS ROCHE
(Seule traduction autorisée par l'auteur.)

Avec un portrait de l'Auteur



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE - 6°

Tous droits réservés

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

RÉCIT D'UN INCONNU

Pour des motifs qu'il n'y a pas à donner maintenant en détail, je dus entrer comme valet de chambre chez un fonctionnaire de Pétersbourg, nommé Orlov. Il avait environ trente-cinq ans ; ses prénoms étaient Guéôrguï Ivânytch.

J'entrai chez cet Orlov en raison de son père, homme d'État connu, que je considérais comme un ennemi sérieux de notre cause. Je comptais pouvoir, par les conversations que j'entendrais, les papiers et les notes que je verrais sur le bureau, connaître dans leurs circonstances, les plans et les intentions du père.

A onze heures, le matin, le timbre électrique résonnait d'ordinaire dans l'office, m'apprenant que mon maître était réveillé. Quand j'entrais dans sa chambre, tenant ses vêtements brossés et ses bottines cirées, Guéôrguï Ivânytch était assis sur son lit, non pas ensommeillé, mais l'air fatigué d'avoir trop dormi, le regard fixe, et n'exprimant aucun contentement d'être réveillé. Je l'aidais à s'habiller. Il se laissait faire sans plaisir, en silence, sans remarquer ma présence ; puis, les cheveux encore humides, imprégné de parfums frais, il allait prendre son café dans la salle à manger.

Il le buvait en parcourant les journaux, tandis que Paulia, la femme de chambre et moi, nous nous tenions respectueusement près de la porte, le regardant. Deux êtres adultes devaient, avec la

plus sérieuse attention, en regarder un troisième qui prenait du café et grignotait des biscottes. Cela, selon toute apparence, est ridicule et absurde ; mais je ne voyais rien d'humiliant à me tenir ainsi, près de la porte, bien que je fusse instruit et noble, autant qu'Orlov.

Je commençais alors à faire de la tuberculose et même à avoir quelque chose de plus sérieux. Fut-ce l'effet de la maladie, ou fut-ce le changement de mes façons de voir que je ne remarquais pas encore ? un désir passionné, irritant de la vie ordinaire, de la vie de tout le monde me dominait chaque jour de plus en plus. Je ressentais un besoin de tranquillité d'âme, de santé, de bon air et de bonne nourriture ; je devenais rêveur, et, à ce titre, je ne savais pas à proprement parler ce qu'il me fallait. Tantôt je voulais me faire moine, et rester des journées entières près de la fenêtre de ma cellule à regarder les arbres et les champs ; tantôt je songeais à acheter quelques arpents de terre et à mener la vie de propriétaire ; tantôt je me promettais de m'adonner à la science, pour devenir professeur de quelque université de province. J'ai été lieutenant de vaisseau ; je rêvais à la mer, à notre escadre, à la corvette sur laquelle j'ai fait le tour du monde. Je voulais éprouver encore une fois l'inexprimable sensation de me promener dans une forêt des Tropiques ou de voir un coucher de soleil sur le golfe du Bengale, éprouver la sensation de mourir d'extase et avoir la nostalgie de mon pays. Je rêvais de montagnes, de femmes, de musique, et j'examinais les visages avec curiosité, comme un enfant, et j'écoutais les voix... Et

quand, debout près de la porte, je regardais Orlov boire son café, je ne me sentais pas un valet de chambre, mais un homme que tout, dans l'univers, intéresse, même Orlov.

Orlov avait le type pétersbourgeois : épaules étroites, buste long, tempes creuses, des yeux de couleur indéterminée, et sur la tête et les joues une maigre végétation, pauvrement colorée. Son visage était soigné, tiré, désagréable. Il était particulièrement désagréable, quand Orlov réfléchissait ou dormait. Est-il bien utile de décrire un type ordinaire? Pétersbourg, du reste, n'est pas l'Espagne. Le type masculin n'y a pas, même pour les choses d'amour, une grande importance; il ne compte que pour les domestiques et les cochers, obligés à avoir de la prestance. Si j'ai parlé de la figure et des cheveux d'Orlov, c'est qu'il y avait dans son extérieur quelque chose à signaler. Quand Orlov prenait un livre ou un journal, quels qu'ils fussent, ou quand il rencontrait des gens, quels qu'ils fussent aussi, ses yeux se mettaient à sourire ironiquement et toute sa figure arborait une expression de raillerie légère, pas méchante. Avant de lire ou d'entendre quoi que ce fût, il s'armait d'ironie, comme un sauvage de son bouclier. C'était une ironie habituelle, foncière, qui, à la longue, apparaissait sur ses traits comme un reflet, sans participation aucune de sa volonté. — Mais nous en reparlerons.

Vers une heure, Orlov, prenant, avec son expression d'ironie, son portefeuille bourré de papiers, se rendait à son bureau. Il ne dînait pas chez lui et ne rentrait que vers neuf heures. J'al-

lumaïs dans son cabinet la lampe et des bougies. Il s'asseyait dans un fauteuil, les jambes allongées sur une chaise, et, ainsi étalé, il commençait à lire.

Presque chaque jour il rapportait, ou on lui apportait de chez les libraires, des livres nouveaux. Dans ma chambre, sous mon lit et dans les coins, traînait une quantité de livres en trois langues, — hormis le russe, — qu'il avait déjà lus et jetés au rebut. Il lisait avec une rapidité extraordinaire. « Dis-mois ce que tu lis et je te dirai qui tu es ; » le dicton est peut-être vrai, mais on ne pouvait juger Orlov sur ce qu'il lisait. C'était un vrai pêle-mêle. Philosophie, romans français, économie politique, finances, poètes nouveaux, éditions du *Possrédnik* (1), il lisait tout cela avec une égale vitesse et la même ironie dans les yeux.

Après dix heures, il s'habillait avec soin, souvent en frac, très rarement en uniforme de gentilhomme de la chambre, et il sortait. Il rentrait vers le matin.

Nous vivions en paix et repos, sans la moindre anicroche. D'ordinaire, il ne remarquait pas ma présence, et, quand il me parlait, sa figure n'exprimait pas d'ironie ; je n'étais évidemment pas pour lui un homme.

Je ne le vis fâché qu'une fois. Une semaine après mon entrée chez lui, il revint d'un dîner vers neuf heures. Il avait l'air fatigué et fantasque. Tandis que je le suivais dans son cabinet pour allumer les bougies, il me dit :

(1) Éditions populaires de l'époque, à tendances libérales. (Tr.)

— Il y a ici je ne sais quelle odeur.

— Non, dis-je, rien ne sent.

— Et moi je te dis qu'il y a une mauvaise odeur, répéta-t-il, irrité.

— J'ouvre chaque jour les vasistas.

— Ne raisonne pas, tête de bois ! me cria-t-il.

Froissé, j'allais répliquer, et on ne sait comment cela eût fini, si Paulia, qui connaissait son maître mieux que moi, n'était intervenue.

— En effet, dit-elle en levant les sourcils, quelle mauvaise odeur ! D'où cela vient-il ? Stépane, ouvre les vasistas du salon, et allume la cheminée.

Elle poussa des exclamations, se donna du mouvement, passa dans toutes les chambres, avec un bruit de jupes, et pressant un vaporisateur. Orlov, toujours de mauvaise humeur, se retenait visiblement pour ne pas éclater. Assis à son bureau, il se mit, nerveusement, à écrire une lettre. Au bout de quelques lignes, avec un reniflement de colère, il déchira la lettre et se remit à écrire.

— Qu'ils aillent au diable ! maugréa-t-il. Ils veulent que j'aie une mémoire infinie.

La lettre enfin écrite, il se leva et me dit :

— Fais-toi conduire à la Znâménnskaïa et remets en main propre cette lettre à Zinaïda Fiôdorovna Krassnôvskaïa. Mais avant tu demanderas au portier si son mari, c'est-à-dire M. Krassnôvski, est rentré. S'il est rentré, tu rapporteras la lettre... Attends !... Au cas où elle demanderait s'il y a quelqu'un chez moi, tu diras qu'il y a depuis huit heures deux messieurs qui écrivent.

J'allai à la Znâménnskaïa. Le portier me dit

que M. Krassnôvski n'était pas encore rentré, et je montai au troisième étage. Un domestique de haute taille, gros, terreux, à favoris noirs, ouvrit la porte et me demanda ce que je voulais, de ce ton endormi, indolent et grossier, avec lequel un domestique peut seul parler à un autre domestique. Je n'avais pas eu le temps de répondre qu'une dame en robe noire sortit vivement dans l'antichambre. Elle me regarda, les yeux mi-clos.

— Zinaïda Fiôdorovna est-elle chez elle? demandai-je.

— C'est moi, dit la dame.

— Voici une lettre de Guéôrguï Ivânytch.

Elle décacheta la lettre avec impatience, et, faisant voir ses deux mains chargées de diamants, se mit à la lire. J'examinai sa figure blanche aux lignes douces, son menton accentué, ses cils longs et noirs. Je ne lui donnai pas plus de vingt-cinq ans.

— Saluez et remerciez, dit-elle en finissant de lire. Y a-t-il quelqu'un chez Guéôrguï Ivânytch? demanda-t-elle doucement, l'air satisfait et comme honteuse en même temps de sa défiance.

— Deux messieurs, répondis-je. Ils écrivent quelque chose.

— Saluez et remerciez, répéta-t-elle.

Et la tête inclinée, relisant la lettre, elle s'éloigna sans bruit.

Je rencontrais peu de femmes en ce temps-là; cette dame, entrevue un instant, m'impressionna. En rentrant à pied, je me rappelai sa figure, la finesse de son parfum, et je rêvai.

Quand je revins, Orlov était sorti.

II

Donc je vivais en paix et repos avec mon maître, mais, malgré tout, ce qu'il y a d'offensant et d'ignominieux dans le métier de valet de chambre, et que je redoutais si fort en y entrant, existait en effet et se faisait sentir chaque jour.

Je ne m'entendais pas avec Paulia. C'était une créature gâtée, bien en chair, qui adorait Orlov parce qu'il était un maître, et qui me méprisait parce que j'étais un domestique. Apparemment, du point de vue d'un vrai domestique ou d'un cuisinier, Paulia devait être ensorcelante. Ses joues étaient rouges, son nez retroussé, ses yeux mi-clos ; son embonpoint tournait à la graisse. Elle se poudrait, se teignait les sourcils, se mettait du rouge aux lèvres, se serrait dans un corset, portait tournure et avait un bracelet de sequins. Elle marchait à petits pas sautillants, tournant, ou, comme on dit, tortillant son postérieur et ses épaules. Le bruit de ses jupes, le craquement de son corset, le tintement de son bracelet, et cette vile odeur de raisin pour les lèvres, de vinaigre de toilette et de parfums, volés à son maître, éveillaient en moi — quand le matin je faisais l'appartement avec elle — le sentiment de coopérer à quelque chose d'ignoble.

Parce que je ne volais pas avec elle, ou parce que je ne montrais aucun désir de devenir son amant — ce qui, probablement, la froissait, — ou, peut-être parce qu'elle sentait en moi un être d'espèce différente, elle me détesta dès le premier jour. Ma maladresse, mon air, qui n'était pas celui d'un domestique, ma maladie, lui semblaient déplorables, et excitaient son dégoût. Je toussais alors très fort, et, parfois, la nuit, je l'empêchais de dormir ; ma chambre et la sienne n'étaient, en effet, séparées que par une cloison de bois.

Et chaque matin elle me disait :

— Tu ne m'as pas encore laissée dormir. Tu devrais être à l'hôpital et non pas en place.

Elle considérait si sincèrement que je n'étais pas un homme, mais quelque chose d'incommensurablement plus bas qu'elle, que, telles les matrones romaines qui n'avaient pas honte de se baigner en présence de leurs esclaves, elle se promenait parfois devant moi en chemise.

Un jour, à dîner (on nous apportait chaque jour d'un restaurant une soupe et un rôti), comme j'étais de bonne humeur et méditatif, je lui demandai :

— Paulia, croyez-vous en Dieu ?

— Mais comment ne pas y croire ?

— Vous croyez donc, poursuivis-je, qu'il y aura un jugement dernier et que nous rendrons compte à Dieu de toute mauvaise action ?

Elle ne répondit rien et ne fit qu'une grimace de mépris. Je compris, en regardant ses yeux froids et blasés, que, pour cette nature entière, tout à fait bornée, il n'existait ni Dieu, ni conscience,

ni lois, et, que si j'avais à faire tuer quelqu'un, à incendier ou à voler, je ne pourrais pas trouver, à prix d'argent, de meilleur complice.

Tiré de mon cadre, inaccoutumé à être tutoyé et à mentir continuellement (à dire par exemple « Monsieur n'est pas à la maison » quand il y est), je passai assez péniblement ma première semaine de service chez Orlov. Je me sentais dans ma livrée comme dans une cuirasse ; puis je m'habituai ; je servais à table comme un vrai domestique, faisais les chambres, allais remplir toute commission à pied ou en fiacre. Quand Orlov ne voulait pas aller rejoindre Zinaïda Fiôdorovna ou l'oubliait, je courais à la Znâménnskaïa lui remettre un mot en main propre ; et je mentais.

Au total, je n'atteignais aucunement le but que j'avais espéré en devenant valet de chambre ; chaque jour de cette nouvelle vie était perdu pour moi et pour ma cause. Orlov ne parlait jamais de son père, et ses hôtes non plus ; je ne savais des faits et actes de l'homme d'État célèbre que ce que j'en apprenais jadis par les journaux et par ma correspondance avec les camarades. Les centaines de notes et de papiers que je trouvais, et que je lisais dans le bureau d'Orlov, n'avaient pas même de lointains rapports avec ce que je cherchais. Orlov se désintéressait totalement des gestes retentissants de son père ; il avait l'air de n'en pas avoir entendu parler, ou d'être comme si son père était mort depuis longtemps.

III

Les jeudis, nous avions du monde. Je commandais au restaurant un morceau de rostbeaf et je téléphonais chez Elissèiev (1) de nous envoyer du caviar, du fromage, des huîtres, etc. J'achetais des cartes à jouer. Paulia préparait dès le matin le service à thé et la vaisselle pour le souper. A dire vrai, cette légère occupation diversifiait un peu notre vie oisive, et les jeudis étaient nos jours les plus intéressants.

Il ne venait que trois habitués. Le plus notable et celui peut-être qui offrait le plus d'intérêt était un certain Pékârski, homme grand, maigre et chauve, d'environ quarante-cinq ans, au long nez busqué et à la longue barbe noire. Il avait de grands yeux à fleur de tête et une figure réfléchie comme celle d'un philosophe grec. Il avait un double emploi dans une administration de chemins de fer et une banque, était conseil-juré d'une haute administration de l'État et en relations d'affaires avec beaucoup de particuliers à titre de curateur, liquidateur, etc. Son rang était des plus modestes ; il se qualifiait simplement d'avocat, mais il avait une influence énorme. Il

(1) La plus grande maison de comestibles de Pétersbourg. (Tr.)

suffisait de sa carte de visite ou d'un mot de lui pour être reçu immédiatement par une célébrité médicale, un directeur de chemins de fer ou un haut fonctionnaire. On pouvait, par sa protection, obtenir, disait-on, même une fonction de la quatrième classe (1), et arrêter n'importe quelle affaire désagréable. On le considérait comme un homme d'une très grande portée, mais son intelligence était spéciale, étrange. Il pouvait en un clin d'œil multiplier de tête 213 par 373, et transformer des livres sterling en marks sans crayon ni barème. Il connaissait à fond les chemins de fer et les finances, et il n'y avait pas de secrets pour lui en tout ce qui touche l'administration. En matière civile, il était, disait-on, un avocat des plus habiles et on ne pouvait pas aisément lutter avec lui. Mais, avec cela, beaucoup de choses que savent même des gens inintelligents, étaient absolument incompréhensibles à cet esprit extraordinaire. Il ne pouvait, par exemple, positivement pas comprendre pourquoi les gens s'ennuient, pleurent, se tuent, ou en tuent d'autres ; pourquoi ils s'agitent pour des événements qui ne les concernent pas personnellement, et pourquoi ils rient en lisant Gôgol ou Chtchédrine... Tout l'abs-trait, noyé dans le domaine de la pensée et du sentiment, était pour lui incompréhensible et fastidieux, comme la musique pour qui n'a pas d'oreille. Il ne considérait les gens que du point de vue

(1) Cette classe comprend les conseillers d'État actuels, les généraux-majors, les contre-amiraux et les archimandrites. (Tr.)

affaires, et les divisait en capables et incapables. Il n'avait pas d'autre mode de classement. L'honnêteté et la probité n'étaient pour lui que des signes de capacité. Faire la fête, jouer, être dépravé, on le peut, tant que cela ne nuit pas aux affaires. Croire en Dieu n'est pas signe d'intelligence, mais la religion doit être gardée, car il faut un principe qui retienne le peuple ; autrement il ne travaillera pas. Les peines ne sont nécessaires que pour l'intimidation. Il n'y a pas à aller à la campagne en été ; on est aussi bien en ville. Et ainsi de suite. Il était veuf sans enfants, mais vivait sur le pied d'un homme qui a une famille ; son appartement lui coûtait trois mille roubles par an.

Le second habitué, Koukoûchkine, parvenu jeune au rang de conseiller d'État privé, était de petite taille et avait pour caractéristique un contraste extrêmement désagréable entre son gros torse replet et sa petite figure maigre. Il avait la bouche en cœur et de petites moustaches coupées, qui paraissaient collées. Ses manières faisaient songer au lézard. Il entrait en rampant, faisant de petits pas, se dandinait et ricanait ; il riait en découvrant les dents. Il était attaché pour missions spéciales à quelque gros personnage et ne faisait rien, bien qu'il reçût de forts appointements, surtout l'été, quand on inventait pour lui diverses affectations. Arriviste, il l'était, non pas jusqu'à la moelle des os, mais plus avant encore : jusqu'à la dernière goutte de sang ; un banal arriviste sans confiance en soi-même, n'obtenant son avancement que par des prévarications. Pour une mince décoration étrangère, ou pour lire son nom

imprimé dans les journaux, parmi de hauts personnages ayant assisté à un *Requiem* ou à un *Te Deum*, il était prêt à n'importe quelle humiliation, quémander, flatter, promettre. Par peur, il flattait Orlov et Pékârski, les tenant pour influents. Il flattait Paulia et moi, qui étions au service d'un homme influent. Chaque fois que je lui aidais à mettre sa pelisse, il poussait son rire aigu et me demandait :

— Es-tu marié, Stépane?

Et il me débitait des banalités scabreuses, signe de particulière attention. Koukoûchkine flattait les faiblesses d'Orlov, son dévergondage, sa pléthore. Pour lui plaire, il prenait le masque du persifleur méchant et de l'impie ; il critiquait ceux devant lesquels, dans un autre milieu, il faisait platement le dévot. Lorsqu'on parlait, à souper, de femmes et d'amour, il se donnait des airs de viveur raffiné et difficile. Il est d'ailleurs à remarquer que les jouisseurs pétersbourgeois aiment à se vanter de leurs goûts particuliers. Tel conseiller d'État privé, arrivé jeune, se contente fort bien des caresses de sa cuisinière ou de quelque malheureuse fille de la perspective Nevski ; mais, à l'entendre, il est pourri de tous les vices de l'Orient et de l'Occident. Il est membre honoraire d'une dizaine de sociétés répréhensibles, et, pour cela, il est même déjà noté à la police. Koukoûchkine mentait impudemment sur son propre compte. Non seulement on ne le croyait pas, mais on laissait même passer ses vanteries sans y prêter l'oreille.

Le troisième habitué, Groûzine, était le fils

d'un vénérable savant, qui avait le rang de général. Blond, les cheveux longs, myope et portant des lunettes d'or, il avait le même âge qu'Orlov. Je me rappelle ses longs doigts pâles de pianiste. Il avait d'ailleurs en tout quelque chose du musicien, du virtuose. Des hommes de ce type sont premiers violons dans un orchestre. Il toussait, souffrait de migraines, et, au demeurant, semblait maladif et faible. Chez lui, on l'habillait probablement et on le déshabillait comme un enfant. Il sortait de l'école de droit et avait d'abord été magistrat ; il était ensuite passé au Sénat, en était parti, et avait reçu par protection une place au ministère des Domaines, qu'il avait aussi bientôt quitté. Quand je le connus, il était sous-chef dans le département d'Orlov, mais il disait vouloir rentrer dans la magistrature. Il prenait extrêmement à la légère ses fonctions comme ses randonnées d'une ville à une autre, et, lorsqu'on parlait sérieusement devant lui de rangs, de décorations, d'appointements, il souriait avec bonhomie et répétait l'aphorisme de Proutkov : « Ce n'est qu'au service de l'État que l'on apprend la vérité (1). » Il avait une petite femme à figure ridée, très jalouse, et cinq petits enfants, décharnés. Il trompait sa femme, n'aimait ses enfants que lorsqu'il les voyait, était assez indifférent sur le chapitre familial, et en plaisantait. Il vivait à crédit, lui et les siens, empruntant partout et à tous, en toute occasion favorable, sans oublier ni ses

(1) Kouzma Proutkov est un type fantaisiste de A. Jemtchouïnikov, célèbre par ses aphorismes. (Tr.)

chefs, ni ses portiers. C'était une nature molle, veule jusqu'à la complète indifférente de soi-même, et se laissant emporter au courant, sans savoir où, ni pourquoi. Il allait où on l'amenait. L'emmenait-on dans un bouge, il y allait. Plaçait-on du vin devant lui, il le buvait ; si on n'en mettait pas, il s'en passait. Grognait-on contre les femmes, il maugréait contre la sienne, assurant qu'elle lui avait gâché la vie ; les louait-on, il louait aussi la sienne, disant d'un ton sincère : « Je l'aime beaucoup, la pauvre ! » Il n'avait pas de pelisse et portait un plaid qui sentait la chambre aux enfants. Lorsque, à souper, l'air pensif, il roulait des boulettes de mie de pain et buvait beaucoup de vin rouge, j'étais presque assuré, chose étrange ! qu'il y avait en cet homme quelque chose qu'il sentait sans doute lui-même confusément, mais que l'inquiétude et les trivialités de la vie ne lui laissaient pas le temps de comprendre, ni de juger. Il jouait un peu de piano. Parfois, s'asseyant sur le tabouret, il prenait deux ou trois accords et chantait doucement :

Que me réserve le jour de demain... (1)

Mais il se levait tout de suite comme effrayé, et s'éloignait du piano.

Les habitués arrivaient ordinairement vers dix heures. Ils jouaient aux cartes dans le cabinet d'Orlov, et Paulia et moi servions le thé. C'est à ce moment-là seulement que je pouvais concevoir

(1) Passage d'*Evguèni Onèguine*, l'opéra de Tchaïkôvski, d'après Poûchkine. (Tr.)

tous les charmes du métier de domestique. Rester debout près de la porte pendant quatre ou cinq heures, être attentif à ce qu'il n'y eût pas de verres vides et à ce que les cendriers le fussent, courir ramasser la craie ou une carte tombée, mais surtout rester debout, attendre, n'oser ni parler, ni tousser, ni sourire : cela, je vous l'assure, est plus pénible que le plus pénible travail du paysan. J'ai fait jadis le quart, en hiver, pendant des nuits de houle, et je trouve le quart incomparablement moins dur.

Les quatre hommes jouaient jusqu'à deux heures du matin, parfois jusqu'à trois heures. Ils allaient ensuite souper dans la salle à manger, ou, comme disait Orlov, grignoter quelque chose. Pendant le souper on causait. Orlov, les yeux rieurs, commençait d'ordinaire à parler de quelqu'un de leur connaissance, d'un livre qu'il venait de lire, de quelque nomination nouvelle ou d'un projet nouveau. Koukoûchkine, flatteur, prenait le ton, et alors commençait, à mon humeur de ce temps-là, une dégoûtante symphonie.

L'ironie d'Orlov et de ses amis ne connaissait pas de bornes et n'épargnait rien ni personne. Parlât-on de religion, — ironie ; parlât-on de philosophie, du sens et des buts de la vie, — ironie ; fût-il question du peuple, — ironie. Il existe à Pétersbourg une race de gens, occupés à plaisanter de toute manifestation de la vie. Ils ne peuvent laisser passer sans banalités ni la misère même, ni le suicide. Mais Orlov et ses amis ne plaisantaient pas à proprement parler : ils faisaient de l'ironie. Ils disaient que Dieu n'existe

pas et que, à la mort, la personnalité disparaît complètement ; il n'y a d'immortels qu'à l'Académie française. Il n'est pas de vrai bien, et il n'en peut pas y avoir ; son existence dépendrait en effet de la perfection humaine, ce qui est une absurdité logique. La Russie est un pays aussi ennuyeux et misérable que la Perse. Il n'y a pas à y faire fond sur les gens cultivés ; ils sont, dans leur énorme majorité, soutenant Pékârski, incapables et bons à rien. Le peuple s'est habitué à boire, à paresser, à voler ; il dégénère. Chez nous, pas de science. La littérature est informe. Le commerce est basé sur la fraude : « Qui ne trompe pas, ne vend pas. » Et tout à l'avenant ; tout tourné en ridicule.

Le vin rendait plus gaie la fin du souper ; on passait aux propos gaillards. Les amis raillaient la vie privée de Groûzine, les succès de Koukouchkine ou de Pékârski. Dans son carnet de dépenses se trouvait, paraît-il, une feuille intitulée : *Bienfaisance*, et une autre : *Besoins physiologiques*. On disait qu'il n'y a pas de femmes fidèles, qu'il n'était pas une femme mariée dont on ne pût, avec une certaine adresse, obtenir les caresses sans sortir de son salon, lors même que son mari se trouve à côté, dans son cabinet. Les fillettes étaient dépravées et savaient déjà tout. Orlov conservait la lettre d'une lycéenne de quatorze ans, qui, à sa sortie de classe, avait, disait-elle, « raccroché sur la Nevski, un petit officier » ; il l'avait, soi-disant, emmenée chez lui, et ne l'avait laissée partir que le soir, tard. La lycéenne s'était empressée d'écrire cela à une amie pour partager avec elle ses enthousiasmes. On disait que la pureté

de mœurs n'a jamais existé, et que, s'il n'en existait pas, c'est évidemment qu'il n'en faut pas. L'humanité s'en était parfaitement passée jusqu'à ce jour. Le dommage causé par ce qu'on appelle le vice est sans doute fort exagéré. Telle perversion, prévue par notre code criminel, n'avait pas empêché Diogène d'être un maître philosophe ; César et Cicéron, tout en étant des débauchés, étaient de grands hommes. Caton, âgé, épousa une jeune femme, et ne continua pas moins à être tenu pour un abstinent sévère, gardien des bonnes mœurs.

A trois ou quatre heures, les invités se quittaient ou se faisaient conduire ensemble rue des Officiers (1) chez une certaine Varvâra Ôssipovna. Moi, je me retirais dans l'office et ne pouvais pas m'endormir de longtemps, tellement j'avais mal de tête et toussais.

IV

Trois semaines environ après mon entrée chez Orlov, un dimanche matin, je crois, quelqu'un sonna. Il n'était pas onze heures ; Orlov dormait encore. J'allai ouvrir. Figurez-vous mon étonnement ; sur le palier se trouvait une dame voilée...

— Guéôrguï Ivânytch est-il levé ? demanda-t-elle.

(1) *Offitsèrskaja oulitsa*. (Tr.)

Je reconnus à la voix Zinaïda Fiôdorovna, à qui je portais des lettres à la Znâménnskaïa. Je ne sais si je parvins à lui répondre ; son apparition m'agitait. Du reste, elle ne se souciait pas de ma réponse ; en un clin d'œil elle glissa devant moi, remplissant l'antichambre de son parfum que je me rappelle encore très bien. Elle entra dans l'appartement, et l'on n'entendit plus le bruit de ses pas.

Une demi-heure au moins, on n'entendit plus rien. Puis, à la porte, on resonna. Cette fois, une jeune fille, coquettement vêtue, sans doute une femme de chambre de bonne maison, et notre suisse, tous deux essoufflés, apportèrent deux valises et une malle en osier.

— C'est pour Zinaïda Fiôdorovna, dit la jeune fille.

Et elle partit sans ajouter un mot.

Tout cela était mystérieux et éveilla chez Paulia, toujours en admiration devant son maître, un malin sourire, comme si elle voulait dire : « Voilà comme nous sommes ! » Et elle ne marchait que sur la pointe des pieds.

Enfin des pas retentirent. Zinaïda Fiôdorovna entra vite dans l'antichambre, et, me voyant à la porte de l'office, elle me dit :

— Stépane, allez habiller Guéôrgui Ivânytch.

Orlov, quand j'entrai dans sa chambre, portant ses vêtements et ses chaussures, était assis sur son lit, les pieds sur la peau d'ours. Tout son être exprimait le trouble. Il ne me remarquait même pas, n'ayant aucun souci de mon opinion de domestique ; devant son « œil intérieur », il

était évidemment troublé et gêné au fond de l'âme. Il se leva, s'habilla, utilisa en silence, sans se presser, ses brosses et ses peignes, comme s'il prenait le temps de réfléchir à la situation et de s'y reconnaître. On voyait, même à son dos, qu'il était ennuyé et mécontent.

Ils prirent ensemble leur petit déjeuner. Zinaïda Fiôdorovna servit elle-même Orlov, puis, les coudes sur la table, elle dit en riant :

— Je n'y crois pas encore ! Lorsque après un long voyage on arrive à l'hôtel, on ne croit pas encore être en place. Qu'il est agréable de souffler un peu !...

Avec une expression d'enfant qui a grande envie de s'amuser, elle « souffla », et recommença à rire.

— Pardonnez-moi, lui dit Orlov, lui montrant ses journaux. Lire en prenant mon café est une inviolable habitude ; mais je puis faire deux choses à la fois : lire et écouter.

— Lisez, lisez !... Vous garderez vos habitudes et votre liberté. Mais pourquoi cette face de carême ? Êtes-vous toujours ainsi le matin, ou n'est-ce qu'aujourd'hui ? Vous êtes mécontent ?

— Au contraire. Mais je suis, je l'avoue, un peu ahuri.

— Pourquoi ? Vous avez eu le temps de vous préparer à mon invasion ; je vous en menaçais chaque jour.

— Oui, mais je ne m'attendais pas à ce que vous missiez votre menace à exécution précisément aujourd'hui.

— Je ne m'y attendais pas moi non plus ; mais c'est mieux ainsi. Cela vaut mieux, mon ami.

Il faut arracher d'un coup une mauvaise dent, et on n'y pense plus.

— Oui, sans doute.

— Ah ! mon cher, dit-elle en fermant à demi les yeux. Tout est bien qui finit bien. Mais avant cela, que de peine ! J'ai l'air de rire ; je suis heureuse, gaie ; mais j'ai plus envie de pleurer que de rire. J'ai eu à soutenir hier toute une bataille, continua-t-elle en français. Dieu seul sait combien cela me coûta. Je ris parce qu'il ne me semble pas que ce soit vrai. Il me semble que c'est en rêve, pas en réalité que je suis ici à prendre du café avec vous.

Puis, toujours en français, elle raconta comment elle avait quitté la veille son mari. Ses yeux tantôt s'emplissaient de larmes, tantôt riaient et regardaient Orlov avec admiration. Elle raconta que depuis longtemps déjà son mari avait des soupçons, mais évitait de s'expliquer. Ils avaient eu souvent des disputes, et, d'habitude, à leur point culminant, il prenait le parti de se taire et se retirait dans son cabinet afin de ne pas se livrer, en un moment d'exaspération, et ne pas la laisser commencer. Elle, se sentant coupable, anéantie, incapable de faire le pas décisif, se haïssait et haïssait à cause de cela de plus en plus chaque jour son mari, et souffrait l'enfer. Mais, la veille, au moment de leur discussion, comme il s'écriait d'une voix éplorée : « Mon Dieu, quand donc cela finira-t-il ? » et se dirigeait vers son cabinet, elle se précipita sur lui comme un chat sur une souris et, l'empêchant de fermer sa porte, elle lui cria qu'elle le haïssait de toute son âme. Alors, il la laissa entrer

et elle lui dit tout, avoua qu'elle aimait un autre homme, qui était son mari véritable, et chez lequel elle considérait comme un devoir de conscience de se rendre, en dépit de tout, dût-on tirer sur elle à boulets...

— Comme vous êtes portée au romantisme ! dit Orlov l'interrompant, sans détacher les yeux de son journal.

Elle se mit à rire et, sans toucher à son déjeuner, continua son récit. Ses joues brûlaient, elle se sentait un peu décontenancée et nous regardait de temps à autre avec gêne Paulia et moi. Je sus, par la suite de son récit, que son mari lui avait répondu par des reproches, des menaces et enfin des larmes. Il eût été plus juste de dire que c'était lui, et non pas elle, qui avait subi un combat.

— Oui, mon ami, disait-elle, tant que mes nerfs furent tendus, tout alla bien, mais, quand la nuit vint, je perdis courage. Vous, *Georges* (1), vous ne croyez pas en Dieu ; moi j'y crois un peu, et je crains le châtement. Dieu nous demande la patience, la générosité, le sacrifice, et je me refuse à patienter, et j'entends arranger ma vie à ma guise. Est-ce bien ? Et si, tout à coup, du point de vue divin, c'était mal !... A deux heures du matin mon mari entra chez moi, et me dit : « Vous n'aurez pas la hardiesse de partir. Je vous ferai ramener avec scandale par la police ! » Peu après, je le vis reparaitre sur la porte comme une ombre : « Épargnez-moi, dit-il. Votre fuite pourra me nuire. » Ces mots me firent une impression de grossièreté ;

(1) Ainsi, en français. (Tr.)

j'en fus comme interdite. Je crus que le châtiment commençait, et je me mis à trembler d'effroi et à pleurer. Il me semblait que le plafond allait tomber sur moi ; qu'on allait me traîner au poste ; que vous cesseriez de m'aimer ; bref, Dieu sait quoi ! Je pensais à me retirer au couvent ou à devenir infirmière, et à renoncer au bonheur, mais je me souvins que vous m'aimiez et que je n'avais pas le droit de disposer de moi sans votre consentement. Et tout commença à se brouiller dans ma tête. Je fus au désespoir et ne sus que penser. Mais au matin, je retrouvai ma gaieté... Ah ! que je suis accablée, mon ami ! Deux nuits de suite, je n'ai pas dormi !

Elle était lasse et énervée. Elle voulait à la fois et dormir, et parler sans cesse, et rire, et pleurer, et aller déjeuner au restaurant, pour bien sentir qu'elle était libre.

— Tu as un gentil appartement, dit-elle après en avoir fait rapidement le tour, mais je crains qu'il ne soit petit pour deux. Quelle chambre me donneras-tu ? Celle-ci me plaît parce qu'elle est près de ton cabinet.

Vers deux heures, elle changea de robe dans cette chambre qu'elle s'était mise à appeler la sienne, et ils sortirent pour déjeuner. Ils dînèrent aussi dehors, et, dans l'intervalle, coururent les magasins. Jusque tard dans la soirée, j'ouvris à des commis et à des livreurs apportant ce qu'ils avaient acheté. On apporta ainsi une magnifique psyché, une coiffeuse, un lit et un luxueux service à thé, dont nous n'avions aucun besoin. On apporta toute une tribu de casseroles en cuivre, que nous

alignâmes sur la planche de notre cuisine vide et désolée. Quand nous déballions le service à thé, les yeux de Paulia brillèrent et elle me regarda deux ou trois fois avec haine, dans la crainte que ce ne fût peut-être pas elle, mais moi, qui volerais le premier une de ces jolies petites tasses.

On apporta aussi un très cher et très incommode bureau de dame. Zinaïda Fiôdorovna avait évidemment l'intention de s'installer chez nous à demeure, en maîtresse de maison.

Elle rentra avec Orlov vers dix heures. Pénétérée de l'orgueilleuse conscience d'avoir fait quelque chose de hardi et d'extraordinaire, passionnément amoureuse, et, lui semblait-il, passionnément aimée, alanguie et savourant un songe heureux, elle s'enivrait de sa nouvelle vie. Dans l'excès du bonheur, elle se frottait vigoureusement les mains, assurée que tout allait très bien et elle se jurait que son amour serait éternel. Et ces serments, et la foi naïve, presque enfantine, qu'on l'aimait aussi beaucoup, et qu'on l'aimerait éternellement, la rajeunissaient d'au moins cinq ans. Elle disait de gentils riens et riait d'elle-même.

— Il n'est pas de plus grand bien que la liberté, disait-elle, tâchant de trouver quelque chose de sérieux et qui eût du sens. Quelle bêtise quand on y songe ! Nous n'attachons aucun prix à notre opinion, lors même qu'elle est raisonnable, et nous tremblons devant l'opinion des moindres sots. J'ai craint jusqu'à la dernière minute l'opinion d'autrui, mais, dès que je résolus de n'écouter que moi et de vivre à ma guise, mes yeux s'ouvrirent. J'ai vaincu ma sottise crainte et, maintenant, je

suis heureuse, et souhaite à tous un pareil bonheur.

Mais aussitôt le fil de ses idées se rompait. Elle parlait d'un nouvel appartement, de papiers, de tentures, de chevaux, de voyage en Suisse et en Italie. Orlov, lui, était fatigué d'aller au restaurant et dans les magasins. Il continuait à ressentir ce trouble intime que j'avais remarqué en lui, le matin. Il souriait plus par politesse que par plaisir. Quand elle disait quelque chose de sérieux, il répondait ironiquement : « Oh ! oui. »

— Stéphane, me dit-elle, trouvez-nous vite un bon cuisinier.

— Pour la cuisine, il n'y a pas à se presser, dit Orlov en me regardant froidement. Il faut d'abord changer d'appartement.

Il n'avait jamais pris ses repas chez lui, ni eu de chevaux, parce qu'il n'aimait, disait-il, « à avoir chez lui rien de sale ». Il ne nous tolérait, dans son appartement, Paulia et moi, que par nécessité... Ce que l'on appelle le foyer, avec ses joies ineffables et ses désagréments, le choquait comme une trivialité. Être enceinte, avoir des enfants, en parler, c'était, à son sens, archi-bourgeois et de mauvais genre. J'étais maintenant extrêmement curieux de voir comment vivraient dans un même appartement ces deux êtres : elle, femme d'intérieur, casanière, aimant les casseroles de cuivre, rêvant d'avoir un bon chef et des chevaux, et lui, répétant à ses amis que, dans l'appartement bien tenu d'un homme comme il faut, il ne doit y avoir, comme sur un navire de guerre, rien d'inutile, ni femme, ni enfants, ni torchons, ni ustensiles de cuisine...

V

Je vais maintenant vous dire ce qui arriva le jeudi d'après. Ce jour-là, Orlov et Zinaïda Fiôdorovna avaient dîné chez Contant ou chez Donon (1). Orlov rentra seul, et Zinaïda Fiôdorovna, comme je le sus plus tard, s'en était allée au Quartier de Pétersbourg, chez son ancienne gouvernante, pour y rester jusqu'au départ des habitués. Orlov ne voulait pas la laisser voir à ses amis. Je compris cela le matin, au petit déjeuner, quand il se mit à lui assurer qu'il fallait, pour sa tranquillité à elle, supprimer les jeudis.

Comme de coutume, les habitués arrivèrent presque en même temps.

— Madame est-elle aussi à la maison? me demanda Koukoûchkine à mi-voix.

— Non, monsieur, répondis-je.

Il entra, les yeux rusés, luisants, avec un sourire mystérieux, se frottant les mains à cause du froid.

— J'ai bien l'honneur de vous féliciter, dit-il à Orlov, le corps tout secoué de son rire prévenant et adulateur. Je vous souhaite de croître et de multiplier comme les cèdres du Liban.

Les amis entrèrent dans la chambre à coucher

(1) Deux bons restaurants de Pétersbourg. (Tr.)

et firent des plaisanteries sur les petites pantoufles, les lits jumeaux et le corsage gris, jeté au pied du lit. Ils s'égayaient de ce qu'un homme obstiné, méprisant tout ce qu'il y a de banal dans l'amour, fût tombé de façon justement si banale et si simple dans les rets féminins.

— Ce que tu auras persiflé, tu le serviras, répéta plusieurs fois Koukoûchkine — qui avait, soit dit par parenthèse, la désagréable habitude de multiplier les textes ecclésiastiques. — Chut ! chut ! murmura-t-il, mettant un doigt sur ses lèvres, quand ils passèrent de la chambre à coucher dans la chambre voisine du cabinet d'Orlov ; c'est ici que Marguerite rêve à son Faust.

Et il éclata de rire comme s'il eût dit quelque chose de plaisant.

Je regardais Groûzine, m'imaginant que son âme de musicien serait excédée de ce rire ; mais je me trompais. Son bon et maigre visage rayonnait de satisfaction. Lorsqu'on se mit à jouer aux cartes, il dit, en grasseyant et étouffant de rire, que, pour que son bonheur conjugal fût complet, son petit Georges n'avait qu'à s'acheter une pipe en merisier et une guitare. Pékârski sourit par convenance, mais on voyait à son expression concentrée que la nouvelle histoire d'amour d'Orlov lui était désagréable. Il ne comprenait pas au juste ce qui s'était passé.

— Et le mari ? demanda-t-il avec hésitation, quand on eut déjà joué trois robres.

— Je ne sais rien, répondit Orlov.

Pékârski passa ses doigts dans sa longue barbe et se plongea dans ses pensées ; puis il se tut jus-

qu'au souper. Comme on se mettait à table, il dit en détachant chaque mot :

— Pardon, mais je ne vous comprends ni l'un ni l'autre. Vous pouviez vous aimer et pécher autant qu'il vous plaisait contre le septième commandement ; cela je l'admets. Oui, je le comprends. Mais pourquoi mettre le mari dans vos secrets ? Le fallait-il ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Hum... Écoute, mon aimable ami, dit Pékârski, songeur, si jamais je me remarie et que tu t'avises de me faire porter des cornes, arrange-toi de façon à ce que je ne le remarque pas. Il est beaucoup plus décent de tromper un homme que de gâcher son existence et sa réputation. Je le comprends ; vous pensez tous les deux qu'en cohabitant ouvertement, vous agissez d'une façon extrêmement honnête et avancée, mais..., comment dire..., je ne puis pas admettre ce... ce romantisme.

Orlov ne répondit rien. Il était de mauvaise humeur et ne voulait pas parler. Pékârski, continuant à ne savoir que penser, tambourina sur la table et répéta :

— Je ne vous comprends vraiment pas ! Tu n'es pas un étudiant et elle une grisette. Vous êtes riches. Tu aurais pu, il me semble, lui louer un appartement.

— Non, je n'aurais pas pu. Lis Tourguèniév.

— Pourquoi le lire ? Je l'ai lu.

— Les œuvres de Tourguèniév enseignent, dit Orlov avec ironie, que toute jeune fille d'esprit élevé et de pensée honnête suive au bout du monde l'homme qu'elle aime et seconde son idée. « Le

bout du monde, » c'est une licence poétique. Le monde et tous ses bouts tiennent dans l'appartement de l'homme aimé. Ne pas vivre dans le même appartement que la femme qui vous aime, c'est lui refuser sa haute destinée et ne pas partager son idéal. Oui, mon cher, Tourguèniév écrit de ces choses, et, moi, il faut que je me tire du pétrin.

— Qu'est-ce que Tourguèniév a à faire là dedans, je me le demande ? dit Groûzine en haussant légèrement les épaules. Vous rappelez-vous, mon petit Georges, comme dans *Trois Rencontres*, l'auteur, passant le soir tard, dans une rue de ville italienne entend tout à coup chanter : *Vieni pensando a me segretamente...* Que c'est beau !

— Mais enfin, s'écria Pékrâski, elle n'est pas venue s'installer chez toi de force ! Tu l'as bien voulu ?

— Parbleu, oui !... Non seulement je ne le voulais pas, mais je ne pensais pas même que cela pût arriver ! Quand elle disait qu'elle viendrait habiter chez moi, je croyais qu'elle plaisantait gentiment.

Tout le monde rit.

— Je ne pouvais le vouloir, continua Orlov, comme si on le contraignait à se justifier. Je ne suis pas un héros de Tourguèniév, et, si j'ai un jour à libérer la Bulgarie, je n'aurai pas besoin d'une aide féminine (1). Je regarde surtout l'amour comme un besoin physiologique, besoin bas et qui contrarie mon esprit. Il faut le satisfaire avec discernement ou se le refuser tout à fait ; sans cela, il introduit dans votre vie des éléments aussi mal-

(1) Allusion au roman de Tourguèniév, *A la veille*. (Tr.)

propres que la vie elle-même. Pour que l'amour soit un plaisir et non un tourment, je tâche de le parer et de l'entourer d'une quantité d'illusions ; je ne vais pas chez une femme si je ne sais pas d'avance qu'elle sera belle, séduisante ; et je ne vais pas chez elle si je ne suis pas moi-même en train. Ce n'est que dans de pareilles conditions que nous arrivons à nous leurrer mutuellement et qu'il nous semble que nous nous aimons et sommes heureux. Mais puis-je souhaiter voir des casseroles de cuivre, une tête non peignée, ou être vu quand je ne suis pas lavé et ne suis pas de bonne humeur ? Zinaïda Fiôdorovna veut, dans la simplicité de son cœur, me faire aimer ce dont je me suis préservé toute ma vie. Elle veut que mon appartement sente la cuisine et l'eau de vaisselle. Elle veut déménager avec esclandre et avoir des chevaux... Elle veut compter mon linge et veiller sur ma santé. Elle veut à tout moment se mêler à ma vie personnelle, épier chacun de mes pas et croire en même temps sincèrement que ma liberté et mes habitudes restent intactes. Elle est persuadée que très prochainement, nous ferons comme des jeunes mariés un voyage de noces ; autrement dit elle veut être constamment auprès de moi en wagon et dans les hôtels, et, pourtant, j'aime à lire en voyage, et je déteste la causerie.

— Fais-le-lui comprendre, dit Pékârski.

— Comment ? Tu crois qu'elle comprendra ?... Détrompe-toi ! Nos pensées sont si loin les unes des autres ! A son sens, quitter ses parents ou son mari pour aller chez l'homme que l'on aime est le summum du courage civique, et d'après moi, c'est de l'enfantillage. Aimer, se mettre avec un

homme, c'est pour elle commencer une vie nouvelle, et, pour moi, cela n'a aucun sens. L'amour et l'homme sont la grande affaire de sa vie et, peut-être, à ce point de vue-là, la philosophie de l'inconscient la travaille-t-elle. Va donc la convaincre que l'amour n'est qu'un simple besoin comme le vivre et le vêtement ; que ce n'est pas la fin du monde parce que maris et femmes sont mauvais ; que l'on peut être un débauché et un séducteur, tout en étant un homme noble et un génie, et que, à l'inverse, on peut se refuser les délices de l'amour et n'être qu'une bête méchante. Un homme cultivé d'à présent, même au bas de l'échelle, comme par exemple un ouvrier français, dépense dix sous pour son principal repas, et cinq sous pour le vin ; mais, pour la femme, il dépense de cinq à dix sous, et il donne entièrement à son travail son esprit et ses nerfs. Zinaïda Fiôdorovna, au contraire, donne à l'amour non pas un sou, mais toute son âme. Supposons que je lui fasse une observation, elle se mettra à hurler en toute sincérité que je l'ai perdue, qu'il ne lui reste plus rien dans l'existence.

— Alors ne lui dis rien, conclut Pékârski. Loue-lui un appartement, voilà tout..

— C'est facile à dire...

Il y eut un silence.

— Mais, dit Koukoûchkine, elle est charmante, elle est ravissante ; des femmes comme elle croient aimer éternellement et se donnent avec emphase.

— Il faut cependant avoir de la cervelle et réfléchir, dit Orlov. Toutes les expériences de la vie

courante que nous connaissions et celles des multiples romans et drames que nous voyons, confirment que tous les adultères et les concubinages de gens comme il faut, si grand que fût leur amour au début, ne durent que deux ou trois ans, tout au plus. Elle doit savoir cela ! Et tous ces déménagements, ces casseroles, ces espoirs d'un amour éternel ne sont rien que le désir de se duper, elle, et moi avec. Qu'elle soit charmante et ravissante, qui le conteste ? Mais elle a mis ma vie sens dessus dessous. Ce que j'ai tenu jusqu'à présent pour absurdité et fadaïses, elle me force à le traiter en question sérieuse. Je dois adorer une idole que je n'ai jamais prise pour Dieu. Elle est charmante, ravissante, mais pourquoi, lorsque je rentre chez moi, me sens-je, à présent, mal à l'aise, comme si j'allais y trouver quelque désagrément dans le genre des fumistes ayant démoli tous les poêles et fait des tas de décombres. Bref, ce n'est plus des sous que je consacre à l'amour, mais une partie de mon repos et de mes nerfs... Ça, c'est mauvais !

— Et dire qu'elle n'entend pas ce sacripant ! soupira Koukoûchkine. Cher monsieur, dit-il sur un mode théâtral, je vous délivrerai d'un lourd devoir : j'aime cette ravissante créature ; je vous enlèverai Zinaïda Fiôdorovna !

— Vous le pouvez... fit Orlov négligemment.

Une demi-minute Koukoûchkine rit de son rire grêle qui ébranlait tout son corps ; puis il dit :

— Écoutez ; je ne plaisante pas... Vous n'irez pas jouer ensuite les *Othello* ?

Tous parlèrent de Koukoûchkine, infatigable

dans les choses d'amour, irrésistible pour les femmes et dangereux pour les maris, et que les diables, dans l'autre monde, grilleraient sur des charbons ardents pour sa dépravation. Il se taisait, clignait les yeux, et lorsqu'on nommait des dames, faisait du petit doigt un geste de menace, parce que l'on ne doit pas dévoiler les secrets d'autrui. Orlov, tout à coup, regarda l'heure.

Les habitués se disposèrent à partir. Groûzine, un peu gris, mit, ce jour-là, une pénible lenteur à se vêtir. Il prit son pardessus, pareil aux robes que l'on fait aux enfants dans les familles pauvres, et releva son col, commençant à débiter une longue histoire ; puis, voyant qu'on ne l'écoutait pas, il jeta sur son épaule son plaid qui sentait la marmaille, et me demanda d'un air gêné et suppliant de lui trouver son bonnet fourré.

— Mon petit Georges, mon ange, dit-il tendrement à Orlov, mon chéri, écoutez-moi ! Allons faire la noce dans un bon restaurant de banlieue.

— Allez-y ; moi je ne peux pas ; je suis maintenant à l'enseigne d'un homme marié.

— Elle ne se fâchera pas, elle est bonne. Mon cher patron, allons-y ! Le temps est splendide, une belle petite rafale de neige, une bonne petite gelée... Ma parole, il faut vous secouer un peu, sans cela vous n'y êtes pas, le diable vous emporte !

Orlov s'étira, bâilla, et regarda Pékârski :

— Viendras-tu ? lui demanda-t-il pensif.

— Je ne sais. Soit ! Si je me grisais, hein ? Allons, parfait ! décida Orlov après une courte hésitation ; j'y vais. Attendez, je vais prendre de l'argent.

Il entra dans son bureau, et Groûzine le suivit

lentement, son plaid traînant derrière lui. Une minute après, tous deux reparurent. Groûzine, un peu ivre, très satisfait, froissait dans sa main un billet de dix roubles.

— Demain, nous ferons nos comptes, dit-il... Elle est bonne, elle ne se fâchera pas... Elle est la marraine de ma petite Lise, je l'aime, la pauvre femme... Ah ! cher bonhomme ! dit-il tout à coup en riant avec joie et appuyant le front au dos de Pékârski, ah ! Pékârski de mon âme ! Avocat des avocats, maigre comme un clou (1), mais ça ne l'empêche pas d'aimer les femmes !

— Et même les grasses ! dit Orlov en mettant sa pelisse. Cependant, partons, sans cela nous pourrions nous rencontrer en bas.

Groûzine se mit à chanter :

Vieni pensando a me segretamente!

Ils partirent enfin.

Orlov découcha et ne rentra que le lendemain pour dîner.

VI

Zinaïda Fiôdorovna avait perdu une petite montre qui lui venait de son père. Cette dispari-

(1) Littéralement : « *Avocatissimus*, biscotte des biscottes. » (Tr.)

tion l'étonna et l'effraya. Toute une demi-journée elle parcourut l'appartement, regardant, d'un air absorbé, les tables et l'appui des fenêtres; mais de la montre, pas de traces, comme si elle fût tombée dans l'eau.

Trois jours après, comme elle rentrait, Zinaïda Fiôdorovna oublia dans l'antichambre son porte-monnaie. Ce n'était pas moi, heureusement, c'était Paulia, qui l'avait aidée à quitter son manteau. Lorsqu'on songea au porte-monnaie, il n'était plus dans l'antichambre.

— C'est étrange! fit Zinaïda Fiôdorovna. Je me rappelle très bien l'avoir sorti de ma poche pour payer le cocher... Ensuite je l'ai posé ici, près de la glace. Voilà qui est fort!

Je n'étais pas le voleur, mais j'éprouvais comme le sentiment d'avoir volé et d'avoir été pris. Les larmes m'en vinrent même aux yeux. Lorsqu'on se mit à table, Zinaïda Fiôdorovna dit en français à Orlov :

— Il y a des esprits chez nous. Aujourd'hui, j'ai perdu mon porte-monnaie dans l'antichambre, et, à l'instant, je viens de le retrouver sur ma table. Mais les esprits ne m'ont pas joué ce tour-là gratis; ils ont pris, pour leur travail, une pièce d'or et vingt roubles.

— C'est tantôt votre montre qui disparaît, dit Orlov, tantôt de l'argent... Pourquoi ne m'arrive-t-il rien de pareil?

Un instant après, Zinaïda Fiôdorovna, ne pensant plus à la niche des esprits, racontait en riant qu'elle avait, la semaine précédente, en commandant du papier à lettres, oublié de donner sa nou-

velle adresse. Le magasin avait envoyé le paquet à son ancienne demeure et son mari avait dû payer la note de douze roubles. Soudain, son regard tomba sur Paulia et s'y arrêta fixement. Et sur ce, elle se mit à rougir et à se troubler si fort qu'elle changea de conversation.

Quand je servis le café dans le cabinet, Orlov se tenait le dos au feu près de la cheminée, et Zinaïda Fiôdorovna était assise dans un fauteuil.

— Je ne suis pas du tout de mauvaise humeur, disait-elle en français, mais j'ai commencé à classer les faits, et, pour moi, tout est clair maintenant. Je puis vous dire le jour et même l'heure où elle a volé ma montre. Pour le porte-monnaie non plus, il ne peut y avoir aucun doute. Ah ! fit-elle en riant, tandis qu'elle prenait la tasse de café que je lui présentais, je comprends maintenant pourquoi je perds si souvent des mouchoirs et des gants. Il en sera ce que tu voudras, mais demain, je rendrai la liberté à cette pie, et j'enverrai Stéphane chercher Sophie, ma femme de chambre ; celle-là n'est pas une voleuse et n'a pas une mine aussi... repoussante.

— Vous n'êtes pas dans vos bons jours. Demain, vous serez dans un autre esprit et vous conviendrez qu'on ne peut pas congédier quelqu'un uniquement parce qu'on le soupçonne.

— Je ne la soupçonne pas, répondit Zinaïda Fiôdorovna, je suis sûre. Tant que j'ai soupçonné votre valet de chambre, ce prolétaire au visage malheureux, je n'ai rien dit. Je suis offensée, *Georges*, que vous ne me croyiez pas.

— Si je suis sur un point d'un avis différent du

vôtre, cela ne veut pas dire que je ne vous croie pas. Soit ! dit Orlov, jetant sa cigarette dans le feu, vous avez raison ; mais il ne faudrait pourtant pas vous agiter. En fait, je l'avoue, je ne m'attendais pas à ce que mon petit ménage vous causât tant de graves soucis et d'agitation. Une pièce d'or a disparu, le beau malheur ! Prenez-m'en une centaine si vous voulez. Mais changer l'ordre de mes habitudes, trouver une nouvelle femme de chambre, attendre qu'elle soit au fait, tout cela est long, ennuyeux, et sort de mon caractère. Notre femme de chambre actuelle est forte, il est vrai, et a peut-être un faible pour les mouchoirs de poche et les gants ; mais elle est convenable, bien stylée ; elle ne bronche pas quand Koukoûchkine la pince.

— Bref, vous ne pouvez pas vous en séparer... Dites-le clairement.

— Êtes-vous jalouse ?

— Oui, je le suis ! dit résolument Zinaïda Fiôdorovna.

— Merci.

— Oui, répéta-t-elle — et des larmes brillèrent dans ses yeux, — je suis jalouse. Ou, plutôt, ce n'est pas de la jalousie, mais quelque chose de pire... que j'hésite à nommer.

Elle se prit les tempes et continua avec emportement :

— Vous autres hommes, vous êtes parfois si dégoûtants ! C'est horrible !

— Je ne vois là rien d'horrible.

— Je ne l'ai pas vu et ne le sais pas, mais on dit que, commençant dès l'enfance avec les femmes

de chambre, vous ne ressentez ensuite, par habitude, aucun dégoût. Je ne sais rien, je ne sais pas, mais j'ai même lu... *Georges*, dit-elle en s'approchant d'Orlov et prenant un ton de caresse suppliante, *Georges*, tu as certainement raison. En effet, je ne suis pas de bonne humeur aujourd'hui. Mais, comprends que je ne peux pas agir autrement. Cette fille me dégoûte, et j'ai peur d'elle. Il m'est pénible de la voir.

— Est-ce donc que l'on ne peut pas s'élever au-dessus de ces mesquineries ? dit Orlov, haussant les épaules, surpris et s'éloignant de la cheminée. Il n'y a rien de plus simple : ne la remarquez pas ; elle ne vous répugnera plus. Et vous n'aurez pas à faire tout un drame pour un rien.

Je sortis du cabinet et ne sais pas ce qu'elle répondit à Orlov. Toujours est-il que Paulia resta. Zinaïda Fiôdorovna, après cela, ne s'adressait plus à elle pour rien, tâchant visiblement de se passer de ses services. Quand Paulia lui apportait quelque chose, ou seulement passait près d'elle, faisant tinter son bracelet, elle frissonnait. Je pense que si Groûzine ou Pékârski eût demandé à Orlov de renvoyer Paulia, il l'eût fait sans hésiter le moins du monde, ni se mettre en peine d'aucune explication ; il était traitable comme tous les indifférents. Mais, dans ses relations avec Zinaïda Fiôdorovna, il montrait, même dans les vétilles, une obstination qui touchait souvent à l'absurde.

Je le savais fort bien ; ce qui plaisait à Zinaïda Fiôdorovna ne lui plaisait assurément pas. Lorsque, au retour d'un magasin, elle s'empressait de lui

montrer avec complaisance ses achats, il les regardait distraitemment, et disait, d'un ton froid, que, plus il y a de superfluités dans un appartement, moins il y reste d'air. Il lui arrivait, après avoir déjà mis son habit et pris congé de Zinaïda Fiôdorovna, de rester soudain par entêtement. Il me semblait alors qu'il ne restait chez lui que pour s'y sentir malheureux.

— Pourquoi donc êtes-vous resté? lui demandait Zinaïda Fiôdorovna avec un apparent dépit, mais toute rayonnante de contentement. Vous êtes habitué à sortir le soir, et je ne veux pas que vous changiez vos habitudes à cause de moi. Partez, je vous en prie, si vous ne voulez pas que je me sente en faute.

— Quelqu'un vous accuse-t-il? demandait Orlov.

Avec un air de victime, il s'enfonçait dans un fauteuil dans son cabinet et, se protégeant les yeux d'une main, prenait un livre. Mais bientôt le livre glissait; il se tournait dans le fauteuil, se protégeant toujours les yeux comme s'il y avait du soleil. Il regrettait à présent de n'être pas sorti.

— On peut entrer? faisait Zinaïda Fiôdorovna, entrant timidement. Vous lisez?... Moi, je m'ennuie et viens un instant... voir un peu.

Un soir, elle entra ainsi, hésitante et importune, et s'assit, il me souvient, sur le tapis, aux pieds d'Orlov. On voyait à ses mouvements doux et timides qu'elle ne comprenait pas son humeur et avait de la crainte.

— Vous lisez toujours... commença-t-elle d'un ton gentil, voulant évidemment le flatter. Savez-vous *Georges*, un des secrets de votre succès?

Vous avez beaucoup de culture et beaucoup d'esprit. Quel est ce livre?

Orlov répondit. Quelques minutes passèrent qui me parurent très longues. J'étais au salon, d'où je les observais tous les deux. Je craignais de me mettre à tousser.

— Je voulais vous dire quelque chose, reprit-elle doucement, en riant. Le faut-il? Vous allez peut-être vous moquer et appeler cela de la présomption. Voyez-vous, je désire énormément penser que vous êtes resté aujourd'hui à la maison à cause de moi... pour passer cette soirée avec moi... Est-ce oui?... Puis-je le penser?

— Pensez-le, dit Orlov, protégeant ses yeux. L'être véritablement heureux est celui qui croit vrai ce qui existe et même ce qui n'existe pas.

— Vous venez de dire une longue chose que je ne comprends pas très bien. Vous voulez dire, sans doute, que les gens heureux vivent par l'imagination? Oui, c'est la vérité. J'aime à me trouver, le soir, dans votre cabinet et à m'envoler en pensée loin, bien loin... Il est parfois agréable de rêver. Voulez-vous que nous rêvions tout haut, *Georges*?

— Je n'ai pas été élevé à l'Institut (1), et ne connais pas cette science-là.

— Vous êtes de mauvaise humeur? demanda Zinaïda Fiôdorovna, prenant la main d'Orlov. Dites-moi pourquoi? Quand vous êtes ainsi, j'ai peur. Je ne sais pas si vous avez mal de tête ou si vous êtes fâché contre moi...

(1) Établissement d'instruction des jeunes filles nobles. (Tr.).

Quelques longues minutes passèrent encore en silence.

— Pourquoi avez-vous changé? demanda-t-elle doucement. Pourquoi n'êtes-vous plus aussi gai et tendre qu'à la Znâménnskaïa? Il y a déjà presque un mois que je suis chez vous, et il me semble que nous n'avons pas encore commencé à vivre, ni parlé sérieusement de rien. Vous me répondez par des plaisanteries, ou de longue et froide façon, comme un professeur. Il y a même dans vos plaisanteries quelque chose de glacé... Pourquoi ne me parlez-vous plus sérieusement?

— Je parle toujours sérieusement.

— Alors, parlons, *Georges!* Parlons... au nom de Dieu!...

— Parler? Mais de quoi?

— Parlons de notre vie, de l'avenir... dit rêveusement Zinaïda Fiôdorovna. Je fais sans cesse des plans et en suis si heureuse! *Georges*, je commence par une question : quand donnerez-vous votre démission?

— Pourquoi donc ça? demanda Orlov, abaisant sa main.

— On ne peut pas rester au service avec les opinions que vous avez. Vous n'êtes pas à votre place.

— Mes opinions?... fit Orlov. De par mes convictions et ma nature, je suis un fonctionnaire ordinaire, un héros de Chtchédrine. Vous vous méprenez à mon sujet, j'ose vous l'affirmer.

— Encore des plaisanteries, *Georges!*

— Pas le moins du monde. La fonction que j'exerce ne me satisfait peut-être pas ; pourtant

elle me convient mieux qu'autre chose. J'y suis habitué, je me trouve avec des gens de mon milieu ; je ne suis pas un inutile, et m'y sens assez bien.

— Vous détestez votre emploi, il vous répugne.

— En vérité ! Si je donne ma démission, me mets à rêver tout haut et m'enfuis dans un autre monde, croyez-vous que ce monde me sera moins haïssable que mon service ?

— Pour me contredire, — dit Zinaïda Fiôdorovna offensée, en se levant, — vous êtes prêt à vous calomnier... Je regrette d'avoir entamé cette conversation.

— Pourquoi donc vous fâchez-vous ? Est-ce que je me fâche parce que vous êtes oisive ? Chacun vit à son gré.

— Vivez-vous au vôtre ? Écrire toute la vie des papiers contraires à ses opinions, — poursuivait Zinaïda Fiôdorovna, levant les bras, désespérée, — se subordonner à autrui, féliciter ses chefs au jour de l'an et envoyer des cartes et des cartes ; surtout servir un ordre de choses qui ne peut pas vous être sympathique ; non, *Georges*, non, ne faites pas une si lourde plaisanterie : c'est horrible ! Vous êtes homme d'idée ; vous ne devez servir que l'idée.

— Vraiment, dit Orlov, soupirant, vous me prenez pour un autre.

— Dites simplement que vous ne voulez pas causer avec moi. Je vous déplaïs, voilà tout ! fit Zinaïda Fiôdorovna en larmes.

— Écoutez, ma chère, dit Orlov se redressant dans son fauteuil d'un air dogmatique, vous avez

daigné reconnaître vous-même que je suis un homme intelligent et instruit, — et instruire quelqu'un qui l'est déjà, ne sert à rien... Toutes les idées, petites et grandes, auxquelles vous songez en m'appelant homme d'idée, me sont bien connues. Si donc je reste en fonctions, ou si je préfère les cartes à ces idées, j'ai probablement pour cela mes raisons, — et d'un. — Secondement, vous n'avez, autant que je le sache, jamais été fonctionnaire, et ne pouvez tirer vos jugements sur le service d'État que d'anecdotes et de mauvaises lectures. Nous devrions convenir une fois pour toutes de ne parler ni de ce qui nous est depuis longtemps connu, ni de ce qui sort du cercle de notre compétence.

— Pourquoi me parlez-vous ainsi? demanda Zinaïda Fiôdorovna, se reculant comme effrayée. *Georges*, revenez à vous, au nom de Dieu!

Sa voix trembla et se brisa. Elle voulait retenir ses larmes, mais, tout à coup, elle se mit à sangloter.

— *Georges*, mon chéri, dit-elle en français! se laissant vivement glisser aux pieds d'Orlov et posant la tête sur ses genoux, je suis perdue! Je suis accablée, lasse; je n'en puis plus. Je n'en peux plus... Dans mon enfance, une belle-mère exécration, perverse, ensuite mon mari..., puis, maintenant, vous... vous!... Vous répondez par l'ironie et la froideur à mon amour insensé... Et cette affreuse et insolente femme de chambre!... Oui, oui, sanglota-t-elle, je le vois!... Je ne suis ni votre femme, ni une amie, mais une femme que vous n'estimez pas parce qu'elle est devenue votre maîtresse... Je me tuerai!

Je ne m'attendais pas à ce que ces paroles et ces pleurs produisissent une si forte impression sur Orlov. Il devint rouge, s'agita avec inquiétude dans son fauteuil, et, sur son visage, une peur stupide, enfantine, remplaça l'ironie.

— Ma chérie, murmura-t-il, déconcerté, lui caressant les cheveux et les épaules, vous ne m'avez pas compris, je vous jure... Pardonnez-moi, je vous en supplie ! J'ai eu tort, et... je me déteste.

— Mes plaintes et mes gémissements vous blessent... fit-elle. Vous êtes honnête, généreux, un homme rare, je le sens à toute minute, mais l'angoisse m'a suppliciée tous ces jours-ci...

Zinaïda Fiôdorovna étreignit impétueusement Orlov et l'embrassa.

— Je vous en prie, ne pleurez plus ! dit-il.

— Non, non... J'ai assez pleuré ; je me sens mieux.

— La femme de chambre ne sera plus ici demain, dit-il, se retournant dans son fauteuil toujours aussi inquiet.

— Non, *Georges*, il faut qu'elle reste ! Vous entendez ! Je ne la crains plus... Il faut s'élever au-dessus du médiocre et ne pas penser de bêtises. Vous avez raison ! Vous êtes un homme rare... extraordinaire !

Elle cessa vite de pleurer. Des larmes non séchées au bout des cils, assise sur les genoux d'Orlov, elle lui conta à mi-voix quelque chose de touchant, ressemblant à des souvenirs d'enfance, et elle lui caressait le visage, l'embrassait, regardant attentivement ses mains, ses bagues et les breloques

de sa chaîne. Animée par son récit, par la présence de l'homme aimé, l'âme rafraîchie et purifiée peut-être par ses larmes, sa voix semblait extraordinairement sincère et harmonieuse. Orlov jouait avec ses cheveux châtons et lui baisait les mains, les effleurant sans bruit de ses lèvres.

Ils prirent le thé où ils étaient, et Zinaïda Fiôdorovna lui lut quelques lettres. Vers une heure, ils allèrent se coucher.

J'eus cette nuit-là un fort mal au côté et ne parvins, jusqu'au matin, ni à me réchauffer, ni à m'endormir. J'entendis Orlov se rendre de la chambre à coucher dans son cabinet. Au bout d'une heure il sonna. Je souffrais tellement, et étais si fatigué, que, oubliant toutes les règles et les convenances, je passai chez lui en caleçon et pieds nus. Orlov, en robe de chambre et bonnet de nuit, m'attendait sur la porte.

— Lorsqu'on t'appelle, fit-il, sévère, présente-toi habillé. Remplace les bougies.

Je voulais m'excuser, mais je me mis tout à coup à tousser si fort que je dus m'appuyer au montant de la porte pour ne pas tomber.

— Vous êtes malade? demanda Orlov.

Il me semble que ce fut la première fois, depuis que nous nous connaissions, qu'il me dit vous, et Dieu sait pourquoi! En caleçon, le visage bouleversé par la toux, je jouais sans doute mal mon rôle et ne ressemblais guère à un domestique.

— Si vous êtes malade, me dit-il, pourquoi travaillez-vous?

— Pour ne pas mourir de faim, répondis-je.

— Que tout cela au fond est odieux ! murmura-t-il en se rendant à son bureau.

Tandis qu'après avoir jeté sur moi mon habit, je remplaçais et allumais les bougies, Orlov était assis près de sa table, les jambes allongées sur un fauteuil, et coupait un livre.

Je le laissai profondément plongé dans sa lecture. Le livre ne lui glissait plus des mains comme le soir.

VII

Aujourd'hui, tandis que j'écris ces lignes, la crainte, apprise dès mon enfance, de paraître sentimental et ridicule, retient ma main. Je ne sais pas être sincère lorsque je veux être caressant et dire à quelqu'un des choses tendres. Je ne peux, précisément en raison de cette crainte, et par manque d'habitude, exprimer en toute clarté ce qui se passait alors en mon âme.

Je n'étais pas amoureux de Zinaïda Fiôdorovna, mais, dans le sentiment ordinaire, humain, que j'éprouvais pour elle, il y avait bien plus de fraîcheur, de jeunesse et de joie que dans l'amour d'Orlov.

Activant le matin la brosse à chaussures ou le balai, j'attendais avec des battements de cœur l'instant où j'entendrais sa voix ou ses pas. Demeurer debout, tandis qu'elle prenait son café et quand elle déjeunait ; lui présenter sa pelisse dans l'an-

tichambre ; mettre à ses petits pieds des caoutchoucs, tandis qu'elle s'appuyait à mon épaule ; attendre ensuite que le suisse me sonne pour venir au-devant d'elle ; la voir rose, froide, un peu poudrée de neige ; entendre ses brèves exclamations à propos de la gelée ou d'un cocher ; si vous saviez combien tout cela avait de prix pour moi !

Je voulais aimer, avoir une famille. Je voulais que ma future femme eût justement un visage semblable, une même voix. Je rêvais, et durant le dîner, et dans la rue quand je sortais pour des commissions, et la nuit quand je ne dormais pas. Orlov rejetait loin de lui, avec dégoût, les chiffons, les enfants, la cuisine, les casseroles de cuivre ; et moi, je ramassais tout cela avec complaisance et le choyais dans mes rêves ; et je l'aimais ; je le demandais au sort. Je voyais en songe une femme, une chambre d'enfants, l'allée d'un jardin, une petite maison...

Je savais que si j'aimais Zinaïda Fiôdorovna, je ne pourrais pas compter sur le miracle de la réciprocité, mais cette réflexion ne m'inquiétait pas. Il n'y avait dans mon modeste et calme sentiment, tout semblable à un attachement ordinaire, ni jalousie, ni même aucune envie au sujet d'Orlov. Je comprenais bien en effet que, pour un malade comme moi, le bonheur n'était possible qu'en rêve. La nuit, quand Zinaïda Fiôdorovna, attendant son *Georges*, regardait les pages d'un livre sans les tourner, ou lorsqu'elle travaillait et pâlisait quand Paulia traversait la chambre, je souffrais avec elle. Et il me venait en tête de débrider au plus vite ce douloureux abcès, de faire

au plus vite en sorte qu'elle sût tout ce que l'on disait aux soupers du jeudi ; mais comment faire ?

De plus en plus souvent, je la voyais en larmes. Les premières semaines, lors même qu'Orlov était absent, elle riait et fredonnait ; mais, dès le mois suivant, un morne silence planait dans notre appartement que coupaient seuls les jeudis.

Elle flattait Orlov, et, pour obtenir de lui un sourire contraint ou un baiser, elle se tenait à genoux, se caressant à lui comme un petit chien. En passant devant une glace, même lorsqu'elle avait le cœur très gros, elle ne pouvait se tenir de jeter un regard sur elle et d'arranger sa coiffure. Il me semblait étrange qu'elle continuât de s'occuper de toilettes et d'être enchantée de ce qu'elle achetait ; cela ne s'accordait pas avec son réel chagrin. Elle suivait la mode et se faisait faire des robes coûteuses ; pour qui et à quoi bon ?

Il me souvient surtout d'une robe de quatre cents roubles. Payer quatre cents roubles pour une robe superflue lorsque nos ouvrières reçoivent pour leur labeur de forçat vingt copeks par jour, non nourries, et lorsqu'on paye aux dentellières de Venise et de Bruxelles un salaire de cinquante centimes, escomptant que la débauche leur procurera le reste, il me semblait étrange à moi aussi que Zinaïda Fiôdorovna ne s'en avisât pas, et cela m'irritait. Mais dès qu'elle sortait, je lui pardonnais tout ; je m'expliquais tout et n'attendais que le moment où le suisse me sonnerait pour son retour.

Elle me traitait comme un domestique, un être inférieur. On peut caresser un chien sans le remar-

quer ; de même, on me donnait des ordres, me posait des questions, sans remarquer ma présence. Mes maîtres ne trouvaient pas convenable de parler avec moi plus qu'il n'appartient. Si, pendant que je servais à table, je me fusse mêlé à la conversation, ou eusse ri, on m'aurait pris pour un fou et donné congé. Zinaïda Fiôdorovna était cependant bienveillante envers moi. Lorsqu'elle m'envoyait faire une course, m'expliquait l'usage d'une lampe neuve, ou quelque chose de ce genre-là, sa figure était singulièrement ouverte, bonne et affable ; et elle me regardait bien en face. Il me semblait qu'elle se souvenait avec reconnaissance du temps où je lui portais des lettres à la Znâménnskaïa. Quand elle sonnait, Paulia, qui me regardait comme son favori et me détestait pour cela, me disait avec un sourire caustique :

— Vas-y, c'est *la tienne*...

Zinaïda Fiôdorovna me traitait comme un inférieur sans se douter que, s'il y avait dans la maison quelqu'un d'abaissé, ce n'était qu'elle. Elle ignorait que moi, le domestique, je souffrais pour elle et me demandais vingt fois par jour ce qui l'attendait et comment tout cela finirait. Les choses empiraient de jour en jour. Depuis la soirée où elle lui avait parlé de son service, Orlov, qui détestait les larmes, avait visiblement peur, et évitait les conversations. Lorsque Zinaïda Fiôdorovna commençait à discuter, à supplier, ou se disposait à pleurer, il passait, sous un prétexte honnête, dans son cabinet ou sortait tout à fait. Il couchait de plus en plus rarement à la maison ; il y dînait plus rarement encore. Les jeudis, il

était maintenant le premier à demander à ses amis de l'emmener quelque part. Zinaïda Fiôdorovna rêvait comme naguère d'avoir une cuisine, un nouvel appartement et d'aller à l'étranger ; mais ses rêves restaient des rêves. On apportait le dîner du restaurant ; sur le désir d'Orlov, la question de l'appartement ne devait pas être soulevée avant leur retour de l'étranger ; et il disait que l'on ne pouvait partir avant qu'il eût les cheveux longs. On ne peut courir les hôtels et « servir l'idée » que lorsqu'on a des cheveux longs.

Koukoûchkine, pour couronner le tout, se mit à venir chez nous le soir, en l'absence d'Orlov. Il n'y avait rien de particulier dans sa façon de se tenir, mais je ne pouvais oublier son propos d'enlever Zinaïda Fiôdorovna à Orlov. On lui servait du thé et du vin rouge, et il riait de son rire aigu. Voulant dire quelque chose d'agréable, il soutenait que le mariage civil l'emporte à tous égards sur le mariage religieux, et que, tous les gens comme il faut devaient, en somme, venir à présent chez Zinaïda Fiodorovna et la saluer bien bas.

VIII

Dans la vague appréhension de quelque chose de mauvais, nos fêtes de Noël furent tristes. La veille du jour de l'an, Orlov annonça soudain, le matin,

au petit déjeuner, que ses chefs l'envoyaient, muni de pouvoirs spéciaux, à un sénateur chargé d'inspecter un Gouvernement.

— Je n'ai aucune envie d'y aller, dit-il d'un air fâché, mais je ne trouve pas le moyen de m'excuser. Il faut partir. Rien à faire.

A cette nouvelle, les yeux de Zinaïda Fiôdorovna se gonflèrent subitement.

— C'est pour longtemps? demanda-t-elle.

— Quatre ou cinq jours.

— Je suis contente que tu partes, je l'avoue, dit-elle après quelque réflexion. Ça te distraira. En route, tu t'amouracheras, et me raconteras ça au retour.

Elle tâchait, à toute occasion, de faire entendre à Orlov qu'elle ne le gênait en rien et qu'il pouvait disposer de lui à son gré; mais cette politique simplette, cousue de fil blanc, ne trompait personne. Elle rappelait seulement à Orlov une fois de plus qu'il n'était pas libre.

— Je pars ce soir, dit-il en se mettant à lire les journaux.

Zinaïda Fiôdorovna voulait l'accompagner à la gare, mais il l'en dissuada. Il ne partait pas pour l'Amérique, ni pour une durée de cinq ans : ne partait que pour cinq jours, ou même moins.

Ils se dirent adieu sur les huit heures. Il l'enlaça et la baisa au front et aux lèvres.

— Sois sage, ne t'ennuie pas sans moi, lui dit-il d'un ton caressant et cordial, qui me toucha moi-même. Que le Créateur te garde!

Elle l'examinait avidement pour graver plus avant dans son souvenir les traits chéris, puis elle

entoura gracieusement son cou de ses bras, et inclina la tête sur sa poitrine.

— Pardonne-moi nos malentendus, lui dit-elle en français. Mari et femme ne peuvent pas ne pas se disputer quand ils s'aiment, et je t'aime à la folie. Ne m'oublie pas... Télégraphie-moi souvent, et donne-moi des détails.

Orlov l'embrassa encore une fois et sortit troublé, sans dire un mot. Quand le pêne eut battu, il s'arrêta au milieu de l'escalier, et regarda du côté de chez lui. S'il en fût venu un seul son, il serait retourné, me sembla-t-il ; mais on n'entendit rien. Il ajusta son manteau et descendit en hésitant.

Deux cochers attendaient depuis longtemps près de l'abri de la porte. Orlov monta dans l'un des traîneaux, et moi dans l'autre, avec les valises. Il y avait une forte gelée, et, aux carrefours, des brasiers fumaient. En raison de la rapidité de la course, le vent froid me pinçait le visage et les mains ; j'étais essoufflé, et, ayant fermé les yeux, je songeai : « Quelle magnifique femme, Comme elle aime ! On ramasse aujourd'hui au fond des cours, pour les vendre dans un but de bienfaisance, des objets même inutiles ; on tient pour une bonne marchandise, même le verre brisé ; et un aussi rare trésor que l'amour d'une femme jeune et élégante, convenable, et pas sotte, se perd absolument. Un sociologue d'autrefois voyait en toute passion une force que l'on peut, avec de l'habileté, tourner au bien, et, chez nous, une passion, même noble et belle, arrive à mourir en langueur, inutilisée, incomprise ou banalisée. Pourquoi cela ?

Soudain les cochers s'arrêtèrent. J'ouvris les

yeux ; nous étions à la Sèrguievskaja près de la grande maison qu'habitait Pékârski. Orlov descendit du traîneau et disparut sous la porte. Cinq minutes après, le valet de chambre de Pékârski apparut, non coiffé, et me cria, mécontent de sortir à la gelée :

— Es-tu sourd ? Paye les cochers et monte ! On t'appelle !

N'y comprenant rien, je montai au second étage. J'étais venu auparavant à l'appartement de Pékârski ; je veux dire que j'étais venu et étais resté dans l'antichambre, apercevant le grand salon. Et chaque fois, au sortir de la rue humide et morne, j'étais frappé des bronzes, des meubles de prix et des cadres éclatants des tableaux. Au milieu de cette fulguration, je vis Groûzine, Koukouchkine, puis, peu après, Orlov.

— Écoute, Stépane, me dit-il en venant à moi. Je vais rester ici jusqu'à vendredi ou samedi. S'il y a des lettres et des télégrammes, apporte-les-moi ici chaque jour. Tu diras naturellement à la maison que je suis parti et que je fais saluer Madame. Adieu.

Quand je rentrai, Zinaïda Fiôdorovna, étendue sur un canapé, mangeait une poire. Il n'y avait, à un candélabre, qu'une seule bougie allumée.

— Vous êtes arrivés à temps ? me demanda la dame.

— Oui, madame. Monsieur fait saluer madame.

J'allai à l'office et me couchai. Je n'avais rien à faire et n'avais pas envie de lire. Ni étonné, ni indigné, je tâchais de comprendre à quoi rimait

cette imposture. Il n'est que les jouvenceaux pour ainsi tromper leurs maîtresses. Orlov, qui avait tant lu et discuté, n'avait-il pu rien inventer de mieux ? Je n'avais pas, je l'avoue, mauvaise opinion de son esprit. Je pensais que, s'il avait eu à tromper son ministre ou quelque autre puissant, il y aurait mis beaucoup d'énergie et d'art ; et, pour tromper une femme, il prenait la première idée venue ; si elle réussit, tant mieux ; si elle échoue, le malheur n'est pas grand ; on pourra, une autre fois, sans se casser la tête, trouver un second mensonge aussi simple et aussi prompt.

Au premier coup de minuit, lorsque, dans l'appartement au-dessus du nôtre, on se mit à remuer les chaises et à crier « hourra », à l'occasion du nouvel an, Zinaïda Fiôdorovna me sonna de la chambre attenante au cabinet d'Orlov. Lasse d'être restée longtemps étendue, elle était assise à son bureau et écrivait sur un bout de papier.

— Il faut porter un télégramme, me dit-elle souriante. Allez vite à la gare et indiquez que la dépêche soit remise en cours de route.

Dans la rue, je lus :

« Nouveau bonheur pour la nouvelle année. Télégraphie vite, je m'ennuie horriblement. Tout un siècle passé. Regrets ne pouvoir envoyer mille baisers et mon cœur par télégraphe. Sois heureux, ma joie.

Zina. »

J'expédiai ce télégramme et en remis le lendemain le reçu à Zinaïda Fiôdorovna.

IX

Le pis était qu'Orlov avait à la légère mis Paulia aussi dans le secret, en lui ordonnant de lui apporter des chemises à la Sèrguiévskaja. Elle regardait par suite Zinaïda Fiôdorovna avec une mauvaise joie et une haine que je ne pouvais comprendre. Elle ne cessait de ricaner de plaisir dans sa chambre et dans l'antichambre.

— Elle a fait son temps, disait-elle, ravie ; il faut en prendre son parti. Elle devrait le comprendre elle-même...

Elle avait déjà flairé que Zinaïda Fiôdorovna n'avait plus à demeurer longtemps chez nous, et, pour ne pas en laisser passer l'occasion, elle dérobait tout ce qui lui tombait sous la main, flacons, épingles d'écaille, mouchoirs, bottines... Le lendemain du jour de l'an, Zinaïda Fiôdorovna m'appela et me dit à mi-voix que sa robe noire avait disparu. Elle alla et vint ensuite dans les chambres, pâle, effrayée, indignée, se parlant à elle-même :

— Quelle audace ! Non, quelle audace ! C'est d'une impudence inouïe !

Elle voulut, à dîner, se servir du potage et ne le put pas ; ses mains tremblaient ; ses lèvres aussi. Elle restait médusée, attendant que son tremble-

ment cessât ; mais soudain, n'y tenant plus, elle regarda Paulia.

— Vous pouvez vous retirer, Paulia, dit-elle ; Stéphane suffira.

— N'importe, madame, répondit Paulia ; je resterai, madame.

— Il n'y a aucun besoin que vous restiez ici, répliqua Zinaïda Fiôdorovna, se levant très agitée. Partez tout à fait... tout à fait!... Vous pouvez chercher une autre place. Partez à l'instant !

— Je ne peux pas partir sans l'ordre de Monsieur. Je suis au service de Monsieur. Ce sera comme Monsieur l'ordonnera.

— J'ordonne, moi aussi ! dit Zinaïda Fiôdorovna, devenue toute rouge. Je suis la maîtresse ici !

— Vous pouvez l'être ; mais Monsieur seul peut me renvoyer : c'est Monsieur qui m'a louée.

— Vous ne resterez pas ici une minute, cria Zinaïda Fiôdorovna, frappant son assiette de son couteau. Vous êtes une voleuse ! Vous m'entendez ?

Zinaïda Fiôdorovna jeta sa serviette sur la table et sortit vite de la salle à manger, l'air pitoyable et souffrant. Paulia sortit aussi, faisant de gros sanglots et marmonnant quelque chose. Le potage et les gelinottes refroidirent. Et soudain tout ce luxe de restaurant qu'il y avait sur la table me parut mesquin, dérobé, ressemblant à Paulia. Deux petits pâtés, sur une assiette, avaient l'air le plus piteux et le plus criminel. « On nous rapportera ce soir au restaurant, avaient-ils l'air de dire, et, demain, on nous resservira à dîner à un fonctionnaire ou à quelque cantatrice célèbre. »

— Quelle grande dame, pensez-vous ! grommelait à haute voix Paulia dans la chambre. Si j'avais voulu, il y a longtemps que je serais une dame pareille ; mais moi j'ai de la honte ! On va voir qui de nous deux partira la première. On va le voir !

Zinaïda Fiôdorovna sonna. Assise dans un coin de la chambre, elle avait l'air en pénitence.

— Il n'est pas arrivé de télégramme ? demanda-t-elle.

— Non, madame.

— Allez voir chez le suisse. Il y en a peut-être un. Et puis ne sortez pas de la maison, dit-elle, comme je partais ; j'ai peur de rester seule.

Je dus, ensuite, presque à toute heure, descendre chez le suisse savoir s'il n'y avait pas de dépêche.

Quels moments pénibles ce fut, je dois l'avouer ! Pour ne pas voir Paulia, Zinaïda Fiôdorovna mangeait et prenait le thé dans sa chambre. Elle y dormait aussi sur un petit canapé en forme de C et faisait elle-même son lit. Ce fut moi, les premiers jours, qui portais les télégrammes. Ne recevant pas de réponses, Zinaïda Fiôdorovna cessa de se fier à moi et se rendit elle-même à la poste. Voyant son anxiété, je me mis à attendre moi aussi impatientement un télégramme. J'espérais qu'Orlov inventerait quelque mensonge, qu'il donnerait l'ordre, par exemple, d'envoyer de quelque gare un télégramme à Zinaïda Fiôdorovna. S'il était trop plongé dans le jeu, ou avait déjà eu le temps de s'amouracher d'une autre femme, Groûzine et Koukoûchkine lui rappelleraient certainement notre existence.

Mais nous attendîmes en vain. Quatre ou cinq fois par jour j'entrais chez Zinaïda Fiôdorovna, prêt à lui tout raconter, mais elle avait l'air d'une chèvre malade, les épaules affaissées, les lèvres tremblantes, et je sortais sans dire un mot. La sympathie et la pitié m'enlevaient tout courage.

Paulia, comme si de rien n'était, gaie, satisfaite, rangeait le cabinet de son maître, sa chambre à coucher, fouillait les armoires, remuait la vaisselle et passait devant la porte de Zinaïda Fiôdorovna en chantonnant et toussant. Il lui plaisait qu'on se cachât d'elle. Le soir, elle allait on ne sait où, et sonnait à deux ou trois heures. Je devais lui ouvrir et entendre ses remarques sur ma toux. Peu après retentissait une autre sonnerie. Je courais à la chambre de Zinaïda Fiôdorovna, et la jeune femme, laissant paraître sa tête derrière la porte, demandait : « Qui a sonné ? » Et elle regardait si je ne tenais pas un télégramme.

Lorsque enfin, le samedi, le suisse sonna d'en bas, et qu'une voix familière retentit dans l'escalier, Zinaïda Fiôdorovna eut tant de joie qu'elle éclata en sanglots.

Elle courut à la rencontre de Gueôrgui Ivânytch, le pressa contre elle, baisa sa poitrine, ses manches, disant des mots inintelligibles. Le suisse monta les valises ; on entendit la voix joyeuse de Paulia. C'était comme si quelqu'un arrivait pour les vacances.

— Pourquoi ne m'as-tu pas télégraphié ? demandait Zinaïda Fiôdorovna, la respiration coupée, tant elle était heureuse. Pourquoi cela ? Comme

j'ai souffert ! c'est à peine si j'ai pu survivre... Oh ! mon Dieu !

— C'est bien simple ! dit Orlov. Nous sommes allés, le sénateur et moi, à Moscou dès le premier jour et je n'ai pas reçu tes télégrammes. Après dîner, mon âme, je te raconterai tout en détail ; pour l'instant je vais dormir ; je n'en puis plus. Le wagon m'a exténué !

On voyait qu'il n'avait pas dormi de la nuit ; il avait sans doute joué aux cartes et beaucoup bu. Zinaïda Fiôdorovna le fit coucher, et, jusqu'au soir, nous marchâmes tous sur la pointe des pieds. Le dîner se passa très bien, mais comme ils prenaient le café, dans le cabinet d'Orlov, les explications commencèrent. Zinaïda Fiôdorovna murmura rapidement quelque chose en français et ses mots faisaient un bruit de ruisseau. Puis on entendit un profond soupir et la voix forte d'Orlov :

— Mon Dieu ! dit-il en français, n'avez-vous donc rien de plus frais que cette éternelle chanson de la femme de chambre malfaisante ?

— Mais, mon cher, elle m'a volé et m'a dit des grossièretés !

— Pourquoi ne me vole-t-elle pas, moi, et ne me dit-elle pas de ces grossièretés ? Pourquoi est-ce que je ne remarque jamais ni les femmes de chambre, ni les portiers, ni les domestiques ? Ma chère, vous avez simplement des caprices et ne voulez pas avoir de caractère... Il me semble que vous devez être enceinte. Lorsque je vous ai proposé de la renvoyer, vous avez exigé qu'elle reste ; et, maintenant, vous voulez que je la chasse. Moi aussi, en pareilles circonstances, je suis entêté.

Je réponds au caprice par le caprice ; vous voulez qu'elle s'en aille, et moi je veux qu'elle reste ! C'est le seul moyen de guérir vos nerfs.

— Allons, il suffit ! dit Zinaïda Fiôdorovna effrayée. Ne parlons plus de cela... La suite à demain. Parle-moi maintenant de Moscou... Qu'y a-t-il à Moscou ?

X

Le lendemain était le 7 janvier, la Saint-Jean-Baptiste. Orlov, après le déjeuner, mit son habit noir et sa décoration pour aller souhaiter la fête de son père.

Il fallait partir à deux heures, et, quand il fut prêt, il n'était qu'une heure et demie. Que faire en attendant ?

Il se mit à aller et venir dans le salon, en récitant les compliments qu'il avait débités dans son enfance à ses parents. Assise non loin de lui, Zinaïda Fiôdorovna, qui s'apprêtait à aller chez une couturière ou dans un magasin, l'écoutait en souriant. Je ne sais par quoi commencèrent leurs propos ; quand j'apportai les gants d'Orlov, il était devant Zinaïda Fiôdorovna et lui disait d'un air fantasque et suppliant :

— Au nom de Dieu, au nom de tout ce qu'il y a de sacré, ne parlez pas de ce que tout le monde

sait. Quel fâcheux génie est celui de nos dames intelligentes, et qui se mêlent de penser, de parler avec un air profond et hardi de ce qui excède les lycéens eux-mêmes ! Ah ! si vous rayiez de notre programme conjugal toutes ces graves questions, comme vous m'obligeriez !...

— Nous n'avons même pas le droit de raisonner !...

— Je vous donne toute liberté d'afficher le libéralisme et de citer tous les auteurs que vous voudrez ; mais faites-moi une concession : ne parlez jamais en ma présence de deux choses, de la malfaisance de la haute société et des conditions anormales du mariage. Comprenez-le enfin : on dit du mal du monde pour l'opposer à celui où vivent les marchands, les popes, les petits bourgeois et les moujiks, tous les Sídors et autres Nikítas ! Ces deux mondes-là me répugnent ; mais si l'on me demandait de choisir en conscience, je choisirais sans hésiter le premier. Et ce ne serait ni mensonge, ni singerie ; tous mes goûts vont de ce côté-là. Notre monde est frivole, banal ; mais du moins vous et moi nous parlons convenablement français, nous lisons quelques livres, et nous ne nous ceinturons plus, lors même que nous discutons très fort. Et avec les Sídors, les Nikítas, et leurs hautes gravités marchandes, on n'entend que des « on s'arrangera », « au jour d'aujourd'hui », « que le diable lui arrache le ventre », joints à un entier débridement de mœurs et à un complet paganisme.

— C'est le paysan et le marchand qui vous nourrissent.

— Oui, et après?... Ce n'est là une bonne recommandation ni pour eux ni pour moi. S'ils me nourrissent et me tirent ensuite leur bonnet, c'est donc qu'ils n'ont ni l'esprit, ni l'honnêteté de faire autrement. Je ne blâme ni ne loue personne ; je veux dire seulement que le grand monde et l'autre se valent. Je suis, je le répète, de cœur et d'âme contre les deux ; mes goûts pourtant vont du côté du premier. Et maintenant — poursuit Orlov, regardant la pendule — venons-en aux conditions anormales du mariage. Il est temps que vous compreniez qu'il n'y a pas du tout de conditions anormales, mais que ce qu'exige le mariage est encore indéterminé. Que demandez-vous au mariage ? Dans les unions légales et autres, bonnes ou mauvaises, le fond est le même. Vous, les dames, vous ne vivez que pour *ce fond-là* ; il est tout pour vous. Sans lui, votre existence n'aurait pas de sens. Vous n'avez besoin que de lui ; et vous le prenez ; mais depuis que vous vous êtes mises à lire, vous en avez honte et vous vous tracassez sans cesse ; vous changez d'homme pour un oui ou pour un non, et, pour excuser tout ce chassé-croisé, vous parlez des conditions anormales du mariage. Dès que vous ne pouvez ni ne voulez exclure le fond, qui est votre principal ennemi, votre Satan, et que vous continuez à le servir servilement, qu'y a-t-il à dire de sérieux à ce sujet ? Tout ce que vous pourrez me dire ne sera qu'absurdité et simagrées ; et je ne vous croirai pas.

J'allai dire au suisse d'appeler un fiacre et, quand je revins, c'était la pleine dispute ; comme disent les marins, le vent avait pris force.

— Je vois, disait Zinaïda Fiôdorovna, marchant avec une vive agitation, que vous voulez aujourd'hui me stupéfier par votre cynisme. Il me répugne de vous écouter. Je suis sans reproche devant Dieu et les hommes, et n'ai pas à me repentir. J'ai quitté mon mari pour venir chez vous et je m'en fais gloire. Je m'en fais gloire, je vous le jure sur mon honneur !

— Alors, très bien.

— Si vous êtes un galant homme, un homme honnête, vous devez, vous aussi, vous enorgueillir de mon acte. Il nous met tous les deux au-dessus de milliers de gens qui voudraient faire comme moi, mais qui, par faiblesse ou mesquins calculs, ne s'y décident pas. Mais vous n'êtes pas un galant homme. Vous redoutez la liberté et vous vous moquez des impulsions honnêtes, de peur qu'un malotru n'aille vous prendre pour un galant homme. Vous appréhendez de me montrer à vos connaissances. Il n'y a pas pour vous de pire supplice que de vous montrer dans la rue avec moi.. Quoi ? N'est-ce pas la vérité ? Pourquoi ne m'avez-vous pas présentée encore à votre père et à votre cousine ? Pourquoi ? dites-le ! Non, s'écria-t-elle, frappant du pied, cela m'ennuie, à la fin ! Je demande ce à quoi j'ai droit. Veuillez me présenter à votre père !

— Si vous avez besoin de lui, présentez-vous vous-même. Il reçoit chaque matin de dix heures à dix heures et demie.

— Que vous êtes ignoble, dit Zinaïda Fiôdorovna désespérée, se tordant les mains. Si même vous dites ce que vous ne pensez pas, on peut vous

haïr, rien que pour cette atrocité-là ! Ah ! que vous êtes ignoble !

— Nous tournons et retournons sans toucher le point principal. La vérité est que vous vous êtes trompée, et ne voulez pas en convenir. Vous vous êtes imaginé que je suis un héros ayant je ne sais quelles idées et quel idéal extraordinaires, et, à l'expérience, il se trouve que je suis un fonctionnaire des plus courants, un joueur de cartes sans la moindre passion pour les idées. Je suis le digne rejeton de ce monde pourri que vous avez fui, excédée de sa légèreté et de sa trivialité. Convenez-en et soyez juste ; prenez-vous-en à vous et non à moi, car c'est vous qui vous êtes trompée, et non pas moi.

— Oui, je l'avoue, je me suis trompée.

— Très bien ! Grâce à Dieu, nous avons dit le principal. A présent, écoutez encore, s'il vous plaît. Me hausser jusqu'à vous, je ne le puis pas, parce que je suis trop corrompu ; vous ravalier jusqu'à moi, vous ne le pouvez pas non plus, parce que vous êtes trop élevée : il ne reste donc qu'une seule chose...

— Quoi ? demanda vivement Zinaïda Fiôdorovna, retenant sa respiration et devenant tout à coup blanche comme du papier.

— Il reste à appeler la logique à notre secours...

— Guéôrgui, pourquoi me martyriser ainsi ? dit soudain Zinaïda Fiôdorovna en russe, d'une voix brisée. Pourquoi ? Comprenez mes souffrances...

Orlov, effrayé par les larmes, se réfugia vite dans son cabinet et, soit qu'il voulût, je ne sais,

lui faire un mal superflu, soit qu'il se fût rappelé que cela se pratique en pareil cas, il ferma derrière lui la porte à clé. Zinaïda Fiôdorovna poussa un cri et s'élança derrière lui, sa robe bruissant.

— Qu'est-ce que cela veut dire? demanda-t-elle en frappant à la porte. Qu'est-ce à dire?... Qu'est-ce que cela signifie? répéta-t-elle d'une voix grêle, coupée par l'indignation. Ah! c'est ainsi! Alors sachez que je vous exècre, que je vous méprise! Tout est fini entre nous! Tout!

Des pleurs et un rire hystériques retentirent. Un menu objet tomba d'une table, dans le salon, et se brisa. Orlov sortit furtivement par une autre porte de son cabinet dans l'antichambre, regarda craintivement autour de lui, mit vite son manteau et son haut de forme, et sortit.

Une demi-heure passa, une heure... Zinaïda Fiôdorovna pleurait toujours. Je me souvins qu'elle n'avait ni père, ni mère, ni famille, qu'elle vivait entre un homme qui la haïssait et Paulia qui la volait. Combien sa vie me parut malheureuse! Sans savoir pourquoi, j'allai la trouver au salon. Faible, sans défense, elle me parut, avec ses beaux cheveux, un modèle de fine élégance, souffrant comme une malade. Allongée sur sa chaise longue, la figure cachée, elle tremblait de tout son corps.

— Madame, demandai-je doucement, ne désirez-vous pas que j'aille chercher un médecin?

— Non, inutile... ce n'est rien, fit-elle en me regardant de ses yeux en larmes. J'ai un peu mal de tête... Merci.

Je sortis. Le soir, ayant écrit lettres sur lettres,

elle m'envoya chez Pékârski, puis chez Groûzine, chez Koukoûchkine, enfin où je voudrais, pourvu que je trouvasse au plus vite Orlov et lui remisse un mot. Chaque fois que je revenais, sans avoir pu le remettre, elle se fâchait, me suppliait, me fourrait de l'argent dans les mains, comme si elle avait la fièvre. La nuit, elle ne dormit pas. Restée dans le salon elle parlait toute seule.

Le lendemain, Orlov rentra pour le dîner et ils se réconcilièrent.

Le jeudi d'après, Orlov se plaignait à ses amis de sa vie insupportable.

— Ce n'est pas une vie, disait-il exaspéré, fumant beaucoup, c'est de l'inquisition... Larmes, clameurs, hautes discussions, demandes de pardon... et larmes encore, et clameurs... Au bout du compte, je n'ai plus d'appartement à moi ; je suis à bout et elle aussi. Faudra-t-il encore vivre ainsi un mois ou deux ? Oui, c'est possible ! Oui, cela se peut !

— Parle-lui ! dit Pékârski.

— J'ai essayé, je ne peux pas. On peut dire n'importe quoi à une personne raisonnable, qui se possède, mais j'ai affaire à un être sans volonté, ni caractère, ni logique. Je ne supporte pas les larmes, elles me désarment. Lorsqu'elle pleure, je suis prêt à lui jurer un amour éternel et à pleurer moi-même.

Pékârski, ne comprenant pas, grattait, pensif, son large front ; il répondit :

— Vraiment, tu devrais lui louer un appartement ; c'est si simple !

— C'est moi qu'il lui faut ; ce n'est pas un appartement, soupira Orlov. A quoi bon parler ?

Je n'entends que discours infinis et ne vois pas d'issue. Voilà, en vérité, ce qui s'appelle être coupable sans l'être (1). Sans m'être fait brebis, le loup m'a mangé. Toute ma vie, je me suis refusé au rôle de héros ; je n'ai jamais pu souffrir les romans de Tourguèniév, et soudain, comme par dérision, je suis devenu un vrai héros ! J'ai beau donner ma parole d'honneur que je n'en suis pas un, en apporter les preuves les plus irréfutables, on ne me croit pas. Pourquoi ne pas me croire ? Il doit vraiment y avoir en moi quelque chose d'héroïque !

— Vous devriez encore, dit Koukoûchkine en riant, aller inspecter un Gouvernement.

— Oui, il n'y a que ça à faire.

Une semaine après cette conversation, Orlov annonça qu'on l'adjoignait derechef au sénateur, et, le soir même, il s'en fut avec ses valises chez Pékârski.

XI

Un homme d'une soixantaine d'années, en longue pelisse touchant presque à terre, coiffé d'un bonnet de castor, venait de sonner.

— Guéôrgui Ivânytch est-il chez lui ? demandait-il.

Je crus d'abord que c'était un usurier, un créan-

(1) Allusion au titre d'une comédie d'Ostrôvski. (Tr.)

cier de Groûzine, comme il en venait quelquefois toucher de menues sommes chez Orlov. Mais quand le bonhomme fut entré dans l'antichambre et eut ouvert sa pelisse, je vis les sourcils épais et les lèvres serrées, caractéristiques, — que j'avais si bien étudiées sur les photographies, — et deux rangées de plaques sur un habit d'uniforme : je le reconnus ; c'était l'homme d'État célèbre, le père d'Orlov.

Je répondis que Guéôrgui Ivânytch était sorti. Le vieillard serra fortement les lèvres, réfléchit, la tête penchée, montrant son profil sec et édenté.

— Je vais laisser un mot, dit-il ; mène-moi à son cabinet.

Il enleva ses caoutchoucs, et, sans quitter sa longue et lourde pelisse, il entra. Assis devant le bureau, il réfléchit deux ou trois minutes avant de prendre la plume, se protégeant les yeux, comme du soleil, exactement à la façon de son fils quand il était de mauvaise humeur. Son visage était triste, pensif, avec l'expression de résignation que l'on ne voit qu'aux vieilles et pieuses gens. Me tenant derrière lui, je considérais sa calvitie et la salière de sa nuque ; et il était pour moi clair comme le jour que ce vieillard faible et malade était entre mes mains. Il n'y avait dans l'appartement que mon ennemi et moi : je n'avais qu'à déployer un peu de force physique, ensuite à arracher sa montre pour voiler mon but, puis à prendre l'escalier de service. Et j'aurais obtenu infiniment plus que je ne pouvais l'espérer quand je devins valet de chambre.

Je songeai qu'il ne se présenterait jamais de

meilleure occasion. Mais, au lieu d'agir, je considérais en une totale indifférence, tantôt la nuque, tantôt la fourrure du vieillard ; et je pensais paisiblement aux relations de cet homme avec son fils unique. Je pensais que les gens gâtés par la fortune et le pouvoir ne souhaitent apparemment pas de mourir...

— Tu es depuis longtemps chez mon fils ? demanda-t-il en traçant de grandes lettres sur le papier.

— Bientôt trois mois, Excellence.

Il finit d'écrire et se leva. J'avais encore le temps. Je me stimulais et serrais les poings, tâchant de faire sortir de mon cœur, ne fût-ce qu'une goutte de ma haine d'antan. Je me rappelai quel ennemi passionné, opiniâtre, infatigable j'étais naguère... Mais il est difficile d'enflammer une allumette en la frottant sur une pierre friable. Le vieux visage triste, et l'éclat glacé des décorations, ne m'inspiraient que de vaines, mesquines et banales idées sur la fragilité de tout ce qui est de la terre, et sur la mort prochaine...

— Adieu, mon ami ! dit le vieillard, remettant son bonnet et partant.

Il n'y avait plus à en douter : un changement s'était opéré en moi ; j'étais devenu autre... Pour m'en assurer, je fis appel à mes souvenirs ; mais aussitôt je me sentis opprimé, comme si j'eusse vu à l'improviste un trou sombre et humide. Je me souvins de mes camarades, de mes connaissances, et ma première pensée fut que je rougirais à présent et me troublerais si je les rencontrais. Qu'étais-je maintenant ? A quoi penser et que faire ? Où aller ?... Pour quoi vivais-je ?

Je n'y comprenais plus rien et ne concevais clairement qu'une chose : faire au plus tôt mes malles et partir. Avant la visite du vieillard, rester domestique avait encore un sens ; maintenant c'était ridicule. Mes larmes tombaient dans ma valise ouverte ; j'étais effroyablement triste. Mais quel désir de vivre ! Je voulais, dans ma courte vie, embrasser et inclure tout ce qui est accessible à l'homme. Je voulais et parler, et lire, et frapper du marteau dans quelque grande usine, être de quart, labourer... La perspective Névski, les champs et la mer, tout ce que mon imagination évoquait, m'attirait. Quand Zinaïda Fiôdorovna rentra, je me précipitai pour ouvrir et lui aidai avec une tendresse particulière à quitter sa pelisse : c'était pour la dernière fois !...

Nous eûmes, ce jour-là, deux autres visites. Le soir, quand il faisait déjà tout à fait sombre, Groûzine vint à l'improviste prendre quelques papiers pour Orlov. Il ouvrit son bureau, prit les papiers, les roula et me dit de les mettre près de son bonnet, dans l'antichambre. Et il entra voir Zinaïda Fiôdorovna.

Elle était dans le salon, étendue sur un canapé, les mains sous sa tête. Orlov était parti depuis cinq ou six jours déjà pour son inspection et personne ne savait quand il rentrerait ; mais elle n'envoyait plus de télégrammes ; elle n'en attendait plus. Elle semblait ne pas remarquer Paulia qui était toujours chez nous. « Soit ! » avait l'air de dire sa figure impassible et très pâle. Par obstination elle voulait maintenant, comme Orlov, se sentir malheureuse. Par dépit contre elle-même et contre

tout au monde, elle restait des journées entières allongée sur le canapé, ne souhaitant et n'attendant que le pire. Elle se représentait apparemment le retour d'Orlov, l'inévitable dispute avec lui, sa désaffection, ses trahisons, puis leur rupture... Et ces torturantes pensées lui causaient peut-être du plaisir. Qu'aurait-elle dit si elle eût connu soudain la vérité pure?

— Ma commère, lui dit Groûzine, s'inclinant devant elle et lui baisant la main, je vous aime tant! Vous êtes si bonne! Et ce Georginnka qui est parti! dit-il menteusement. Il est parti, ce misérable!

Il s'assit en soupirant et lui tapota doucement la main.

— Permettez-moi, ma chère, de passer une heure chez vous. Je n'ai pas envie de rentrer chez moi, et il est trop tôt pour aller chez les Birchov. C'est aujourd'hui l'anniversaire de leur petite Kâtia. Une charmante fillette!

Je lui apportai un verre de thé et un carafon de cognac. Il but le thé lentement, avec un évident déplaisir, et me demanda timidement, en me remettant le verre :

— N'auriez-vous pas, l'ami, quelque chose à me faire prendre? Je n'ai pas encore diné.

Nous n'avions rien à la maison. J'allai au restaurant et lui apportai un dîner ordinaire d'un rouble.

— A votre santé, ma belle! dit-il à Zinaïda Fiôdorovna en absorbant un verre de vödka. Ma petite, votre filleule vous fait dire mille choses. Elle a de la scrofule, la pauvrette. Ah! les enfants,

les enfants ! soupira-t-il. Vous avez beau dire, chère amie, il est agréable d'être père. Georginnka ne comprend pas ce sentiment-là.

Il but encore. La serviette au cou, pareille à un tablier d'enfant, maigre et pâle, il mangeait voracement, et les sourcils levés, il regardait d'un air gêné, comme un enfant, tantôt Zinaïda Fiôdorovna, tantôt moi. Il semblait que si je ne lui eusse pas apporté une gelinotte et de la gelée, il eût pleuré. Devenu plus gai quand il eut apaisé sa faim, il se mit à parler en riant de la famille Birchov ; mais voyant qu'il n'intéressait, ni ne déridait Zinaïda Fiôdorovna, il se tut. Et tout à coup, on eut le sentiment de l'ennui.

Éclairés par une seule lampe, ils se taisaient. Groûzine souffrait de mentir, et, elle, voulait lui demander quelque chose, sans s'y décider. Près d'une demi-heure passa ainsi. Il regarda sa montre.

— Il est temps, je pense, de partir.

— Non, restez. Il faut que nous causions.

Nouveau silence. Groûzine se mit au piano, abaissa une touche, puis se mit à jouer et se mit à fredonner :

Que me réserve le jour de demain...

Mais, à son habitude, il se leva aussitôt et branla la tête.

— Jouez-moi quelque chose, compère ! lui demanda Zinaïda Fiôdorovna.

— Quoi jouer ? dit-il en levant les épaules ; j'ai tout oublié. Il y a longtemps que j'ai abandonné le piano.

Les yeux en l'air, comme pour se souvenir, il

joua avec une magnifique expression, pleine de chaleur et d'intelligence, deux morceaux de Tchaïkôvski. Sa figure était celle de chaque jour, ni spirituelle, ni bête, et il me semblait un miracle que cet homme, que j'étais habitué à voir dans le milieu le plus bas et le plus vicieux, pût être d'une aussi grande élévation et d'une aussi grande pureté de sentiment, que je ne pouvais atteindre. Zinaïda Fiôdorovna, les joues rouges, agitée, se mit à marcher dans le salon.

— Attendez, ma commère, dit-il, je vais, si je me souviens, vous jouer une petite chose que j'ai entendue sur le violoncelle.

D'abord timidement et cherchant ses notes, puis avec assurance, il joua le *Chant du cygne* de Saint-Saëns. Et quand il l'eut fini, il le rejoua.

— Gentil, n'est-ce pas ? dit-il.

Émue, Zinaïda Fiôdorovna s'arrêta près de lui et lui demanda :

— Compère, dites-moi sincèrement en ami, ce que vous pensez de moi ?

— Que vous dire ? fit-il, en levant les sourcils. Je vous aime et ne pense de vous que du bien. Si vous voulez que je vous parle, en général, du point qui vous intéresse — continua-t-il en se frottant près du coude, et se renfrognant, — eh bien, ma chère, savez-vous !... Suivre la libre inclination de son cœur n'apporte pas toujours le bonheur aux braves gens. Pour se sentir libre et heureux, il ne faut pas se dissimuler, il me semble, que la vie est dure, grossière, inexorable dans son cadre conservateur, et il faut lui rendre la pareille, c'est-à-dire être, comme elle, grossiers et implacables dans

nos élans vers la liberté. Voilà ce que je pense.

— Faire cela, le puis-je? demanda Zinaïda Fiôdorovna avec un sourire triste; je suis déjà lasse, compère; tellement lasse que je ne lèverais pas un doigt pour me sauver...

— Alors entrez au couvent, ma chère!

Il disait cela en plaisantant, mais, quand ce fut énoncé, des larmes pointèrent aux yeux de Zinaïda Fiôdorovna, puis dans les siens.

— Allons, dit-il, assez bavardé, il faut partir. Adieu, chère commère. Que Dieu vous garde!

Il lui baisa les mains, les lui caressa affectueusement et promit de revenir bientôt. Dans l'anti-chambre, en mettant le pardessus qui ressemblait à un manteau d'enfant, il chercha longtemps dans ses poches pour me donner un pourboire, mais ne trouva rien.

— Adieu, mon ami! dit-il tristement. Et il partit.

Je n'oublierai jamais l'impression que me laissa cet homme. Zinaïda Fiôdorovna, agitée, continuait à marcher dans le salon; elle ne restait plus allongée, elle marchait; c'était déjà bien. Je voulais profiter de cet état d'esprit pour lui parler à cœur ouvert et partir tout de suite après; mais à peine avais-je reconduit Groûzine que la sonnette tinta. C'était Koukoûchkine qui arrivait.

— Guéorgui Ivânytch est-il de retour?... Non?... Quel dommage! En ce cas je vais baiser la main à la maîtresse de la maison, et je pars. Zinaïda Fiôdorovna, cria-t-il, je puis entrer? Je veux vous baiser la main. Pardon qu'il soit si tard!

Il ne resta pas plus de dix minutes, mais il me

sembla qu'il s'éternisait et ne s'en irait jamais. Je me mordais les lèvres de dépit et je détestais déjà Zinaïda Fiôdorovna. « Pourquoi ne le chasse-t-elle pas ? » m'indignais-je, bien qu'il fût évident qu'il lui pesât.

Tandis que je lui présentais sa pelisse, il me demanda, en signe de particulière bienveillance, comment je pouvais me passer de femme.

— Mais je pense, dit-il en riant, que tu ne laisses pas échapper les occasions. Tu dois sans doute faire tes petites frasques avec Paulia... Polisson !

Malgré mon expérience de la vie, je connaissais alors mal les gens ; il est possible que, exagérant les détails, je saisisais mal l'essentiel. Il me sembla que ce n'était pas pour rien que Koukoûchkine me régalaît de son petit rire et me flattait. N'espérait-il pas que j'irais colporter dans les offices et les cuisines des autres qu'il venait chez nous le soir, quand Orlov n'y était pas, et qu'il restait tard dans la nuit avec Zinaïda Fiôdorovna ? Et lorsque mes potins parviendraient aux oreilles de ses connaissances, il baisserait les yeux d'un air confus et les menacerait du petit doigt. « Ne ferait-il pas mine lui-même aujourd'hui, en jouant aux cartes, pensai-je en regardant sa petite tête mielleuse, ou même ne laissera-t-il pas échapper, qu'il a déjà soufflé à Orlov Zinaïda Fiôdorovna ?... »

La haine qui, l'après-midi, lors de la visite du vieillard, m'avait tant manqué, s'emparait à présent de moi. Koukoûchkine partit enfin, et, en entendant le trainement de ses galoches de cuir, je ressentis une forte envie de lui lancer en forme d'adieu un gros juron ; mais je me retins. Quand

ses pas moururent dans l'escalier, je rentrai dans l'antichambre, et, prenant, sans songer à ce que je faisais, le rouleau de papier oublié par Groûzine, je descendis rapidement, et, sans pardessus, ni coiffure, je m'élançai dans la rue. Il ne faisait pas froid, mais il tombait une neige fondue et le vent soufflait.

— Votre Excellence ! criai-je en rejoignant Koukoûchkine. Votre Excellence !

Il s'arrêta près d'un réverbère et se retourna surpris.

— Votre Excellence ! lui dis-je, à bout de souffle. Votre Excellence !

Et ne trouvant rien à dire, je le frappai deux fois au visage avec le rouleau. Abasourdi, et n'en ayant pas même l'air, tant il l'était, il s'appuya au réverbère, se protégeant la figure de ses mains. A ce moment, un médecin-major qui passait vit que je battais un homme ; mais il ne fit que nous regarder étonné et continua son chemin.

Pris de honte, je revins en courant à la maison.

XII

La tête mouillée par la neige, essoufflé, j'entrai rapidement à l'office. Je quittai aussitôt ma livrée, pris un veston et mon pardessus, et portai ma valise dans l'antichambre. Fuir !

Mais avant de partir, je m'assis une minute,

et me mis à écrire à Orlov, commençant ainsi :

« Je vous laisse mon faux passeport et vous prie, homme faux, monsieur le fonctionnaire pétersbourgeois, de le garder en souvenir de moi !

« S'introduire dans une maison sous un nom d'emprunt, observer sous le masque d'un valet de chambre la vie privée d'autrui ; tout voir et tout entendre pour ensuite dénoncer sans qu'on vous le demande : tout cela ressemble, direz-vous, à du vol. Oui, mais je ne me pique pas pour l'instant de noblesse. J'ai enduré des dizaines de vos dîners et soupers, alors que vous disiez et faisiez ce qui vous plaisait et qu'il me fallait entendre, voir et me taire : je ne veux pas vous faire cadeau de cela. Si du reste, il n'est auprès de vous aucune âme vivante qui ose vous dire la vérité sans bassesse, que du moins le valet Stépane débarbouille votre superbe face ! »

Ce début ne m'allait pas, mais je ne voulus pas le changer.

Et d'ailleurs qu'importait ?

Les grandes fenêtres aux rideaux sombres, le lit, par terre mon habit froissé, les traces humides de mes pas, tout avait un aspect triste et maussade. Et le silence était impressionnant.

Parce que sans doute j'étais sorti nu-tête et sans caoutchoucs, j'avais un fort accès de fièvre... Ma figure brûlait, les jambes me faisaient mal... Ma tête alourdie penchait vers la table, et je ressentais dans les idées cette sorte de dédoublement où il semble que, dans notre cerveau, chaque pensée est suivie de son ombre.

« Je suis malade, faible, moralement abattu, —

repris-je ; — je ne puis pas vous écrire comme je le voudrais. J'avais tout d'abord le désir de vous blesser et de vous humilier, mais à présent il me semble que je n'en ai pas le droit. Nous sommes, vous et moi déçus, et nous ne nous relèverons jamais. Si même ma lettre était éloquente, forte et saisissante, cela ressemblerait à des coups frappés sur le couvercle d'un cercueil : autant que l'on puisse frapper, le mort ne se réveillerait pas. Aucun effort ne peut plus réchauffer notre sang maudit et glacé. Vous le savez mieux que moi. Donc, pourquoi écrire ? Mais ma tête et mon cœur brûlent ; je continue.

« Je m'agite, je ne sais pourquoi, comme si cette lettre pouvait encore nous sauver, vous et moi. J'ai la fièvre ; les idées se dissocient dans ma tête, et il semble que ma plume court sans raison sur le papier. Je vois cependant, claire comme le feu, la question que je veux vous poser.

« Pourquoi ai-je prématurément molli et me suis-je affaîssé, c'est facile à expliquer. Pareil au fort de la Bible, je mis sur mes épaules les portes de Gaza pour les hisser au sommet de la montagne, et lorsque seulement je fus exténué, lorsque la santé et la jeunesse me quittèrent, je remarquai que ces portes étaient trop lourdes pour moi et que je m'étais trompé. Je ressentais en outre une douleur incessante et cruelle. J'ai éprouvé la faim, le froid, les maladies, la privation de la liberté. Je n'ai pas eu de bonheur personnel et ne sais ce que c'est. Je ne sais où trouver un refuge. Mes souvenirs m'accablent et ma conscience les redoute souvent.

« Mais, vous, pourquoi avez-vous cédé? Quelles fatidiques et diaboliques causes ont-elles empêché votre vie de porter sa pleine floraison printanière? Pourquoi, avant même de commencer à vivre, vous êtes-vous hâté de détruire en vous l'image et la ressemblance de Dieu, et vous êtes-vous transmué en une bête couarde qui, parce qu'elle a peur, aboie pour effrayer les autres? Vous craignez la vie; vous la redoutez comme un Asiate, assis des journées entières sur des coussins et fumant le narghilé. « Oui, vous lisez beaucoup, et l'habit à la française vous va bien; pourtant avec quel soin tendre, purement asiatique — de khan, — vous vous gardez de la faim, du froid, de l'effort physique, de la souffrance et de l'inquiétude!... Combien tôt votre âme s'est emmitouflée dans une robe de chambre! Quel poltron êtes-vous en face de la vie réelle et de la nature avec laquelle lutte tout homme bien portant et normal! Comme tout ce qui vous entoure est moelleux, confortable, tiède! — et comme c'est triste!... — Oui, c'est parfois triste à en mourir, — d'un ennui opaque de prison cellulaire, — mais vous essayez de vous y soustraire en jouant aux cartes jusqu'à huit heures par jour.

« Et votre ironie! Oh! que je la comprends bien, votre ironie! La pensée vive, libre, alerte est curieuse, autoritaire; mais, pour un esprit paresseux et désœuvré, elle est insupportable. De façon à ce qu'elle ne trouble pas votre repos, vous vous êtes empressé, dès le jeune âge, pareil à des milliers de vos contemporains, de l'enserrer dans des cadres. Vous vous êtes dans la vie armé d'ironie —

ou, appelez cela comme il vous plaira. Et votre pensée entravée, effrayée, n'ose plus franchir la barrière que vous lui avez imposée, et lorsque vous bafouez des idées qui vous sont, croyez-vous, *toutes* connues, vous ressemblez à un déserteur qui fuit honteusement le champ de bataille, et qui, pour étouffer la honte, raille la guerre et le courage ; le cynisme étouffe la douleur. Dans un récit de Dostoiévski, un vieillard piétine le portrait de sa fille qu'il aime, parce qu'il est en faute envers elle ; vous, c'est parce que vous n'avez plus la force de revenir à elles que vous dénigrez laide-ment et bassement les idées de bien et de vérité. Toute allusion sincère et juste à votre déchéance vous épouvante, et c'est à dessein que vous vous entourez de gens qui ne savent que flatter vos faiblesses. Ce n'est pas en vain, ah ! pas du tout, que vous avez une peur si forte des larmes !

« Là-dessus, parlons de votre manière d'être avec les femmes... Nous héritons l'impudence avec le sang et la chair, et grandissons avec elle ; mais nous sommes des hommes pour subjuguer en nous la bête. A votre maturité, quand vous avez eu connaissance de *toutes* les idées, vous n'avez pas pu ne pas entrevoir la vérité. Vous l'avez connue mais ne l'avez pas suivie. Vous en avez eu peur, et, pour égarer votre conscience, vous vous êtes bruyamment assuré que le coupable n'était pas vous, mais elle, la femme, aussi basse, en vérité, que le sont vos rapports avec elle. Les froides et scabreuses anecdotes, le rire bête, toutes vos théories sans fin sur le fond de l'amour, sur tout ce qu'il y a d'indéterminé dans les exigences du ma-

riage, sur les dix sous que l'ouvrier français paye une femme; votre perpétuel rabâchage sur la logique féminine, son mensonge, sa faiblesse, *et cætera, et cætera*, — tout cela ne ressemble-t-il pas au désir de plonger la femme coûte que coûte dans la boue, de façon à la ravalier au même niveau que vous? Vous êtes un homme faible, malheureux, antipathique. »

Zinaïda Fiôdorovna, au salon, tâchant de se rappeler l'œuvre de Saint-Saëns, que Groûzine lui avait jouée, s'était mise au piano. J'allai me jeter sur mon lit. Mais, me souvenant qu'il était temps de partir, je me contraignis à me lever, et, la tête lourde, brûlante, je revins écrire.

« Et voici la question, continuai-je. Pourquoi la fatigue nous prend-elle? Pourquoi, si passionnés, si hardis au début, si généreux, si pleins de confiance, faisons-nous, vers trente ou trente-cinq ans, une si totale faillite? Pourquoi l'un s'éteint-il tuberculeux? pourquoi l'autre se loge-t-il une balle dans la tête? pourquoi un troisième cherche-t-il l'oubli dans l'eau-de-vie ou les cartes? pourquoi un quatrième, pour étouffer la peur et l'angoisse qui l'étreignent, piétine-t-il cyniquement l'image de sa pure et belle jeunesse? Pourquoi, une fois tombés, ne tâchons-nous plus de nous relever, et, ayant perdu une chose, n'en cherchons-nous pas un autre? Pourquoi?

« Le larron, attaché à la croix, sut recouvrer la joie vitale et un espoir hardi, réalisable, bien qu'il ne lui restât peut-être qu'une heure à vivre. Vous avez devant vous de longues années encore, et je ne mourrai probablement pas aussi vite

qu'il le semble. Si, par miracle, le présent se trouvait être un songe, un horrible cauchemar, et si nous nous réveillions, renouvelés, purs, robustes, fiers de notre vérité nouvelle !... De délicieux rêves m'échauffent, et, tant je suis ému, je respire à peine. Je ressens un désir passionné de vivre. Je voudrais que notre vie fût sainte, élevée, triomphale comme la voûte céleste. Vivons ! Le soleil ne se lève pas deux fois par jour et la vie ne nous est donnée qu'une fois. Accrochez-vous donc fortement à ce qui vous reste d'existence, et sauvez-le... »

Je n'écrivis plus rien. J'avais beaucoup d'idées dans la tête, mais elles se débandaient et ne venaient plus se ranger dans les lignes. Sans finir ma lettre, je la signai de mes noms et prénoms, y ajoutai mes qualités, et, entrant dans le bureau d'Orlov poser ma lettre, tâtonnant dans l'obscurité, heurtant les meubles, je fis sans doute du bruit.

— Qui est là ? demanda dans le salon une voix inquiète.

A ce moment, la pendule, sur la table, sonna doucement une heure du matin.

XIII

Une demi-minute au moins, je tâtonnai la porte dans l'obscurité, puis j'ouvris lentement et entrai dans le salon. Zinaïda Fiôdorovna, étendue sur

sa chaise longue, soulevée sur le coude, me regarda venir. Ne me décidant pas à parler, je passai lentement devant elle; elle me suivit du regard. J'attendis un instant dans la salle, et revins. Zinaïda Fiôdorovna continua à me regarder, étonnée et même craintive. Je m'arrêtai et dis en m'y contraignant :

— Il ne reviendra plus.

Elle se leva vivement et me regarda sans comprendre.

— Il ne reviendra pas ! répétai-je. (Mon cœur se mit à battre horriblement.) Il ne reviendra pas, parce qu'il n'a pas quitté Pétersbourg. Il est chez Pékârski.

Elle comprit et me crut. Je le vis à sa pâleur subite et au mouvement effrayé et suppliant avec lequel elle croisa tout à coup ses mains sur sa poitrine. En un clin d'œil, elle remémora le souvenir de son passé récent. Elle s'y orienta et saisit avec une netteté impitoyable toute la vérité. Mais en même temps elle se souvint que j'étais un subalterne, un domestique... Un misérable aux cheveux ébouriffés, à la figure rouge de fièvre, ivre peut-être, vêtu d'une sorte de pardessus mal fait, se mêlait grossièrement à sa vie intime... Blessée, elle me dit sévèrement :

— On ne vous demande rien. Sortez !

— Oh ! lui dis-je avec passion, tendant les mains vers elle, croyez-moi ! Je ne suis pas un domestique. Je suis un être aussi libre que vous.

Je me nommai, et vite, vite, pour qu'elle ne m'interrompît pas, ou ne partît pas, je lui expliquai qui j'étais, et pourquoi j'étais dans cette maison.

Cette nouvelle découverte la saisit plus que la première. Elle avait tout de même, avant, l'espoir que le domestique mentait, se trompait ou disait une sottise ; mais maintenant, après mon aveu, aucun doute ne lui restait. Je vis, à l'expression de ses yeux malheureux, et de ses traits, devenus tout à coup laids, vieillis et durs ; je vis qu'elle souffrait atrocement et que j'avais eu tort de toucher ce sujet ; pourtant je continuai avec feu :

— Le sénateur et l'inspection n'ont été inventés que pour vous tromper. En janvier, non plus que maintenant, il n'est allé nulle part ; il était installé chez Pékârski ! Chaque jour je le voyais, et participais à son mensonge. On était excédé de vous ; ici on détestait votre présence ; on se riait de vous... Si vous aviez pu entendre comme il se railait de vous et de votre amour, lui et ses amis, vous ne seriez pas restée ici une minute ! Partez d'ici ! Fuyez !

— Eh bien, soit ! fit-elle d'une voix tremblante, passant la main sur ses cheveux ; soit !

Ses yeux étaient remplis de larmes, ses lèvres tremblaient ; tout son visage, étonnamment pâle, bouillait de colère. Le mensonge vulgaire et grossier d'Orlov la révoltait, il lui semblait méprisable et ridicule. Elle souriait, et ce sourire me déplaisait.

— Eh bien, soit ! répéta-t-elle, passant encore la main sur ses cheveux, soit ! Il s'imagine que je vais mourir d'humiliation, mais... je ne fais qu'en rire. Il a bien tort de se cacher.

Elle s'éloigna du piano et dit en levant les épaules :

— Bien tort ! Il eût été bien plus simple de

s'expliquer que d'aller se tapir dans les appartements d'autrui. J'ai des yeux et je voyais déjà depuis longtemps... Je n'attendais que son retour pour avoir une explication définitive.

Elle s'assit dans un fauteuil près de la table, et, la tête appuyée sur le bras du canapé, se mit à pleurer amèrement. Il n'y avait, à un candélabre, qu'une bougie allumée ; il faisait sombre à l'endroit où elle était assise ; mais je voyais sa tête et ses épaules frissonner. Ses cheveux, échappés de sa coiffure, lui couvraient le cou, la figure et les mains... On sentait dans ses pleurs réguliers, calmes, pas hystériques, on sentait dans ses pleurs ordinaires de femme, l'offense, la fierté abattue, le dépit, et l'irréparable, sans issue, sans espoir, ce à quoi l'on ne peut s'habituer. Ces pleurs éveillaient un écho en mon âme agitée et souffrante. J'avais déjà oublié ma maladie, tout au monde. Marchant dans le salon, je balbutiais, éperdu :

— Quelle vie est-ce là?... On ne peut pas vivre ainsi ! On ne le peut pas ! C'est de la folie, c'est un crime ! Ce n'est pas une vie !

— Quelle humiliation ! murmurait Zinaïda Fiôdorovna en pleurant... Partager ma vie, me sourire au moment où je lui étais à charge, et où il me trouvait ridicule... Oh ! quelle humiliation !

Elle releva la tête, et, les larmes aux yeux, me regardant à travers ses cheveux mouillés, qui l'empêchaient de me voir, et qu'elle écarta, elle demanda :

— Ils se raillaient de moi ?

— Ces gens se raillaient et de vous, et de votre amour, et de Tourguèniév, dont vous étiez im-

prégnée, disaient-ils. Et si nous mourions à l'instant, tous deux de désespoir, cela aussi leur semblerait risible. Ils inventeraient une anecdote drôle qu'ils raconteraient à votre enterrement. Mais qu'avons-nous à parler d'eux? Il faut fuir! Je ne peux pas rester ici une minute de plus.

Elle se remit à pleurer. Je m'approchai du piano et m'assis.

— Qu'attendons-nous? demandai-je découragé. Il est près de trois heures.

— Je n'attends rien, répondit-elle; je suis perdue.

— Pourquoi dire cela? Parlons plutôt de ce que nous devons faire. Ni vous, ni moi ne pouvons plus rester ici. Où avez-vous l'intention d'aller?

Tout à coup la sonnette retentit dans l'anti-chambre. Mon cœur se serra. N'était-ce pas Orlov auquel Koukoûchkine s'était peut-être plaint de moi? Quelle allait être notre rencontre?

J'allai ouvrir. C'était Paulia.

Elle entra, secoua la neige de son manteau, et, sans dire mot, se rendit dans sa chambre.

Quand je revins au salon, Zinaïda Fiôdorovna, debout, blanche comme une morte, me regardait venir, les yeux agrandis.

— Qui est-ce? demanda-t-elle tranquillement.

— C'est Paulia, répondis-je.

Elle passa la main sur ses cheveux et ferma les yeux, épuisée.

— Je vais partir à l'instant, dit-elle. Ayez la bonté de me conduire au quartier de Pétersbourg. Quelle heure est-il?

— Trois heures moins le quart.

XIV

Lorsque, un peu plus tard, nous fûmes sortis de la maison, les rues étaient noires et désertes. Une neige fondante tombait, et un vent humide fouettait le visage. C'était le commencement de mars ; il y avait du dégel depuis plusieurs jours et les cochers avaient repris des voitures à roues. Impressionnée par l'escalier de service, par le froid, par l'obscurité, par le gardien de la cour, dans sa veste en peau de mouton, qui, avant d'ouvrir, demanda qui nous étions, Zinaïda Fiôdorovna était tout à fait à bout de forces et découragée. Une fois montée en voiture et la capote relevée, elle se mit, tremblant de tout son corps, à me dire avec précipitation combien elle m'était reconnaissante.

— Je ne doute pas de vos bonnes intentions, murmurait-elle, mais je suis honteuse que vous vous dérangiez... Oh ! je comprends, je comprends ! Aujourd'hui, lorsque Groûzine était chez moi, je sentais qu'il mentait, me cachait quelque chose... Eh bien, soit !... Je suis confuse pourtant que vous vous dérangiez autant !

Il lui restait encore des doutes. Pour finir de les dissiper, j'ordonnai au cocher de passer par la Sérguiévskaja. L'ayant fait arrêter devant la maison de Pékârski, je descendis de voiture et

sonnai. Quand le suisse ouvrit, je lui demandai à haute voix, pour que Zinaïda Fiôdorovna entendît, si Guéôrguï Ivânytch était à la maison.

— Il y est, répondit-il. Il est rentré depuis une demi-heure. Il doit probablement dormir déjà. Mais que lui veux-tu?

Zinaïda, ne pouvant y tenir, se pencha hors de la voiture :

— Et il y a longtemps, demanda-t-elle, que Guéôrguï Ivânovitch demeure ici (1)?

— Ça fait environ trois semaines.

— Il n'est allé nulle part?

— Nulle part, répondit le suisse, qui me regarda, étonné.

— Dis-lui demain, de bonne heure, que sa sœur, arrivée de Varsovie, est chez lui. Adieu.

Et nous continuâmes notre route.

La voiture n'avait pas de tablier. La neige tombait à flocons ; le vent, surtout en traversant la Néva, nous pénétrait jusqu'aux os. Il me semblait que nous roulions et souffrions depuis longtemps déjà, et que j'entendais depuis longtemps la respiration tremblante de Zinaïda Fiôdorovna. D'un regard, je revis en détail, comme dans l'assoupissement d'un demi-rêve, ma vie étrange, absurde, et je me souvins, je ne sais pourquoi, d'un mélodrame, *les Pauvres de Paris*, que j'avais vu jouer deux fois dans mon enfance. Et lorsque, pour secouer ma somnolence, je regardai de dessous la capote et vis le jour poindre, toutes les images du

(1) Ivânovitch est une forme plus cérémonieuse, employée pour parler à un domestique. (Tr.)

passé, toutes mes pensées embrumées se fondirent en une seule idée nette et précise : nous étions, Zinaïda Fiôdorovna et moi, irrévocablement perdus ; j'en étais aussi assuré que si le ciel bleu et froid me l'eût prophétisé. Mais, un instant après, j'étais à une autre idée et croyais autre chose.

— Que suis-je maintenant ? dit Zinaïda Fiôdorovna, enrouée par le froid humide. Où aller ? Que faire ? Groûzine me disait : « Entrez au couvent. » Oh ! comme j'irais ! Changer d'habits, de figure, de nom, de pensées... tout changer, et se cacher à jamais !... Mais au couvent on ne me recevra pas. Je suis enceinte.

— Partons ensemble demain pour l'étranger, lui dis-je.

— Impossible, cela ! Mon mari ne me donnera pas de passeport.

— Je vous ferai sortir de Russie sans passeport.

La voiture s'arrêta devant une maison en bois à deux étages, de couleur sombre. Je sonnai. Prenant une petite mallette d'osier, le seul bagage que nous eussions emporté, Zinaïda Fiôdorovna dit en souriant amèrement :

— Ce sont mes *bijoux* (1).

Elle était si affaiblie qu'elle n'avait pas la force de la tenir. On fut longtemps à nous ouvrir. Au troisième ou au quatrième coup de sonnette, de la lumière parut aux fenêtres. On entendit des pas, une toux, des voix. Enfin la serrure joua, et une grosse femme, le visage rouge et effrayé, se montra. Un peu derrière elle, une bougie à la main, se

(1) En français dans le texte. (Tr.)

tenait une petite vieille, maigre, en camisole blanche, les cheveux gris, coupés. Zinaïda Fiôdorovna, s'élançant dans le vestibule, se jeta au cou de cette vieille.

— Nina, s'écria-t-elle avec de gros sanglots, je suis trompée!... trompée grossièrement, bassement! Nina! Nina!

Je remis la mallette à la servante. On ferma la porte, mais on entendait encore les sanglots et le cri : « Nina! Nina! » Je remontai en voiture et donnai l'ordre au cocher de revenir sans se presser à la perspective Néovski. Il fallait songer où j'allais passer la nuit.

Le lendemain, vers le soir, je me rendis chez Zinaïda Fiôdorovna. Elle était très changée. Il n'y avait plus traces de larmes sur sa figure pâle, tirée; sa physionomie n'était plus la même. Était-ce l'effet d'un cadre nouveau, nullement luxueux; était-ce le changement de nos relations, ou le grand chagrin avait-il déjà mis sur elle son empreinte? Elle me semblait moins élégante et moins gracieuse. Elle paraissait un peu moins grande. J'observais dans ses mouvements, sa démarche, sa figure, une nervosité extrême, une impulsivité précipitée, et il n'y avait même plus dans son sourire la douceur d'avant.

J'avais maintenant un costume de bonne coupe que je m'étais acheté dans la journée. Elle regarda d'abord ce vêtement et le chapeau que je tenais à la main, puis elle arrêta sur mon visage, comme si elle l'étudiait, un regard impatient, scrutateur :

— Votre transformation me semble encore un prodige, dit-elle. Pardon de vous examiner avec

une pareille curiosité. Vous êtes un homme extraordinaire.

Je lui racontai encore, mais plus longuement et plus en détail que la veille, qui j'étais, et pourquoi j'étais venu chez Orlov. Elle m'écouta avec une grande attention, et me dit, sans me laisser achever :

— Là-bas, pour moi, tout est fini. Je n'ai pu y tenir, savez-vous, et j'ai écrit. Et voici la réponse.

Sur le feuillet qu'elle me tendit, Orlov avait écrit :

« Je n'ai pas à me justifier, mais avouez que c'est vous qui vous êtes trompée et non pas moi. Je vous souhaite le bonheur et vous prie d'oublier au plus vite celui qui vous estime.

« G. O. »

« P.-S. — Je vous envoie vos effets. »

Les malles et les panières envoyées par Orlov étaient dans le salon, et, parmi elles, ma misérable valise.

— Par conséquent... dit Zinaïda Fiôdorovna sans terminer.

Nous nous tûmes un instant. Elle prit le billet et le tint une minute devant ses yeux. Sa figure eut à ce moment l'expression hautaine, méprisante et fière, — dure, — qu'elle avait la veille, au commencement de notre explication. Des larmes lui montèrent aux yeux, non pas des larmes de peur et d'amertume : des larmes de colère et de fierté.

— Écoutez, dit-elle en se levant brusquement

et se rendant près de la fenêtre pour que je ne visse pas sa figure ; voici ce que j'ai décidé : je pars avec vous, dès demain, pour l'étranger.

— C'est parfait. Je suis prêt à partir dès aujourd'hui.

— Emmenez-moi ! Vous avez lu Balzac ? me demanda-t-elle tout d'un coup en se retournant. Vous l'avez lu ? A la fin de son roman, *le Père Goriot*, le héros, regarde Paris du haut d'une colline et lui crie d'un ton de menace : « A nous deux maintenant. » Et il commence une vie nouvelle. Moi aussi, lorsque, de mon wagon, je verrai Pétersbourg pour la dernière fois, je lui dirai : « A nous deux maintenant ! »

Et sur ce elle sourit de sa plaisanterie, et eut, on ne sait pourquoi, un frisson de tout le corps.

XV

A Venise, je commençai à avoir des douleurs pleurétiques. J'avais probablement pris froid, le soir, en allant en gondole de la gare à l'hôtel Bauer. Je dus m'aliter dès le premier jour et rester couché deux semaines. Tant que je fus malade, Zinaïda Fiôdorovna vint chaque matin prendre le café dans ma chambre ; elle me lisait ensuite des livres russes et français que nous avions achetés à Vienne en grande quantité. Je connaissais

ces livres depuis longtemps déjà, ou ils étaient sans intérêt, mais une douce et bonne voix résonnait près de moi, en sorte que, au fond, leur contenu se ramenait pour moi à une seule chose : je ne suis pas seul. Zinaïda Fiôdorovna, revenant de se promener, avec sa robe gris clair, son léger chapeau de paille, joyeuse, réchauffée par le soleil, printanier, s'asseyait auprès de mon lit ; et, le visage penché près du mien, elle me racontait ce qu'elle venait de voir, ou me lisait ces livres ; — et je me sentais à l'aise.

La nuit, j'avais froid, je souffrais, je m'ennuyais ; mais, le jour, je m'enivrais de vie ; je ne puis trouver une meilleure expression. Un clair, un chaud soleil qui entraît par les fenêtres ouvertes et la porte du balcon ; les cris de la rue ; le bruit des rames ; le son des cloches ; le grondement du canon à midi, et le sentiment d'une liberté entière, totale — faisaient en moi des miracles. Je sentais me pousser de fortes, de larges ailes qui m'emportaient je ne sais où. Et quel ravissement, quelle joie par instants de savoir qu'une autre vie côtoyait maintenant la mienne ; que j'étais le serviteur, le gardien, l'ami, le compagnon indispensable, d'un être jeune, beau et riche, mais faible, humilié, abandonné ! Souffrir est même agréable lorsqu'on sait que quelqu'un attend votre guérison comme une fête. Je l'entendis une fois parler à voix basse avec mon médecin, derrière la porte. Elle entra ensuite chez moi, les yeux rougis. C'était un mauvais indice ; mais j'en fus touché, et me sentis l'âme extraordinairement légère.

On me permit enfin de sortir sur le balcon. Le

soleil et une légère brise, venant de la mer, caressent et flattent mon corps malade. Je regarde les gondoles que je connais bien glisser avec une grâce féminine, délicates et graves, comme vivantes et comprenant toute la magnificence de la culture originale et enchanteresse dont elles font partie. On sent une odeur marine. Quelque part jouent des instruments à cordes et l'on chante à deux voix. Que c'est beau ! Que c'est bien ! Comme cela ne ressemble pas à cette nuit de Pétersbourg où tombait une neige fondante, et où le vent vous cinglait si rudement le visage ! Là-bas, droit au delà du canal, on aperçoit la grève, et, à l'horizon, au large, le soleil étincelle si fortement sur l'eau que cela fait mal à regarder. Je me sens attiré là-bas vers la splendide mer que j'aime, et à laquelle j'ai donné ma jeunesse. J'ai le désir de vivre ! Vivre, — et rien de plus !

Au bout de deux semaines, je commençai à aller où bon me semblait. J'aimais à rester assis au soleil, à écouter les gondoliers sans les comprendre, et à regarder des heures entières, la maisonnette où vécut, dit-on, Desdémone ; — naïve, mélancolique maisonnette à l'expression virginale, légère comme une dentelle, — si légère qu'il semble que l'on pourrait la changer de place d'une seule main. Je demeurais longtemps près de la tombe de Canova, sans pouvoir détacher mes yeux du lion affligé. Au palais des Doges, le coin m'attirait surtout où se trouve, badigeonné de noir, le portrait du malheureux Marino Faliero. Il est bien, pensais-je, d'être artiste, poète, dramaturge, mais cela m'étant refusé, je voudrais du moins me plon-

ger dans le mysticisme. Ah ! si à cette tranquillité imperturbable et à cette satisfaction qui remplit l'âme, il se pouvait ajouter une petite parcelle de foi quelconque...

Le soir, nous mangions des huîtres, buvions du vin, allions en gondole. Notre gondole noire, il me souvient, se balance doucement sur place ; on entend à peine l'eau clapoter sous elle. Çà et là frissonnent et grouillent le reflet des étoiles et les feux des rives. Près de nous, dans une gondole, ornée de lanternes de couleur, qui se mirent dans l'eau, il y a des gens qui chantent. Des guitares, des violons, des mandolines, des voix d'hommes et de femmes retentissent dans l'obscurité, et, assise à côté de moi, Zinaïda Fiôdorovna, pâle, sérieuse, presque sévère, reste les mains et les lèvres fortement serrées. Pensive, elle ne remue même pas les paupières et n'entend rien. Ce visage, cette attitude, ce regard fixe, inexpressif, des souvenirs incroyablement tristes, angoissants, froids comme la neige, et, tout autour, ces gondoles, ces lumières, cette musique, ces chansons avec leur cri énergique et passionné : *I am-mo!... I am-mo!...* Quels contrastes de la vie.

Lorsqu'elle était assise, les mains ainsi serrées, immobile, douloureuse, il me semblait que nous étions tous les deux les personnages d'un roman dans le goût ancien, intitulé : *l'Infortunée, la Délaisée*, ou quelque chose dans ce genre-là. Elle était l'infortunée, l'abandonnée, et moi j'étais l'ami fidèle, dévoué, le rêveur, et, si l'on veut, « l'homme de trop », l'homme qui a manqué sa vie, déjà incapable de rien, sauf de tousser, de rêver,

et, peut-être, de se sacrifier... Mais à qui et à quoi sont maintenant nécessaires mes sacrifices?... Et que sacrifier — je vous le demande?

Après notre promenade du soir, nous prenions toujours le thé dans sa chambre, en causant. Nous ne craignions pas de toucher aux vieilles plaies, encore non cicatrisées. Tout au contraire, j'éprouvais même du plaisir, je ne sais pourquoi, à lui raconter ma vie chez Orlov. Ou bien, je faisais ouvertement allusion à des relations qui n'avaient pu m'être cachées.

— Par instants, je vous haïssais, lui disais-je. Quand il faisait le capricieux, avait l'air de vous complaire et mentait, j'étais surpris que vous ne vissiez et ne comprissiez rien, alors que tout était si évident... Vous lui baisiez les mains, vous vous mettiez à ses genoux, vous le flattiez...

— Quand je... lui baisais les mains, me mettais à ses genoux, disait-elle en rougissant, j'aimais...

— Était-il donc si difficile à deviner? Le beau sphinx! un sphinx, gentilhomme de cour... Dieu me garde de vous faire un reproche... — continuais-je, me trouvant un peu grossier, et sentant que je manquais de savoir-vivre et de la délicatesse indispensable quand on manie l'âme d'autrui (avant de l'avoir connue, je ne remarquais pas en moi ce défaut); — mais comment n'avez-vous pas pu le deviner?

Et déjà ma voix était plus douce et avait moins d'aplomb.

— Autrement dit, repartit-elle, fortement agitée, vous méprisez mon passé; et vous avez raison. Vous appartenez à une espèce de gens que l'on ne

peut pas mesurer à l'aune ordinaire. Vos exigences morales ont une rigueur exclusive, et je comprends que vous ne puissiez rien pardonner. Je vous comprends, et si parfois je vous contredis, ce n'est pas que je considère les choses d'un autre point de vue que vous ; si je répète encore les vieilles absurdités, c'est que je n'ai pas encore usé mes anciennes robes et mes vieux préjugés. Je déteste et je méprise mon passé, et Orlov, et mon amour... Quel amour était-ce ? Tout cela, à présent, est même risible, fit-elle en s'approchant de la fenêtre pour regarder le canal. Toutes ces amours ne font qu'obscurcir la conscience et égarer l'esprit. Le sens de la vie ne réside que dans la lutte. Appuyer le talon sur une maudite tête de reptile et lui faire faire crac ! C'est là son unique sens, ou elle n'en a aucun.

Je lui racontais de longues histoires de mon passé, lui dépeignant mes aventures, réellement étonnantes. Mais du changement qui s'était opéré en moi, je ne disais pas un mot. Elle m'écoutait par moments avec grande attention et se frottait les mains aux passages intéressants, comme au dépit de n'avoir pas encore vécu de pareilles aventures avec de pareils effrois et de pareilles joies. Mais soudain elle devenait pensive, rentrait en elle-même ; et je voyais qu'elle ne m'écoutait pas.

Je fermai les fenêtres et lui demandai s'il fallait faire allumer la cheminée.

— Non, ce n'est pas la peine, je n'ai pas froid, dit-elle avec un sourire nonchalant ; je suis seulement affaiblie. Il me semble, voyez-vous, que ces derniers temps, j'ai compris bien des choses. J'ai maintenant des idées insolites, originales. Lorsque,

par exemple, je pense à mon passé, à ma vie récente... disons aux gens, en général,... tout se fond en une image unique : celle de la seconde femme de mon père. Grossière, insolente, sans cœur, fausse, dépravée, elle était encore morphinomane. Mon père, faible et sans caractère, avait épousé ma mère pour sa dot ; et il lui fit la vie si dure qu'elle devint tuberculeuse ; mais sa seconde femme, il l'aima passionnément... Ce que j'ai souffert !... Mais à quoi bon parler de cela ? Ainsi donc, tout, vous disais-je, se fond pour moi en une seule image... Et je regrette que ma belle-mère soit morte. Je voudrais la rencontrer aujourd'hui...

— Pourquoi ça ?

— Je ne sais pas, répondit-elle en riant, secouant gracieusement la tête. Allons, bonne nuit ! Guérissez vite. Dès que vous serez remis, nous nous occuperons de nos affaires... Il en est temps...

Après l'avoir saluée, comme je venais de lui ouvrir la porte, elle me demanda :

— Que vous en semble ? Paulia est-elle toujours chez lui ?

— Apparemment.

Je rentrerai chez moi.

Un mois passa ainsi. Un brumeux après-midi, nous regardions en silence, à la fenêtre de ma chambre, les nuages, venus de la mer, et le canal bleui, attendant que la pluie se mît incessamment à tomber ; et, soudain, alors que la grève fut couverte, comme d'une mousseline par une étroite et épaisse bande de pluie, nous ressentîmes tous les deux l'ennui.

Nous partîmes le jour même pour Florence.

XVI

Ce qui suit se passa en automne, à Nice. Un matin que j'entrais chez elle, je trouvai Zinaïda Fiôdorovna assise dans un fauteuil, les jambes croisées, voûtée, affaissée, la figure entre les mains, et pleurant amèrement à gros sanglots. Ses longs cheveux défaits lui tombaient sur les genoux. L'étonnante, la merveilleuse impression de mer que je venais d'avoir, et que je voulais lui exprimer, me quitta tout à coup ; et mon cœur se serra de douleur.

— Qu'avez-vous ? lui demandai-je.

Elle releva une de ses mains et me fit signe de m'en aller.

— Mais qu'avez-vous ? répétai-je.

Et pour la première fois, depuis que je la connaissais, je lui baisai la main.

— Rien, je n'ai rien ! fit-elle vivement. Mais rien !... Partez... Vous le voyez, je ne suis pas habillée.

Je sortis, affreusement troublé. La pitié empoisonnait le repos et le nonchalant état d'esprit dans lequel je me trouvais depuis longtemps. J'aurais passionnément voulu tomber à ses pieds, la supplier de ne pas pleurer toute seule et de partager sa haine avec moi. Le bruit régulier de la mer se mit à gronder dans mes oreilles comme une

sombre prophétie. Je vis en perspective de nouvelles tristesses. « De quoi, de quoi, pleure-t-elle ? » me demandai-je, me rappelant son visage et son regard douloureux. Je me souvins qu'elle était enceinte. Elle s'efforçait de cacher sa position aux autres et à elle-même. Elle portait de larges blouses ou des chemisettes à plis exagérés, et, quand elle sortait, elle se serrait si fort que, deux fois, en se promenant, elle s'évanouit. Elle ne me parlait jamais de sa grossesse, et un jour où je lui disais qu'il serait bien de consulter un médecin, elle devint toute rouge et ne répondit rien.

Quand je revins chez elle, elle était déjà habillée et coiffée.

— Allons, cessez ! lui dis-je, voyant qu'elle était prête à se remettre à pleurer ; venez plutôt au bord de la mer ; nous causerons.

— Je ne peux pas causer, dit-elle. Pardonnez-moi ; je suis dans une humeur où l'on veut être seule. Et une autre fois, Vladimir Ivânytch, avant d'entrer chez moi, je vous prie de frapper au préalable.

Cet « au préalable » sonna de façon étrange, non féminine. Je sortis.

Je revenais à mon maudit état d'esprit de Pétersbourg et tous mes rêves se repliaient et se recroquevillaient comme des feuilles grillées par la chaleur. Je me sentais à nouveau seul et voyais qu'il n'y avait aucune proximité entre nous. J'étais pour elle ce qu'était, tenez, pour ce palmier, la toile d'araignée fortuitement accrochée à lui, et que le vent arrachera et emportera. Je me promenais au square où jouait la musique ; j'entrai au Casino. J'y regardais des femmes très élégantes,

fortement parfumées, et chacune me dévisageait en ayant l'air de dire : « Tu es seul, à merveille... » Je sortis ensuite sur la terrasse et regardai longtemps la mer. Au loin, à l'horizon, pas une voile. A gauche, dans une buée mauve, des montagnes, des jardins, des tours, des maisons. Sur tout cela jouait le soleil ; mais tout cela m'était étranger, indifférent, un embrouillamini.

XVII

Elle venait comme auparavant prendre son petit déjeuner avec moi, le matin, mais nous ne nous rencontrions plus aux repas. Elle n'avait pas faim, disait-elle ; elle n'absorbait que du café ou du thé, et différentes friandises, comme des oranges et des sucreries.

Plus de conversations non plus les soirs, entre nous, je ne sais trop pourquoi. Depuis que je l'avais surprise en larmes, elle s'était mise à me traiter un peu à la légère, un peu négligemment, voire avec ironie, et elle m'appelait, pour quelque raison : « Mon bon monsieur. » Ce qui, auparavant, lui apparaissait, dans ma vie, terrible, étonnant, héroïque, et qui provoquait son envie et son ravissement, ne la touchait plus le moins du monde à présent. Et, d'habitude, après m'avoir écouté, elle disait en s'étirant :

— Oui, il y eut une bataille à Poltava (1), mon bon monsieur ; il y en eut une.

Parfois, d'ailleurs, je ne la rencontrais pas des journées entières. Parfois, timidement, avec un air de faute, je frappais à sa porte ; pas de réponse. Je refrappais ; silence... Je restais à sa porte et écoutais. Une femme de chambre, passant, me déclarait froidement : *Madame est sortie* (2). Après cela, je faisais à n'en plus finir les cent pas dans le corridor de l'hôtel... Anglais, dames corpulentes, garçons en habit... Et tandis que je voyais longuement le long chemin rayé, l'idée me venait que je jouais, dans la vie de cette femme, un rôle singulier, assurément faux, et qu'il était au-dessus de mes forces de le modifier. Je courais dans ma chambre, me jetais sur mon lit, et me mettais à penser, penser, sans pouvoir rien trouver. Il était clair pour moi seulement que je voulais vivre et que, plus sa figure enlaidissait, devenait sèche et dure, plus je la chérissais, et plus je sentais, et de façon plus maladive, notre parenté d'âme. Peu m'importait d'être son « bon monsieur », peu importait ce ton léger, dédaigneux : — tout ce que tu voudras, mais ne me quitte pas, mon trésor ! J'ai peur, maintenant, de rester seul...

Puis je ressortais dans le corridor et je prêtai l'oreille avec inquiétude... Je ne dinais pas ; je ne remarquais pas que le soir venait. Enfin, vers onze heures, retentissaient les pas bien connus. Au tournant de l'escalier apparaissait Zinaïda Fiôdorovna.

(1) Premier vers d'une ballade de Poûchkine. (Tr.)

(2) En français dans le texte. (Tr.)

— Vous faites les cent pas? me demandait-elle en passant. Vous feriez mieux de sortir... Bonne nuit!

— Nous ne nous verrons plus aujourd'hui?

— Il est tard, il me semble. Pourtant comme il vous plaira.

— Dites-moi où vous êtes allée? lui demandais-je en entrant dans sa chambre.

— Où? A Monte-Carlo. (Elle prend dans sa poche une dizaine de louis.) Voici, mon bon monsieur. J'ai gagné à la roulette.

— Bon, vous ne jouerez plus!

— Pourquoi donc? J'y retournerai demain.

Je me l'imaginais auprès de la table de jeu, avec sa figure laide, malade, enceinte et fortement serrée, au milieu de la foule des cocottes et des vieilles folles, collées à l'or comme des mouches au miel. Je me souvins qu'elle allait à Monte-Carlo en se cachant de moi, je ne sais pourquoi...

— Je ne vous crois pas, lui dis-je un jour; vous n'y retournerez pas.

— Soyez sans inquiétude; je ne peux pas perdre bien gros.

— Il ne s'agit pas de ce que vous pouvez perdre, répondis-je, piqué. Quand vous jouez, ne vous vient-il pas à l'idée que l'éclat de l'or, que toutes ces femmes, vieilles et jeunes, que les croupiers et toute l'ambiance, que tout cela est une basse et hideuse dérision du labeur de l'ouvrier et de sa sueur de sang.

— Si on ne joue pas à Monte-Carlo, que faire? demanda-t-elle. Et quant au labeur de l'ouvrier et à sa sueur de sang, remettez cette éloquence à

une autre fois ; et, maintenant que vous avez commencé, permettez-moi de continuer. Laissez-moi vous poser une question brutale : Qu'ai-je à faire ici et qu'ai-je à faire en général ?

— Ce que vous avez à faire ? dis-je en haussant les épaules. On ne peut répondre en une fois à cette question.

— Je vous demande, Vladîmir Ivânytch, de répondre en conscience, dit-elle, la figure méchante. Si je me suis décidée à vous poser cette question, ce n'est pas pour entendre des lieux communs. Je le demande, continua-t-elle en frappant de la paume de sa main sur la table, comme si elle battait la mesure : que dois-je faire ? Et non pas seulement ici, à Nice, mais en général ?

Je me taisais et, par la fenêtre, regardais la mer. Mon cœur se mit à battre violemment.

— Vladîmir Ivânytch, dit-elle d'une voix presque basse, entrecoupée, haletante, Vladîmir Ivânytch, si vous ne croyez plus en votre cause, si vous ne pensez pas y revenir, pourquoi... m'avez-vous fait quitter Pétersbourg?... Pourquoi m'avez-vous fait des promesses et avez-vous éveillé en moi de folles espérances ? Vos opinions ont changé, vous êtes devenu autre ; nul ne vous en accuse : nos opinions ne dépendent pas toujours de nous ; mais au nom de Dieu, Vladîmir Ivânytch, — poursuivit-elle doucement, en s'approchant de moi, — pourquoi n'êtes-vous pas sincère ? Lorsque tous ces mois-ci j'ai rêvé tout haut, divagué, fait des plans enthousiastes, reconstruit ma vie sur un nouveau mode, pourquoi ne m'avez-vous pas dit la vérité ? Pourquoi vous taisiez-vous ou m'en-

couragiez-vous de vos récits, et sembliez-vous en parfaite communion d'esprit avec moi? A quoi cela servait-il?

— Il est dur d'avouer sa faillite, dis-je en me retournant sans la regarder. Oui, je ne crois plus, je suis las, j'ai perdu courage... Il est pénible, affreusement pénible, d'être sincère,... et je me taisais... Que Dieu ne donne à personne d'endurer ce que j'ai enduré!

Je sentais que j'allais pleurer, et je me tus.

— Vladîmir Ivânytch, dit-elle en me prenant les deux mains, vous avez beaucoup vécu et beaucoup souffert; vous en savez plus long que moi; réfléchissez sérieusement et dites-moi ce que je dois faire? Apprenez-le-moi. Si vous n'avez plus la force de marcher et d'entraîner les autres, montrez-moi du moins la route. Accordez-moi que je suis un être vivant, sensible et raisonnable... Être dans une position fausse... jouer un rôle absurde... cela m'est pénible. Je ne vous le reproche pas. Je ne vous accuse pas. Je vous demande seulement de me répondre.

On apporta le thé.

— Eh bien? reprit Zinaïda Fiôdorovna en me tendant un verre; que dites-vous?

— Ce n'est pas seulement par une fenêtre qu'entre le jour, répondis-je. Il est d'autres gens que moi, Zinaïda Fiôdorovna.

— Dites-moi où ils sont? répliqua-t-elle vivement. Je ne vous demande que cela.

— Je veux également dire, repris-je, que l'on peut servir l'idée de différentes façons. Lorsqu'on a fait erreur, lorsqu'on est détrompé sur un point,

on peut en chercher un autre. Le monde des idées est vaste, inépuisable.

— Le monde des idées ! fit-elle, railleuse, me regardant en face. Cessons d'en parler,... voulez-vous... Qu'y a-t-il à en dire?...

Elle rougit.

— Le monde des idées ! — répéta-t-elle, rejetant sa serviette, tandis que son visage prenait une expression d'indignation et de dégoût — : je vois que toutes vos belles idées se ramènent à un point, inévitable et nécessaire : il faut que je devienne votre maîtresse. Voilà ce qu'il faut. Sympathiser à ses idées et ne pas être la maîtresse de l'homme le plus honnête et qui a le plus d'idées, c'est ne pas comprendre ses idées. Il faut commencer par là... c'est-à-dire par être votre maîtresse ;... le reste viendra de soi.

— Vous êtes nerveuse, Zinaïda Fiôdorovna !

— Non, s'écria-t-elle, respirant avec peine, je suis sincère !

— Sincère, il se peut, mais vous vous méprenez, et je souffre de vous entendre.

— Je me méprends !... dit-elle en riant. Chacun peut le dire, mais pas vous, mon bon monsieur ! Dussé-je vous paraître manquer de délicatesse, être rude, qu'importe : vous m'aimez ? Voyons, vous m'aimez ?

Je levai les épaules.

— Oui, haussez les épaules ! reprit-elle moqueusement. Quand vous étiez malade, je vous ai entendu pendant votre délire ; et, ensuite, continuellement, ces yeux énamourés, ces soupirs, ces discours lénifiants sur la ressemblance, la parenté

d'âmes... Mais, ce qui est capital, pourquoi, jusqu'à présent, n'avez-vous pas été sincère? Pourquoi cachiez-vous ce qui est, et parliez-vous de ce qui n'est pas? Si vous aviez dit, dès le début, quelles idées vous poussaient à m'entraîner hors de Pétersbourg, je l'aurais su. Je me serais empoisonnée alors comme je le voulais; et il n'y aurait pas aujourd'hui cette fastidieuse comédie... Ah! à quoi bon parler?

Elle fit un geste de désespoir et s'assit.

— Votre ton ferait croire, dis-je, offensé, que vous me supposez des intentions malhonnêtes...

— Allons, bon! Qu'allez-vous chercher? Je ne soupçonne pas vos intentions; je soupçonne seulement que vous n'en aviez aucune. Si vous en aviez eu, je les aurais connues. Hormis les idées et l'amour, il n'y avait rien en vous. Présentement vous avez des idées et l'amour, et la perspective que je sois votre maîtresse. Tel est l'ordre des choses dans la vie, et dans les romans. Voilà vous *le* blâmez, dit-elle (et elle frappe la table du plat de sa main), et il est un point, malgré tout, sur lequel on tombe d'accord avec lui : ce n'est pas sans raison qu'il méprise toutes ces idées...

— Il ne les méprise pas, m'écriai-je; il en a peur! C'est un poltron et un menteur.

— Allons, à merveille! C'est un poltron et un menteur, et il m'a trompée. Mais vous?... Excusez ma franchise : qu'êtes-vous donc? Il m'a abusée et jetée à la rue à Pétersbourg. Vous, vous m'avez abusée et abandonnée ici; lui du moins en me trompant n'invoquait pas les idées...

— Au nom du ciel, dis-je épouvanté, tordant

les mains et m'élançant vers elle, pourquoi dites-vous cela? Non, Zinaïda Fiôdorovna, c'est du cynisme; on ne peut pas désespérer ainsi! Écoutez-moi (et je m'accrochai à une idée qui venait d'apparaître obscurément dans mon esprit et qui, me semblait-il, pouvait nous sauver); écoutez-moi! J'ai fait dans ma vie l'expérience de tant de choses que, à m'en souvenir, la tête me tourne, et je comprends à présent nettement, avec mon cerveau et mon âme endolorie, que l'homme n'est destiné à rien ou l'est à une seule chose : aimer son prochain et se sacrifier à lui. Voilà notre voie et notre vocation! Voilà ma foi!

Je voulais m'étendre sur la commisération, le pardon; mais ma voix se mit tout à coup à sonner faux; je me troublai.

— Je veux vivre! expliquai-je sincèrement. Vivre! vivre! Je veux la paix, la tranquillité; je veux la chaleur, cette mer, votre présence... Oh! comme je voudrais vous inspirer, vous aussi, cette soif passionnée de la vie! Vous venez de parler d'amour, mais votre seule présence, votre voix, l'expression de votre visage me suffiraient...

Elle rougit et dit vite, pour m'empêcher de parler :

— Vous aimez la vie, et moi je la déteste. Nos voies, par conséquent, diffèrent.

Elle se versa du thé, mais, sans y toucher, elle se rendit dans sa chambre et se coucha.

— Je suppose, me dit-elle de son lit, qu'il vaut mieux cesser cette conversation. Pour moi tout est fini, et je n'ai besoin de rien... Qu'y a-t-il donc encore à parler?

— Non, tout n'est pas fini pour vous !

— Ah ! laissez... Je le sais, moi ! Ça m'ennuie...

Assez.

Je restai un instant debout, fis quelques pas dans la chambre et sortis dans le corridor. Lorsque ensuite, tard dans la nuit, je m'approchai de sa porte et prêtai l'oreille, j'entendis nettement des pleurs.

Le lendemain matin, le garçon, en m'apportant mes habits, m'annonça, avec un sourire, que la dame du 13 accouchait. Je m'habillai précipitamment et, mourant d'effroi, j'allai en hâte chez Zinaïda Fiôdorovna. Il y avait dans la chambre le médecin, une sage-femme, et une dame russe de Khârkov qu'on appelait Dâria Mikhâilovna. Il flottait une odeur d'éther. A peine eus-je franchi le seuil que j'entendis un gémissement sourd, douloureux ; et, comme en un souffle venu de Russie, je me souvins d'Orlov, de son ironie, de Paulia, de la Néva, de la neige à flocons, puis de la voiture sans tablier, de la prophétie lue sur le ciel matinal et froid, et du cri désespéré : « Nîna ! Nîna ! »

— Entrez donc, dit la dame de Khârkov.

J'entrai chez Zinaïda Fiôdorovna avec le même sentiment que si j'eusse été le père de l'enfant. Elle était couchée, les yeux clos, maigre, pâle, avec un bonnet de dentelle blanche. Il y avait, je me souviens, deux expressions sur son visage : l'une indifférente, froide, veule ; l'autre, enfantine et naïve, que lui donnait le bonnet blanc. Elle ne m'entendit pas entrer, ou, peut-être, entendit-elle, mais ne fit-elle pas attention à moi. Je restai debout, regardant et attendant.

Mais tout à coup son visage se crispa de douleur ; elle ouvrit les yeux et se mit à regarder le plafond, comme réfléchissant à ce qui lui arrivait... Son visage exprimait de la répugnance.

— Atroce ! murmura-t-elle.

— Zinaïda Fiôdorovna !... appelai-je faiblement.

Elle me regarda de son air indifférent et veule, et ferma les yeux. Au bout d'un instant, je m'en allai.

Dans la nuit, Dâria Mikhâïlovna m'annonça que Zinaïda Fiôdorovna avait eu une petite fille, mais que l'état de l'accouchée était inquiétant. Après cela, il y eut des allées et venues dans le corridor, on fit du bruit. Dâria Mikhâïlovna revint chez moi et me dit, la mine désespérée, en se tordant les mains :

— Oh ! c'est affreux ! Le docteur soupçonne qu'elle s'est empoisonnée ! Oh ! que les Russes se conduisent mal ici !

Le lendemain, à midi, Zinaïda Fiôdorovna mourut.

XVIII

Deux ans passèrent. Les circonstances avaient changé ; je rentrai à Pétersbourg où je pouvais vivre désormais sans me cacher. Je ne craignais plus d'être, ni de paraître sentimental, et je

m'étais tout entier plongé dans le sentiment paternel, ou, plus exactement dans l'idolâtrie que m'inspirait Sônia, la fille de Zinaïda Fiôdorovna.

Je la nourrissais de mes mains, la baignais, la mettais au lit ; je ne la quittais pas des yeux des nuits entières et je poussais des cris quand il me semblait que la bonne allait la laisser tomber. Ma soif d'une vie bourgeoise, ordinaire, devenait, avec les années, plus forte, plus exacerbée. Mes vastes rêves étaient venus s'arrêter à Sônia, comme s'ils eussent justement trouvé en elle ce qu'il me fallait. J'aimais follement cette fillette. Je voyais en elle le prolongement de ma vie. Il ne me semblait pas seulement, je sentais, je croyais presque, que, quand j'aurais quitté mon long corps, osseux et barbu, je vivrais dans ces yeux bleus, dans ces soyeux cheveux blonds, dans ces menottes potelées et roses, qui me caressaient le visage et me prenaient le cou avec tant d'amour.

L'avenir de Sônia m'effrayait. Orlov était son père ; l'état civil l'appelait Krassnôvski, et le seul homme, informé de son existence et qui s'intéressât à elle, c'est-à-dire moi, finissait de chanter sa chanson. Il fallait songer sérieusement à elle.

Dès le lendemain de mon retour, j'allai chez Orlov. Un gros vieillard à favoris roux, rasé, — sans doute un Allemand, — vint ouvrir. Paulia qui rangeait le salon ne me reconnut pas ; par contre, Orlov me reconnut tout de suite.

— Ah ! monsieur le révolutionnaire ! dit-il en me regardant avec curiosité et riant. Par quel hasard ?

Il n'avait pas du tout changé : la même figure soignée, désagréable, la même ironie. Sur la table,

comme par le passé, un livre nouveau, et, dedans, le coupe-papier en ivoire. Il lisait évidemment quand je fus annoncé.

Il me fit asseoir, m'offrit un cigare, et, avec la délicatesse propre aux gens parfaitement bien élevés, cachant le sentiment que produisaient sur lui ma figure et mon corps amaigri, il fit, incidemment, la remarque que je n'avais pas changé le moins du monde et que l'on pouvait aisément me reconnaître, bien que j'eusse laissé pousser ma barbe. Nous parlâmes de la pluie et du beau temps, de Paris. Pour se débarrasser tout de suite de la pénible et inévitable question qui nous tourmentait tous les deux, il demanda :

— Zinaïda Fiôdorovna est morte?

— Oui, répondis-je.

— En couches?

— Oui, en couches. Le médecin a soupçonné une autre cause de la mort, mais... pour vous et pour moi, il est plus simple de croire qu'elle est morte de couches.

Il soupira par bienséance et se tut.

Un ange passa.

— Oui, monsieur, vous le voyez, — dit Orlov vivement, remarquant que j'examinais son cabinet, — chez moi tout est demeuré comme avant ; aucun changement extraordinaire. Mon père, comme vous le savez, est à la retraite, au repos ; moi, j'ai toujours le même emploi. Vous vous rappelez Pékârski ? Il est toujours le même. Groûzine est mort de la diphtérie l'année passée... Koukoûchkine est vivant ; il se souvient toujours de vous. A propos (Orlov baissa les yeux d'un air gêné), quand

Koukoûchkine eut appris qui vous étiez, il se mit à répandre partout que vous l'aviez attaqué, que vous vouliez le tuer... et qu'il fut sauvé à grand'peine.

Je ne répondis pas.

— Les vieux domestiques n'oublient pas leurs maîtres... dit Orlov en plaisantant... Très gentil de votre part... Ne puis-je pas vous offrir du vin ou du café? Je vais en faire apporter.

— Non, merci, Guéôrguï Ivânytch; je viens pour une affaire de grande importance.

— Je n'aime pas beaucoup ces affaires-là, mais je serais heureux de vous être utile. Que désirez-vous?

— Voyez-vous, lui dis-je ému, j'ai en ce moment avec moi la fille de Zinaïda Fiôdorovna... J'ai pris soin jusqu'ici de l'élever, mais, comme vous le voyez, je ne serai aujourd'hui pour demain qu'un souvenir. Je voudrais mourir avec l'idée que son avenir est assuré.

Orlov rougit un peu, fronça le sourcil et me jeta un regard sévère. C'était moins le mot « une affaire de grande importance » qui avait agi sur lui que mon allusion à ma disparition prochaine, à la mort.

— Oui, dit-il en couvrant ses yeux selon son habitude, il faut penser à cela. Je vous remercie. Vous dites que c'est une petite fille?

— Oui, une petite fille. Merveilleuse!

— Ah! Ce n'est évidemment pas un petit chien, mais un être humain. Il va de soi qu'il faut y songer sérieusement. Je suis prêt à faire ce que je pourrai et... et je vous suis très obligé.

Il se leva, fit quelques pas en se rongean les ongles et s'arrêta devant un tableau.

— Il faut y songer, dit-il sourdement en s'éloi-

gnant de moi. J'irai aujourd'hui chez Pékârski et le prierai d'aller chez Krassnôvski. Krassnôvski consentira sans difficulté à prendre cette fillette.

— Pardon, lui dis-je, me levant à mon tour et allant vers un tableau, à l'autre bout du cabinet, je ne sais ce que Krassnôvski vient faire là?

— Mais j'espère qu'elle porte son nom ! fit Orlov.

— Oui. Peut-être la loi l'oblige-t-elle à se charger de cette enfant ; mais je ne suis pas venu vous parler des lois, Guéôrgui Ivânytch.

— Oui, oui, accorda-t-il vivement ; vous avez raison. Il me semble que je dis des bêtises. Mais ne vous agitez pas. Nous allons résoudre la question à la satisfaction mutuelle. Si ce n'est pas d'une manière, ce sera de l'autre, ou encore d'une autre. De toute façon, il y aura une solution ; Pékârski arrangera tout. Ayez la bonté de me laisser votre adresse ; je vous communiquerai sans tarder le parti que nous aurons pris. Où demeurez-vous ?

Orlov inscrivit mon adresse, soupira et dit en souriant :

— Ce n'est pas une bagatelle, juste Dieu, d'être père d'une petite fille (1) ! Mais Pékârski arrangera tout. C'est un homme de ressource... Êtes-vous resté longtemps à Paris ?

— Près de deux mois.

Il y eut un court silence. Orlov craignait évidemment que je ne parlasse à nouveau de la petite, et, pour attirer ailleurs mon attention, il dit :

— Vous avez sans doute oublié la lettre que

(1) Transposition d'un vers de Griboïèdov dans *le Mal de l'esprit*. Fin du premier acte. (Tr.)

vous m'avez écrite. Moi, je la garde. Je comprends l'humeur dans laquelle vous étiez, et je fais cas, je l'avoue, de cette lettre. Ma damnée froideur de sang, mes mœurs d'Asiate, mon rire épais, c'est bien dit et caractéristique, — continua-t-il en souriant ironiquement. — Et l'idée maîtresse semble proche de la vérité, bien que l'on puisse en discuter sans fin. Je veux dire, fit-il, un peu confus de se contredire, que l'on pourrait discuter non pas la pensée elle-même, mais votre manière d'envisager la question, et, en quelque sorte, votre tempérament. Oui, ma vie est anormale, gâtée, bonne à rien, et le manque de courage m'empêche d'en commencer une autre ; là-dessus vous avez entièrement raison. Mais que vous preniez cela si à cœur, que vous vous agitiez si fort et en veniez à désespérer, — cela n'est pas une preuve de vérité ; là vous avez entièrement tort.

— Un homme vivant ne peut pas ne pas s'agiter et ne pas désespérer, quand il voit comment il se perd et les autres autour de lui.

— Je ne dis pas non. Je ne prêche nullement l'indifférence ; je veux seulement que l'on traite la vie objectivement. Plus on est objectif, moins on risque de s'abuser. Il faut aller au fond, et chercher dans tout phénomène la cause initiale. Nous avons molli, cédé, et enfin succombé ; notre génération tout entière n'est faite que de neurasthéniques et de geignards ; nous ne savons parler que de fatigue et de surmenage ; mais la faute n'en est ni à vous ni à moi. Nous sommes trop peu de chose pour que le sort de toute une génération dépende de nous. Il y a à cela, il faut le croire,

de grandes causes, des causes générales, ayant, au point de vue biologique, une solide *raison d'être* (1). Nous sommes des neurasthéniques, des flasques, des renonciateurs, mais cela est peut-être nécessaire, et pourra être utile aux générations qui viendront après nous. Aucun cheveu ne tombe de notre tête sans la volonté du Père céleste ; en d'autres termes, rien, dans la nature, ni entre les hommes, ne se fait en vain. Tout a une base et une nécessité. S'il en est ainsi, qu'avons-nous donc à tant nous inquiéter et à écrire des lettres désespérées ?

— Il doit en être ainsi, dis-je après avoir réfléchi. Je crois que pour les générations à venir, tout sera plus aisé et plus clair. Notre expérience leur servira. Mais c'est que l'on veut vivre indépendamment des générations à venir et non pas seulement pour elles. La vie n'est donnée qu'une fois. On veut la vivre avec courage, discernement et beauté ; on veut jouer un rôle magnifique, indépendant et noble ; on veut faire l'Histoire, en sorte que ces générations n'aient pas le droit de dire de nous : c'était une nullité, ou pire encore que cela... Je crois à la liaison et à la nécessité de ce qui se passe autour de nous, mais qu'ai-je besoin de cette nécessité, pourquoi laisser perdre mon « moi » ?

— Bah ! que faire ? soupira Orlov en se levant et donnant ainsi à comprendre que notre entretien était terminé.

Je pris mon bonnet.

— Nous ne sommes restés qu'une demi-heure

(1) En français dans le texte. (Tr.)

ensemble, dit Orlov en me reconduisant jusqu'au vestibule, et, combien, quand j'y pense, n'avons-nous pas résolu de questions !... Ainsi je m'occuperai de notre affaire... Je verrai Pékârski aujourd'hui même. N'en doutez pas.

Il s'arrêta, attendant que j'eusse mis mon manteau, et visiblement heureux de me voir partir.

— Guéôrgui Ivânytch, lui dis-je, rendez-moi ma lettre.

— A votre gré, monsieur.

Il rentra dans son bureau et revint avec ma lettre. Je le remerciai et sortis.

Le lendemain je reçus de lui un billet. Il me félicitait de l'heureuse solution de la question. Une dame de la connaissance de Pékârski, m'écrivait-il, tenait une sorte de jardin d'enfants, une pension, où elle recevait même de très jeunes bébés. On pouvait, en tout, compter sur elle, mais, avant d'entrer en pourparlers avec la dame, il n'était pas superflu de causer avec Krassnôvski ; la formalité l'exigeait.

Il me conseillait d'aller sans retard chez Pékârski et de prendre avec moi l'acte de naissance de la petite, si j'en avais un.

« Recevez, terminait-il, l'assurance de ma sincère considération et du dévouement de votre humble serviteur... »

Je lis cette lettre, et Sônia, posée sur la table, me regarde attentivement, à pleins yeux, comme si elle savait que son sort se décide.

VÉTILLES DE L'EXISTENCE

Homme de trente-deux ans, râblé et rose, Nicolaï Ilytch Bélâié, propriétaire d'immeubles à Pétersbourg, allant souvent aux courses, était venu certain soir chez Ôlga Ivânovna Îrnine avec laquelle il vivait, — ou avec laquelle, selon son expression, il traînait un long et ennuyeux roman.

Les premières pages de ce roman, inspirées et intéressantes, avaient, au fait, été lues depuis longtemps. Maintenant les autres traînaient, traînaient, sans offrir rien ni de nouveau ni d'intéressant.

N'ayant pas trouvé chez elle Ôlga Ivânovna, mon héros s'étendit au salon sur la chaise longue et attendit.

— Bonsoir, Nicolaï Ilytch ! dit tout à coup une voix d'enfant. Maman va rentrer tout de suite ! Elle est avec Sônia, chez la couturière.

Étendu sur le canapé se trouvait, dans le même salon, Aliôcha, le fils d'Ôlga Ivânovna, gentil petit garçon de huit ans, vêtu comme une gravure de modes, avec un veston de velours et de longs bas noirs. Le dos appuyé sur un coussin de peluche, levant en l'air, tantôt une jambe, tantôt l'autre, l'enfant imitait manifestement un acrobate vu naguère au cirque. Quand ses délicates jambes étaient fatiguées, il agitait les bras, ou, sautant brusquement, se mettant à quatre pattes, essayait de dresser ses pieds en l'air. Il faisait tout cela

avec un air sérieux, soufflant comme à la torture, comme mécontent lui-même que Dieu lui eût donné un corps si agité.

— Ah! bonjour, mon petit!... lui dit Béliâév. C'est toi? Je ne t'avais pas remarqué. Maman va bien?

Aliôcha, tenant de la main droite la pointe de son pied gauche, et dans une pose tout à fait extraordinaire, se retourna, bondit, et regarda Béliâév par-dessous le grand abat-jour à franges.

— Comment dire? répondit-il en levant les épaules. Maman, en réalité, ne va jamais bien. C'est une femme, et, les femmes, Nicolaï Ilytch, ont toujours mal à quelque chose.

Béliâév, étant de loisir, se mit à examiner Aliôcha. Depuis qu'il connaissait Olga Ivânovna, il n'avait jamais, avant ce jour-là, fait attention au petit, ni remarqué son existence... Vous avez un enfant sous vos yeux, mais pourquoi y est-il, quel rôle joue-t-il, on ne se donne pas même la peine d'y penser...

Au jour tombant, le visage d'Aliôcha, avec son front pâle et ses yeux noirs, immobiles, rappela soudain à Béliâév Olga Ivânovna, telle qu'elle était aux premières pages de leur roman. Et il voulut caresser l'enfant.

L'enfant, sautant à bas du canapé, courut à Béliâév.

— Alors, qu'y a-t-il? demanda Nicolaï Ilytch, mettant la main sur son épaule maigre. Ça va?

— Comment dire? Avant, ça allait mieux.

— Pourquoi?

— C'est bien simple! Avant, Sônia et moi, nous

ne faisons que de la musique et de la lecture ; maintenant on nous donne à apprendre des vers français... Il n'y a pas longtemps que vous vous êtes fait couper les cheveux ?

— Oui, pas longtemps.

— Ah, voilà je l'ai remarqué ! Vous avez la barbe plus courte. Permettez-moi de la toucher... Ça ne vous fait pas mal ?

— Non, ça ne me fait pas mal.

— Pourquoi, dites, lorsqu'on tire un cheveu ça fait-il mal, et lorsqu'on en tire beaucoup, ça n'en fait-il pas ? Ha ! ha !... Savez-vous, vous avez tort de ne pas porter des favoris... Là, il faut vous raser un peu, et ici, sur les côtés... laisser des poils...

L'enfant se pressa contre Bélâiev et se mit à jouer avec sa chaîne de montre.

— Quand j'irai au lycée, dit-il, maman m'achètera une montre. Je lui demanderai de m'acheter une chaîne pareille à la vôtre... Quel médaillon !... Papa en a un pareil ; seulement, ici, vous avez des raies ; lui, a des lettres. En dedans, il y a le portrait de maman. Papa a maintenant une autre chaîne, mais pas à anneaux, en ruban...

— Comment le sais-tu ? Est-ce que tu vois ton papa ?

— Moi?... Mm... non ! Je...

Aliôcha rougit, et, fortement agité d'avoir été pris en mensonge, se mit, avec concentration, à gratter le médaillon avec son ongle.

Bélâiev le regarda droit dans les yeux et lui demanda :

— Tu vois ton papa ?

— N... non !...

— Non, parle sincèrement, en conscience?... Je vois à ta figure que tu ne dis pas la vérité... Si tu t'es trahi, avoue-le !... Dis-moi,... tu vois ton papa ? Allons, parle-moi en ami !

Aliôcha réfléchit.

— Vous ne le direz pas à maman ?

— Pourquoi le lui dire ?

— Parole d'honneur ?

— Parole d'honneur.

— Jurez-le !

— Ah ! que tu es assommant ! Pour qui me prends-tu ?

Aliôcha regarda autour de lui, ouvrit de grands yeux et dit à mi-voix :

— Seulement, au nom de Dieu, ne le dites pas à maman !... Ne le dites à personne, c'est un secret... Dieu veuille que maman ne l'apprenne pas !... Nous en recevrons pour notre compte, Sônia, Pélaguèia et moi !... Alors, écoutez : Sônia et moi, nous voyons papa tous les mardis et les vendredis. Quand Pélaguèia nous mène promener l'après-midi, nous entrons à la pâtisserie Apfel, et papa nous y attend... Il est toujours, savez-vous, dans une petite pièce séparée où il y a une table en marbre et un cendrier en forme d'oie qui n'a pas de dos...

— Qu'y faites-vous ?

— Rien. D'abord nous nous disons bonjour, puis nous nous asseyons devant la table, et papa nous fait servir du café et des gâteaux. Sônia, savez-vous, mange des pâtés à la viande, mais moi je ne les aime pas. J'aime les pâtés aux choux et

aux œufs. Nous en mangeons tant que, ensuite, au dîner, nous nous forçons pour manger le plus possible afin que maman ne s'aperçoive de rien.

— De quoi parlez-vous?

— Avec papa?... De tout. Il nous embrasse, nous serre contre lui, nous raconte différentes choses drôles. Savez-vous, il dit que quand nous serons grands, il nous prendra chez lui. Sônia ne veut pas ; mais moi je veux bien. Ce sera triste, bien sûr, sans maman, mais je lui écrirai... C'est curieux ? n'est-ce pas ? On pourra même aller en visite chez elle, les jours de fête ! Papa dit encore qu'il m'achètera un cheval. C'est un homme extrêmement bon. Je ne comprends pas pourquoi maman ne veut pas qu'il vive chez elle et nous défend de le voir. Il aime beaucoup maman. Il nous demande toujours si elle va bien, ce qu'elle fait. Quand elle a été malade, il s'est pris la tête dans les mains, et il courait, courait... Il nous dit toujours de bien l'écouter et de la respecter. Dites, est-ce vrai que nous sommes malheureux ?

— Hum... Pourquoi donc ?

— C'est papa qui le dit. Vous êtes, dit-il, de malheureux enfants. C'est même effrayant de l'entendre. Vous êtes des malheureux, dit-il ; je le suis, et votre maman l'est aussi... Priez, dit-il, pour vous et pour elle.

Aliôcha arrêta le regard sur un oiseau empaillé et se mit à songer.

— Ah ! c'est ça ?... fit Bélâié. Alors, vous avez des rendez-vous dans les pâtisseries !... Et maman ne le sait pas ?

— Non, non... D'où le saurait-elle ? Ce n'est pas

Pélaguèia qui le dirait. Et, avant-hier, papa nous a fait manger des poires... sucrées comme de la confiture !... J'en ai mangé deux.

— Hum... Et à propos... écoute !... De moi, ton papa ne dit rien ?

— De vous?... Comment dire ?

Aliôcha regarda attentivement Bélaiév et leva les épaules.

— Il ne dit rien de particulier.

— Mais encore, que dit-il ?

— Vous ne vous fâchez pas ?

— En voilà une idée !... Dit-il du mal de moi ?

— Il n'en dit pas, mais, savez-vous... il est fâché contre vous. Il dit que maman est malheureuse à cause de vous, et que vous avez... perdu maman. Tout de même il est un peu étrange ! Je lui explique que vous êtes bon, que vous ne criez jamais après maman, mais lui ne fait que secouer la tête.

— Ainsi il dit justement comme ça que je l'ai perdue ?...

— Oui... Ne vous fâchez pas, Nicolaï Ilytch !

Bélaiév se leva, resta debout, puis se mit à marcher dans le salon :

— C'est à la fois étrange et... ridicule ! marmonna-t-il en levant les épaules et souriant ironiquement. Dites-moi un peu, quel innocent agneau !... Ainsi il t'a dit que j'ai perdu ta maman ?

— Oui, mais... vous m'avez dit que vous ne vous fâchiez pas !...

— Je ne me fâche pas et... ça ne te regarde pas !... Non, c'en est même ridicule !... J'ai été pris comme dans un traquenard, et c'est moi qui suis coupable !

La sonnette retentit. L'enfant s'élança vers la porte. Une minute après, une dame entra dans le salon, avec une petite fille. C'était Olga Ivânovna. Derrière elle, venait Aliôcha, gambadant, chantant et agitant les bras. Bélâiev, saluant d'un signe de tête, continua à marcher.

— Naturellement, murmura-t-il en reniflant, qui donc accuser sinon moi ? Il a raison. Il est le mari offensé !

— De quoi parles-tu ? lui demanda Olga Ivânovna.

— De quoi ?... Écoute les bonnes plaisanteries que fait ton légitime !... Il trouve que je suis un vaurien, un gredin, que je t'ai perdue, toi et tes enfants... Vous êtes tous malheureux et, moi seul, je suis horriblement, horriblement heureux !... Horriblement heureux !

— Je ne te comprends pas, Nicolai ? Qu'y a-t-il ?

— Tiens, dit Bélâiev, montrant Aliôcha, écoute ce jeune *signor* !

Aliôcha rougit, puis pâlit tout à coup, et tout son visage se convulsa de peur.

— Nicolai Ilytch ! souffla-t-il tout haut. Chut !

Olga Ivânovna, étonnée, regarda Aliôcha, Bélâiev, puis de nouveau, Aliôcha.

— Demande-lui un peu ! continua Bélâiev. Ta Pélaguëia, cette bête finie, les mène dans les pâtisseries et leur organise des entrevues avec leur papa ! Mais ce n'est pas tout ! Le principal est que le papa souffre et que je suis un vaurien, un gredin, qui a brisé votre vie à tous les deux...

— Nicolai Ilytch ! gémit Aliôcha, vous m'aviez donné votre parole d'honneur !

— Ah ! laisse-moi ! dit Bêlâïév avec un geste accablé. Il s'agit de choses plus graves que toutes les paroles d'honneur ! La fausseté, le mensonge m'indignent !

— Je ne comprends pas ! dit Ôlga Ivânovna, les larmes aux yeux. Écoute, Liôlka (1) — demandait-elle à son fils — vois-tu ton père ?

Aliôcha ne l'entendit pas ; il regardait Bêlâïév avec terreur.

— Ce n'est pas possible ! fit la mère. Je vais questionner Pélaguëia.

Et elle sortit.

— Écoutez, Nicolai Ilytch, dit Aliôcha en tremblant de tout son corps, vous m'aviez donné votre parole d'honneur !

Bêlâïév refit son geste accablé et continua à marcher. Il était plongé dans le sentiment de l'outrage, et ne remarquait plus — comme à l'habitude — la présence du petit garçon. Lui, homme mûr et sérieux, n'avait que faire des petits garçons...

Et Aliôcha, assis dans un coin, racontait avec effroi à Sônia qu'on l'avait trompé. Il tremblait, bégayait, pleurait. C'était la première fois de sa vie qu'il se heurtait ainsi face à face, de façon si grossière, avec le mensonge. Il ignorait avant cela qu'il existe au monde, en dehors des poires sucrées, des gâteaux et des montres de prix, bien d'autres choses encore qui n'ont pas de nom dans la langue des enfants...

1886.

(1) Diminutif d'Aliôcha, qui est lui-même un des diminutifs d'Alexéy. (Tr.)

FORTES SENSATIONS

Ceci se passa récemment à la cour d'assises de Moscou.

Les jurés, obligés de rester la nuit au tribunal, abordèrent, avant de se coucher, le chapitre des sensations fortes. Le souvenir d'un témoin, devenu bègue et les cheveux tout blancs, disait-il, à la suite d'une minute d'émotion, les y avait incités. Ils décidèrent, avant de s'endormir, de fouiller dans leurs souvenirs et de raconter chacun quelque chose. La vie humaine est courte, mais il n'est pourtant aucun homme qui puisse se vanter de ne pas avoir vécu des minutes atroces.

Un des jurés raconta comment il avait failli se noyer. Un autre raconta que, une nuit, dans un endroit dépourvu de médecins et de pharmacies, il avait empoisonné son enfant en lui donnant du sulfate de zinc au lieu de bicarbonate de soude. L'enfant survécut, mais le père faillit devenir fou. Un troisième juré, homme encore jeune et malade, décrivit ses deux tentatives de suicide : une fois, il se tira un coup de revolver, l'autre il se jeta sous un train.

Un quatrième, un gros petit homme, élégamment vêtu, raconta ce qui suit :

« J'avais vingt-deux ou vingt-trois ans, pas plus, quand je m'amourachai de celle qui est aujourd'hui ma femme et lui demandai sa main... Je me battrais maintenant avec plaisir pour ce mariage

hâtif ; mais, alors, je ne sais ce qui serait advenu de moi si Natâcha avait répondu par un refus. Mon amour était un véritable amour de roman, fou, passionné, *et cætera*. Le bonheur m'étouffait et je ne savais comment m'en délivrer ; j'accablais mon père, nos amis, les domestiques en leur racontant sans trêve combien j'aimais éperdument. Les gens heureux sont les plus ennuyeux et les plus fatigants : j'étais tellement ennuyeux que j'en ai honte maintenant.

« J'avais alors parmi mes amis un avocat qui débutait. Il est aujourd'hui connu de toute la Russie, mais alors sa renommée ne faisait que commencer ; il n'était pas encore riche et célèbre au point d'avoir le droit de ne pas reconnaître un vieil ami qu'il rencontre, et de ne pas le saluer. J'allais chez lui une ou deux fois par semaine ; nous nous étalions sur les divans et commencions à philosopher.

« Une fois, ainsi étalé, je soutenais qu'il n'est pas de profession plus ingrate que la profession d'avocat. Je voulais prouver qu'après l'interrogatoire des témoins, le tribunal peut aisément se passer de procureur et de défenseur, car ni l'un ni l'autre n'est indispensable, et ils ne font même que gêner. Si un juré, sain de cœur et d'esprit, est assuré que ce plafond est blanc et qu'Ivânov est coupable, lutter contre cette persuasion et la démolir, aucun Démosthène n'y parviendra. Qui peut me convaincre que j'ai des moustaches rousses, si elles sont noires ? En écoutant un orateur, peut-être m'attendrirai-je et me mettrai-je à pleurer ; mais mon opinion profonde, basée le plus souvent sur

l'évidence et le fait, ne se modifiera en rien.

« Mon avocat, lui, me démontrait que j'étais encore jeune et bête, et débitais des fadaises de béjaune. Selon lui, un fait évident, éclairé par des gens consciencieux, compétents, devient encore plus évident. Le talent est une force élémentaire, un ouragan, qui peut pulvériser les pierres et, à bien plus forte raison, une aussi faible chose que l'opinion de bourgeois et de marchands de la seconde catégorie. Il est aussi difficile à la faiblesse humaine de lutter contre le talent que de fixer le soleil ou d'arrêter le vent. Par la force du verbe, un simple mortel convertit au christianisme des milliers de sauvages obstinés. Ulysse, l'homme le plus opiniâtre du monde, céda aux sirènes, et ainsi de suite. Toute l'histoire est remplie d'exemples pareils, et on en trouve à chaque pas dans la vie ; et il doit en être ainsi. Sans cela, l'homme intelligent, l'homme de talent, n'aurait aucun avantage sur l'imbécile et le médiocre.

« Je m'en tenais à mon point de vue et continuais à démontrer que les convictions sont plus fortes que n'importe quel talent, bien que, à franchement parler, je ne pusse pas moi-même définir de façon positive ce que c'était qu'une conviction et ce que c'est que le talent ; je ne parlais sans doute que pour parler.

« — Toi, par exemple, me dit l'avocat, tu es persuadé en ce moment que ta fiancée est un ange et qu'il n'y a pas dans notre ville d'homme plus heureux que toi. Et je te dis : il me suffira de dix à vingt minutes pour que tu t'asseyes à cette table et lui écrives une lettre de refus.

« Je me mis à rire.

« — Ne ris pas, dit mon ami, je parle sérieusement. Si je le veux, dans vingt minutes, tu seras heureux à l'idée de ne pas te marier. Je n'ai pas un invraisemblable talent, mais tu n'as pas, toi non plus, une volonté des plus fortes.

« — Eh bien ! lui dis-je, essaie !

« — Non, à quoi bon ! Je ne dis cela que pour parler. Tu es un brave garçon, et il serait cruel de te soumettre à pareille épreuve. Du reste, aujourd'hui, je ne suis pas en train.

« Nous nous mîmes à souper. Le vin, mon amour, la pensée de Natâcha, me remplissaient d'une sensation de jeunesse et de bonheur. Mon bonheur était si intense, si grand, que l'avocat, assis en face de moi, me semblait, avec ses yeux verts, tout petit, tout gris, misérable...

« — Essaie donc ! insistai-je. Voyons, je t'en prie !

« L'avocat hocha la tête et se renfroigna. Visiblement je l'ennuyais déjà.

« — Je sais, fit-il, que tu me remercieras après mon expérience et m'appelleras ton sauveur, mais il faut aussi penser à ta fiancée. Elle t'aime. Ton refus la fera souffrir. Et comme elle est charmante ! Je t'envie.

« L'avocat soupira, but du vin et se mit à dire combien charmante était ma Natâcha. Il avait un extraordinaire talent de description. Il pouvait dire mille choses sur les sourcils ou le petit doigt d'une femme. Je l'écoutais avec délices.

« J'ai vu, disait-il, beaucoup de femmes dans ma vie, mais je te donne ma parole d'honneur — je te le dis comme à un ami, — ta Nathâlia Andréévna est une perle. C'est une jeune fille rare. Elle

a, certes, des défauts, elle en a même beaucoup, si tu veux, mais, tout de même, elle est ravissante.

« Et l'avocat se mit à parler des défauts de ma fiancée.

« Je comprends maintenant qu'il parlait des femmes, en général, et de leurs côtés faibles, mais, alors, il me semblait qu'il parlait uniquement de Natâcha. Il s'extasiait sur son petit nez retroussé, ses petits cris, son rire aigu, ses minauderies, justement ce qui ne me plaisait pas en elle. Tout cela, à son avis, était gentil, gracieux, infiniment féminin. Sans que je le remarquasse, il passa vite du ton enthousiaste au ton paternellement sermonneur, puis au ton légèrement dédaigneux... Il n'y avait pas là de président de tribunal, personne pour arrêter l'avocat emballé. Je n'eus pas le temps d'ouvrir la bouche ; et qu'aurais-je dit ? Mon ami ne disait rien de nouveau, parlait de ce que chacun connaît ; tout le virus de ses paroles était dans leur forme diabolique. Quelle effroyable forme ! Je me convainquais en l'écoutant qu'un même mot a mille significations, mille nuances, selon la manière dont on le prononce, selon la forme que l'on donne à la phrase. Je ne puis assurément vous rendre ni ce ton, ni cette forme ; je dirai seulement qu'en écoutant mon ami et allant et venant dans sa chambre, je me courrouçais, m'indignais, dédaignais avec lui.

« Je le crus, même lorsqu'il me déclara, les larmes aux yeux, que j'étais un grand homme, que je méritais le sort le meilleur, qu'il me revenait d'accomplir dans le futur quelque chose d'extraordinaire, dont le mariage pourrait m'empêcher.

« — Mon ami, s'exclama-t-il, en me serrant fortement la main, je t'en supplie, je t'en adjure, arrête-toi tant qu'il est temps ! Arrête-toi ! Que le ciel te préserve de cette atroce, de cette lourde erreur !... Mon ami, ne gâche pas ta jeunesse !

« Croyez-le ou ne le croyez pas, mais, au bout du compte, je m'assis, comme il l'avait dit, et écrivis à ma fiancée une lettre de renonciation. J'écrivais et me réjouissais de ce qu'il ne fût pas trop tard pour éviter cette faute. Ayant cacheté la lettre, je me précipitai dans la rue pour la mettre à la poste. L'avocat m'accompagnait.

« — Parfait ! excellent ! m'approuva-t-il quand la lettre à Natâcha disparut dans l'ouverture de la boîte aux lettres. Je te félicite de tout cœur ! Je suis heureux pour toi.

« Ayant fait quelques pas avec moi, l'avocat continua :

« — Assurément le mariage a ses bons côtés. Moi, par exemple, je fais partie des gens pour qui le mariage et la vie de famille sont tout.

« Et déjà il décrivait sa vie, et, devant moi se levèrent toutes les disgrâces de la vie du célibataire.

« Il parlait avec délices de sa future, des douceurs de la vie de famille ordinaire, et il s'exaltait avec tant de sincérité, et de façon si belle que, lorsque nous fûmes à sa porte, j'étais au désespoir.

« — Que fais-tu de moi ? homme abominable ? lui dis-je en étouffant. Tu m'as perdu ! Pourquoi m'as-tu fait écrire cette lettre maudite ? Je l'aime ! je l'aime !

« Et je jurais mon amour pour Nâtacha ; j'avais horreur de mon acte qui, déjà, me semblait

absurde, fou... On ne peut s'imaginer, messieurs, une sensation plus forte que celle que j'éprouvai à ce moment-là. Oh ! ce que j'ai éprouvé alors ! S'il s'était trouvé à ce moment-là un brave homme qui m'eût donné un revolver, je me serais logé avec délices une balle dans la tête.

« — Allons, assez, assez... dit l'avocat en me tapant sur l'épaule et riant. Cesse de pleurer ! La lettre n'arrivera pas à ta fiancée. Ce n'est pas toi qui a mis l'adresse, c'est moi ; et je l'ai tellement changée que la poste n'y comprendra rien. Que cela te serve de leçon ; ne discute pas de ce que tu ne comprends pas !

« Maintenant, messieurs, je propose que la parole soit donnée au suivant. »

Le cinquième juré, s'installant à l'aise, ouvrait déjà la bouche pour commencer son récit, quand l'horloge de la tour Spâsskaïa se mit à sonner.

— Minuit... dit un des jurés. Et à quel ordre de sensation ramèneriez-vous celle qu'éprouve maintenant notre inculpé?... Ce meurtrier couche au tribunal, à la chambre d'arrêt. Il est étendu ou assis, et ne dort certainement pas ; toute cette longue nuit d'insomnie, il écoute sonner cette horloge. A quoi pense-t-il ? Quels songes le hantent ?

Les jurés oublièrent soudain les « fortes sensations ». Ce que leur collègue avait vécu quand il écrivait à sa Nâtacha leur semblait sans importance, et même pas drôle ; et personne ne raconta plus rien. Ils se couchèrent doucement en silence...

UNE PETITE PLAISANTERIE

Claire après-midi d'hiver... Gelée qui craque... Le givre argente les boucles des tempes et le duvet de la lèvre supérieure de Nâdénka, qui me donne le bras.

Nous sommes tout au sommet d'une longue pente. De nos pieds jusqu'à terre se déroule la surface inclinée sur laquelle le soleil se reflète comme dans un miroir. A côté de nous sont des petits traîneaux recouverts de drap rouge vif.

— Venez glisser, Nadèjda Pétrôvna ! (1) supplé-je. Une seule fois ! Je vous assure que nous ne risquons rien.

Mais Nâdénka a peur...

L'espace entre les caoutchoucs de ses petits pieds et le fond de la montagne de glace lui semble un terrifiant précipice d'une incommensurable profondeur. Lorsqu'elle regarde en bas, lorsque seulement je lui propose de nous asseoir dans un des traîneaux, son cœur s'arrête, et la respiration lui manque. Que sera-ce donc si elle se risque à se précipiter dans l'abîme ? Elle mourra, elle deviendra folle.

— Je vous en prie !... lui dis-je, il ne faut pas avoir peur. Comprenez-le, c'est de la faiblesse de volonté ; c'est de la poltronnerie.

(1) Forme officiellement polie, Nâdénka étant un diminutif familier. (Tr.)

Nâdénka cède enfin, et je vois à sa figure qu'elle cède en craignant pour sa vie. Je la fais asseoir, pâle, tremblante dans le traîneau ; j'entoure sa taille de mon bras et je m'élançe avec elle dans le gouffre.

Le traîneau vole comme une balle. L'air déchiré, hurle, siffle aux oreilles, bat le visage, pince douloureusement la peau, veut, dans sa colère, tout lacérer, arracher la tête des épaules. La pression du vent empêche de respirer. Il semble que le diable en personne nous ait empoignés de ses pattes et nous emporte, en hurlant, dans l'enfer. Les objets environnants se fondent en une longue bande qui fuit éperdument. Encore une minute et, il le semble, nous périrons...

— Nâdia, je vous aime ! murmuré-je à mi-voix.

Le traîneau commence à ralentir ; le hurlement du vent et le crissement des patins sont moins effrayants ; la respiration cesse d'être coupée : nous sommes enfin arrivés en bas. Nadénka n'est ni vive ni morte. Elle est pâle ; elle respire à peine... Je l'aide à se lever.

— Je ne recommencerais pour rien au monde ! dit-elle en me regardant de ses yeux élargis par l'effroi. Pour rien au monde ! J'ai failli mourir...

Peu après elle revient à elle et, déjà, elle me regarde interrogativement : est-ce moi qui ai dit les quatre mots ou bien ls a-t-elle entendus dans le tourbillon du vent ? Je suis à côté d'elle ; je fume et regarde attentivement mon gant.

Elle me prend sous le bras et nous nous prome-nons longtemps près de la montagne de glace. L'énigme ne lui laisse apparemment pas de repos.

Les mots ont-ils été prononcés ou ne l'ont-ils pas été? Oui ou non? Oui ou non? C'est une question d'amour-propre, d'honneur, de vie, de bonheur, — une question très sérieuse, la plus sérieuse du monde... Nâdénka me regarde impatiente, triste, droit dans les yeux; elle n'est pas à la conversation; elle se demande si je vais parler... Ah! quelle expression en ce gentil minois! quelle expression! Je vois qu'elle lutte avec elle-même, qu'elle a besoin de dire, de demander quelque chose. Mais elle ne trouve pas les mots. Elle est confuse, elle a peur; la joie la gêne...

— Savez-vous?... dit-elle sans me regarder.

— Quoi? demandé-je.

— Allons... glisser encore une fois.

Nous gravissons l'escalier. Derechef j'installe dans le traîneau Nâdénka pâle et tremblante; derechef nous nous lançons dans l'horrible abîme; derechef le vent hurle et les patins crissent; et derechef au plus fort et au plus bruyant de l'envol du traîneau, je murmure à mi-voix :

— Nâdénka, je vous aime!

Quand le traîneau s'arrête, Nâdénka enveloppe du regard la montagne sur laquelle nous venons de glisser, puis elle scrute longuement mon visage, écoute ma voix indifférente et calme, et tout, jusqu'à son manchon et à son passe-montagne, toute sa personne exprime une extrême incompréhension. Et il est écrit sur sa figure :

— Qu'est-ce donc? Qui a prononcé *ces* mots? Lui? Ou bien cela m'a-t-il paru seulement ainsi?

Cette incertitude la tourmente, lui fait perdre patience. La pauvre enfant ne répond pas aux

questions, se renfroge; elle est prête à pleurer.

— Si nous rentrions?... demandé-je.

— Et moi, me dit-elle en rougissant; moi, la glissade me plaît. Si nous y allions encore une fois?

Cette glissade « lui plaît » et, pourtant, en s'asseyant, comme les autres fois dans le traîneau, elle est pâle, elle tremble, elle respire à peine, tant elle a peur.

Nous glissons une troisième fois, et je la vois me regarder dans les yeux, épier mes lèvres. Mais je mets mon mouchoir sur mes lèvres, et, quand nous sommes à mi-pente, j'ai le temps de murmurer :

— Nâdia, je vous aime !

Et l'énigme reste telle. Nâdénka se tait et songe à quelque chose... Je la reconduis du patinoir chez elle; elle s'efforce de marcher lentement, elle traîne les pieds, elle attend toujours que je lui répète les mots. Et je vois combien son âme souffre, quel effort elle fait sur elle-même pour ne pas dire :

« Il ne se peut pas que ce soit le vent qui ait dit ces mots-là ! Je ne veux pas que ce soit lui ! »

Le lendemain matin, je reçus ce billet :

« Si vous allez aujourd'hui au patinage, venez me prendre.

« N. »

Et à dater de ce jour-là, je commençai à aller chaque jour au patinage avec Nâdénka; et, en nous laissant glisser, je prononçais chaque fois à mi-voix les mêmes mots :

— Nâdia, je vous aime !

Bientôt Nâdénka s'habitua à ces mots comme à un vin, comme à de la morphine. Elle ne put vivre sans eux. En vérité, il lui était toujours aussi effrayant de se laisser glisser du haut de la montagne, mais, maintenant, la peur et le danger donnaient un charme particulier à ces mots qui restaient une énigme et lui alanguissaient l'âme. C'était toujours *nous* que l'on soupçonnait : moi et le vent... Qui de nous deux déclarait son amour ? elle ne savait. Mais cela lui était manifestement tout à fait égal. Pourvu qu'on ait l'ivresse, qu'importe le flacon !

Une fois, à midi, j'allai seul au patinage. Mêlé à la foule, je vis Nâdénka s'approcher de la montagne. Elle me cherchait des yeux...

Puis elle monta timidement l'escalier... Elle a peur de glisser seule. Oh ! que c'est effrayant ! Elle est pâle comme la neige ; elle tressaille ; elle va comme au supplice, mais elle avance ; elle marche sans regarder auprès d'elle, résolument... Elle a évidemment décidé de vérifier enfin si elle entendra, quand je n'y serai pas, les mots surprenants et doux...

Je la vis, pâle, la bouche ouverte de peur, s'asseoir dans le traîneau. Elle ferma les yeux et ayant dit à jamais adieu à la terre, elle s'élança... *jjjj*... Les patins sifflent... Entendit-elle les mots, Nâdénka ? Je ne sais... Je la vis seulement sortir du traîneau, anéantie, faible... On voyait à sa figure qu'elle ne savait pas elle-même si elle avait entendu quelque chose ou si elle n'avait rien entendu. La peur, quand elle roulait, lui avait

enlevé la faculté d'entendre, de distinguer les sons, de comprendre...

Mais voilà qu'arriva le mois printanier de mars... Le soleil devint plus caressant... Notre montagne de glace noircit, perdit son éclat, fondit enfin... Nous cessâmes de patiner... Plus d'endroit où la pauvre Nádénka pût entendre les mots et plus personne pour les prononcer, parce qu'il n'y avait plus de vent qui bruissait. Et je me disposais à partir pour Pétersbourg — pour longtemps, peut-être pour toujours.

Deux jours avant mon départ, j'étais assis au crépuscule dans le jardin, séparé de la maison de Nádénka par une haute palissade armée de clous... Il faisait assez froid. Il y avait encore de la neige au pied du fumier ; les arbres étaient toujours morts, mais on sentait déjà le printemps, et les corneilles, en se couchant, craillaient avec force. Je m'approchai de la palissade et je regardai longtemps par une fente.

Je vis Nádénka sortir sur la porte, et tourner vers le ciel son regard triste, angoissé... Le vent printanier souffle dans son visage pâle, accablé... Il lui rappelle le vent qui nous huait sur la montagne quand elle entendait les quatre mots ; et sa figure s'attriste, s'attriste... Une larme coule sur sa joue... Et la pauvre fille tend les deux bras comme si elle priait le vent de lui apporter encore une fois les mots... Et moi, ayant attendu un souffle de vent, je murmurai à mi-voix :

— Nâdia, je vous aime !

Mon Dieu, ce que devint Nádénka ! Elle fit des cris, sourit de toute sa face et tendit les bras au vent, joyeuse, heureuse, si belle !

Et j'allai faire ma malle... Cela s'est passé il y a déjà longtemps. Maintenant Nâdénka est mariée. On l'a mariée, ou elle s'est mariée, — peu importe ! — avec le secrétaire du conseil de tutelle de la noblesse, et elle a aujourd'hui trois enfants. Elle n'a pas oublié le temps où nous allions ensemble au patinage et où le vent lui apportait les mots : « Nadia, je vous aime ! » C'est pour elle, à présent, le souvenir le plus heureux, le plus touchant, le plus beau de sa vie...

Et maintenant que je suis plus âgé, je ne comprends plus pourquoi je disais ces mots, pourquoi je plaisantais...

ANIOÛTA

Dans la plus petite chambre de l'hôtel meublé « Lisbonne », Stépane Klotchkov, étudiant en médecine de troisième année, allait et venait, « potassant » avec zèle son cours. A force de répéter à haute voix, il en avait la bouche sèche et la sueur au front.

Sur un tabouret, près de la fenêtre, aux angles chargés de festons de givre, était assise sa voisine Anioûta, petite brune, maigriote, d'environ vingt-cinq ans, très pâle, aux doux yeux gris. Le dos courbé, elle brode au coton rouge un col de chemise d'homme. Le travail est pressé... La pendule du corridor, d'un timbre enroué, sonne deux heures de l'après-midi, et la chambre n'est pas encore faite. La couverture froissée, les oreillers jetés de tous côtés, les livres, les habits, une grande cuvette sale, pleine d'eau de savon, dans laquelle nagent des bouts de cigarettes, les balayures par terre, — tout semble entassé, emmêlé, foulé exprès...

— Le poumon droit, repasse Klotchkov, se compose de trois lobes... *Limites!* Le lobe supérieur atteint, sur la paroi antérieure du thorax, la quatrième ou la cinquième côte, sur la partie latérale la quatrième côte... sur la partie postérieure, il atteint la *spina scapulæ*... (épine de l'omoplate.)

Klotchkov, tâchant de se représenter ce qu'il

venait de lire, leva les yeux au plafond. N'ayant obtenu aucune représentation claire, il se mit, à travers son gilet, à se tâter les côtes supérieures.

— Ces côtes, dit-il, ressemblent à des touches de piano. Pour ne pas se tromper dans leur compte, il faut bien s'y habituer. Il faudra étudier ça sur le squelette, ou sur un être vivant... Tiens, Anioûta, donne que je m'oriente !

Anioûta abandonna sa broderie, quitta sa blouse et se leva. Klotchkov, assis devant elle, l'air concentré, se mit à compter ses côtes.

— Hum... on ne sent pas la première côte... elle est derrière la clavicule... Alors, voilà la seconde... Bon... Voici la troisième... Voici la quatrième... Hum... Bon !... Pourquoi te recroquevilles-tu ?

— Vous avez les doigts froids !

— Allons, allons... tu n'en mourras pas ! ne bouge pas ! Donc, voici la troisième côte, et celle-ci, la quatrième... Tu as l'air maigre, mais on sent à peine tes côtes... Voici la seconde... la troisième... Non, comme ça je m'embrouille, je n'aurai pas une idée nette... Il faut que je les dessine. Où est mon fusain ?

Klotchkov prit un fusain et traça sur la poitrine d'Anioûta quelques lignes parallèles, correspondant aux côtes.

— Parfait. Maintenant tout est clair comme sur la main... Maintenant on peut percuter. Lève-toi !

Anioûta se leva et redressa le menton. Klotchkov se mit à percuter et se plongeait tellement dans cette occupation qu'il ne remarqua pas que les lèvres, le nez et les doigts d'Anioûta bleuisaient de froid. Anioûta tremblait et craignait que, si l'étudiant la voyait trembler et cessait de

dessiner ses côtes au fusain, et de les percuter, il passerait mal son examen.

— A présent, dit Klotchkov, cessant sa percussion, tout est clair. Rassieds-toi et n'efface pas le fusain. Pendant ce temps, je vais encore potasser un peu.

Et le carabin recommença à marcher et à repasser. Anioûta, littéralement tatouée de raies noires, ratatinée de froid, restait assise et songeait. En général, elle parlait peu, se taisait toujours, et songeait, songeait...

Dans ses six ou sept années de vagabondage dans les chambres meublées, elle avait connu cinq ou six hommes tels que Klotchkov. Tous avaient terminé leurs études, fait leur chemin, et, naturellement, comme tous les gens convenables, ils l'avaient depuis longtemps oubliée. L'un d'eux habite Paris ; deux sont docteurs ; le quatrième est peintre ; le cinquième est, dit-on, professeur ; Klotchkov est le sixième...

Lui aussi finira bientôt ses études et fera son chemin. Son avenir est sans doute magnifique et Klotchkov deviendra un grand homme. Mais le présent est déplorable. Klotchkov n'a plus ni tabac ni thé ; il ne reste chez lui que quatre morceaux de sucre. Il faut finir au plus vite la broderie, aller la livrer, et, avec les vingt-cinq copeks reçus, acheter du thé et du tabac.

Derrière la porte, on entendit :

— On peut entrer ?

Anioûta jeta vivement un fichu de laine sur ses épaules. L'artiste Fétissoff entra.

— Je viens vous adresser une prière, dit-il à

Klotchkov, en le regardant féroceement de dessous ses cheveux tombant sur le front. Ayez l'obligeance de me prêter pour deux heures cette belle jeune fille. Je peins, voyez-vous, un tableau, et sans modèle, c'est absolument impossible !

— Mais avec plaisir ! accorda Klotchkov. Vas-y, Anioûta !

— Qu'ai-je de beau à y faire ? fit doucement Anioûta.

— Allons, pas de façons ! Ce garçon te demande pour l'art et non pour on ne sait quelles bêtises. Pourquoi ne pas l'aider si tu le peux ?

Anioûta se mit à s'habiller.

— Que peignez-vous ? demanda Klotchkov.

— Une Psyché. Un joli thème, mais ça ne marche pas. Je suis obligé tout le temps de changer de modèles. Hier, j'ai travaillé avec un qui avait les jambes bleues. Pourquoi, lui demandé-je, as-tu les jambes bleues ? C'est, me dit-elle, que mes bas déteignent... Et vous, vous potassez toujours ? Heureux mortel, quelle patience vous avez !

— La médecine demande du travail.

— Hum... pardon, Klotchkov, mais vous vivez d'une façon atrocement dégoûtante ! Vous vivez le diable sait comment !

— Que voulez-vous dire ?... Impossible de faire autrement... Mon père ne m'envoie que douze roubles par mois ; avec ça, il est difficile de bien vivre...

— Oui, sans doute... fit l'artiste, dégoûté ; pourtant on peut vivre mieux... Un intellectuel doit absolument avoir de l'esthétique. N'est-ce pas ? Et ici, dans votre chambre, c'est le diable

sait quoi : le lit n'est pas fait ; il y a des rinçures, des ordures, du gruau d'hier sur une assiette... fi !

— C'est vrai ! reconnut l'étudiant, troublé, mais Anioûta n'a pas eu aujourd'hui le temps de mettre en ordre... Elle a toujours été occupée.

Quand le peintre et Anioûta furent partis, Klotchkov s'étendit sur son canapé et se remit au travail, puis, s'étant soudainement endormi, il ne se réveilla qu'une heure après. La tête appuyée sur ses poings, il s'adonna aux pensées tristes. Il se souvint de ce que lui avait dit le peintre : un intellectuel doit avoir de l'esthétique. Et ce qui l'entourait lui parut maintenant, en effet, répugnant, infect. De l'œil de l'esprit, il lui sembla se voir dans l'avenir, recevant ses malades dans son cabinet, prenant le thé dans une vaste salle à manger, en compagnie de son épouse, une honnête femme ; et, pour l'heure, cette cuvette avec de l'eau sale, sur laquelle nageaient des bouts de cigarettes, avait un aspect incroyablement dégoûtant. Anioûta aussi lui parut laide, négligée, piteuse... Et il décida de la quitter sur-le-champ, quoi qu'il advienne.

Quand, revenue de chez le peintre, Anioûta quittait sa pelisse, il se leva et lui dit sérieusement :

— Voici, ma petite... assieds-toi et écoute... Il faut nous séparer ! Bref, je ne veux plus vivre avec toi.

Anioûta revenait de la séance on ne peut plus fatiguée et déprimée. La longue pose lui avait tiré, comme amaigri les traits ; son menton semblait pointu. Elle ne répondit rien à Klotchkov ; ses lèvres seules se mirent à trembler.

— Reconnais, lui dit l'étudiant, que, tôt ou tard, nous devons nous quitter? Tu es gentille, tu es bonne, tu n'es pas sotte : tu comprendras...

Anioûta reprit sa pelisse, plia en silence sa broderie dans un papier, ramassa son coton et ses aiguilles. Elle trouva sur l'appui de la fenêtre les quatre morceaux de sucre, pliés dans du papier, et les posa sur la table, près des livres.

— Voici votre sucre... dit-elle doucement, se détournant pour ne pas cacher ses larmes.

— Allons, pourquoi pleures-tu? lui demanda Klotchkov.

Il se mit à aller et venir dans la chambre avec trouble, et dit :

— Tu es étrange, ma foi!... Tu sais toi-même que nous devons nous quitter. Nous ne pouvons pas rester un siècle ensemble.

Anioûta avait déjà rassemblé tous ses petits paquets et se tournait vers Klotchkov pour lui dire adieu. Il eut pitié d'elle. « Ne peut-elle pas rester encore une semaine? songea-t-il. Au fait, qu'elle reste encore ; dans une semaine je lui dirai de s'en aller. »

Et, mécontent de sa faiblesse, il lui cria rudement :

— Que restes-tu là, plantée? Si tu pars, pars, et si tu ne veux pas partir, enlève ta pelisse, et reste! Reste!

Anioûta sans dire mot enleva doucement sa pelisse, puis se moucha, doucement aussi soupira, et, sans bruit, revint à sa place habituelle, le tabouret près de la fenêtre.

L'étudiant reprit son manuel et recommença à marcher d'un coin à un autre.

« Le poumon droit... répéta-t-il, se compose de trois lobes... Le lobe supérieur atteint, sur la paroi antérieure du thorax, la quatrième ou la cinquième côte... »

Dans le corridor, quelqu'un cria de toute sa voix :

— Grigôry, le samovar!

1886.

LE TALENT

Le peintre Iégor Sâvvitch, en villégiature dans la villa d'une veuve de sous-officier, assis le matin au bord de son lit, s'adonne à la mélancolie. C'est l'automne. De lourds nuages informes couvrent le ciel par plaques. Il souffle un vent froid, pénétrant, et les arbres se courbent tous du même côté, avec un gémissement plaintif. On voit tourbillonner en l'air et par terre des feuilles jaunes. Adieu l'été !

Regardée de l'œil d'un artiste, cette tristesse de la nature est, en son genre, belle et poétique ; mais Iégor Sâvvitch ne pense pas à la beauté. L'ennui le ronge. Seule le console la pensée que demain, il ne sera plus ici. Le lit, les chaises, les tables, le plancher, tout est encombré d'oreillers, de couvertures froissées, de malles. Les chambres ne sont pas balayées ; les rideaux d'indienne des fenêtres sont descendus. Demain on rentre en ville !...

La propriétaire n'est pas à la maison. Elle est allée louer des chariots pour le déménagement. Profitant de l'absence de sa sévère maman, sa fille, Kâtia, jeune fille de vingt ans, est depuis longtemps assise dans la chambre de Sâvvitch. Elle a beaucoup à dire au peintre qui part demain. Elle parle, elle parle, et sent qu'elle n'a pas dit la dixième partie de ce qu'il faudrait dire. Elle regarde, les yeux pleins de larmes, la tête che-

velue de l'artiste. Elle le regarde avec tristesse et ravissement. Iégor Sâvvitch est velu jusqu'à la laideur, jusqu'à ressembler à une bête. Ses cheveux tombent jusqu'à ses omoplates ; le poil lui sort du bas du cou, des narines, des oreilles ; les mèches de ses sourcils épais et tombants cachent ses yeux ; tout cela est si fourni, si embroussaillé, que, si une mouche ou un cancrelat tombait dans cette pilure, ni l'un ni l'autre jusqu'à la consommation des siècles ne se tirerait de cette forêt touffue. Iégor Sâvvitch écoute Kâtia, et bâille. Il est fatigué. Lorsque Kâtia se met à sangloter, il la regarde sombrement de dessous ses sourcils pendants, et dit d'une voix de basse-taille, grosse et lourde :

— Je ne peux pas me marier.

— Pourquoi donc ? demanda doucement Kâtia.

— Parce qu'un peintre, et, en général, celui qui s'adonne à l'art, ne peut pas se marier. L'artiste doit être libre.

— En quoi vous gênerais-je, Iégor Sâvvitch ?

— Je ne parle pas de moi, je parle en général...

Les écrivains et les artistes célèbres ne se marient pas...

— Vous serez célèbre, je le comprends très bien ; mais mettez-vous à ma place ? Je crains maman... Elle est sévère, irritable. Quand elle saura que vous ne m'épousez pas, et que c'était seulement pour... elle va me harceler. Oh ! malheur de moi !... Et encore si vous lui aviez payé le loyer !

— Que le diable l'emporte ! Je la paierai...

Iégor Sâvvitch se lève et se met à marcher.

— Ah ! si je pouvais aller à l'étranger ! dit-il.

Et le peintre raconte qu'il n'est rien de plus simple que d'y aller. Il n'y a, pour cela, qu'à faire un tableau et à le vendre.

— Naturellement ! accorde Kâtia. Pourquoi n'avez-vous pas peint cet été ?

— Est-ce que je peux peindre dans ce taudis ? fait l'artiste avec dépit. Et où avoir des modèles ici ?

Quelque part, en bas, sous le parquet, une porte claque avec furie. Kâtia, qui attendait d'un moment à l'autre la rentrée de sa mère, se lève et détale. Le peintre reste seul. Il fait longtemps les cent pas, louvoyant entre les chaises et le fouillis du déménagement. Il entend la veuve, qui, rentrée, se démène avec la vaisselle et crie après les paysans qui lui ont demandé deux roubles par chariot. De chagrin, Iégor Sâvvitch s'arrête devant sa petite armoire, et, sombre, il regarde attentivement, longtemps, son carafon de vodka.

Il entend la veuve, qui s'en prend à Kâtia et crie :

— Puisses-tu être tuée d'un coup de feu ! La mort ne finira pas par te prendre ?

Le peintre vide un verre, et le sombre nuage qui couvre son âme s'éclaircit peu à peu. Il a la sensation que tout son intérieur sourit. Il commence à rêver... Son imagination lui dépeint qu'il devient une célébrité. Ses œuvres futures, il ne peut se les représenter, mais il voit clairement ce que les journaux disent de lui, comment les magasins vendent ses photographies, et avec quelle envie ses camarades le regardent. Il tâche de se

voir dans un salon somptueux, entouré de jolies admiratrices ; mais son imagination lui montre quelque chose de confus, de vague, parce que, de sa vie, il n'a pas vu de salon. Les jolies admiratrices non plus ne viennent pas, parce que, en dehors de Kâtia, il n'a vu, depuis qu'il est au monde, aucune admiratrice, ni une jeune fille convenable. Ceux qui ne connaissent pas la vie se la représentent d'ordinaire d'après les livres ; mais Iégor Sâvvitch ne connaissait pas de livres. Parfois il se disposait à lire Gôgol, mais il s'endormait dès la seconde page...

— Ça ne s'éprend pas !... — criait en bas la veuve en préparant le samovar, — qu'il éclate ! Kâtka, donne-moi de la braise (1) !

Rêveur, le peintre éprouve le besoin de partager avec quelqu'un ses espoirs et ses rêves. Il descend à la cuisine, où, près du four sombre, s'agitent dans la fumée du samovar, la grosse veuve et Kâtia. Il s'assied sur le banc, près d'une grande marmite, et se dit :

— Il est bien d'être artiste ! Je vais où je veux, je fais ce que je veux ; pas de bureau à aller, pas de terre à labourer... Ni chefs, ni patrons au-dessus de moi... Je suis mon propre maître. Et, avec ça, je suis utile à l'humanité !

Après le repas, il se coucha pour « se reposer ». Il dort d'habitude jusqu'au crépuscule, mais, aujourd'hui, il sent bientôt après quelqu'un lui tirer la jambe et rire en criant son nom. Il ouvre

(1) Kâtka est un diminutif de Kâtia (Iékatèrina, Catherine). (Tr.)

les yeux et voit son camarade Ouklèïkine, le paysagiste, qui est allé passer l'été à Kostroma.

— Bah ! s'écrie-t-il, joyeux, qui vois-je ?

Poignées de mains. Questions.

— Alors, demande Iégor Sâvvitch regardant Ouklèïkine sortir ses effets de sa valise, tu apportes quelque chose ? Tu as fait là-bas une centaine d'études, je parie ?

— Oui... j'ai fait quelque chose... Et toi ? As-tu peint ?

Iégor Sâvvitch fouille derrière son lit et, tout rouge, en tire une toile poussiéreuse, clouée sur un châssis, couverte de toiles d'araignée.

— Voici... dit-il. *Une Jeune fille à la fenêtre après le départ de son fiancé...* Trois séances. C'est loin d'être fini.

Le tableau représente une Kâtia, à peine esquissée, assise auprès d'une fenêtre ouverte. Au delà de la fenêtre, un jardinet, et un arrière-plan mauve. La toile déplaît à Ouklèïkine.

— Hum... Beaucoup d'air, dit-il, de l'expression... On sent le lointain, mais... cette verdure est criarde... Horriblement criarde !

Le carafon entre en scène.

Le soir, le voisin de villa de Iégor Sâvvitch, le peintre d'histoire Kostyliov, homme de trente-cinq ans, débutant lui aussi, et donnant des espérances, vient le voir. Il a des cheveux longs, porte une blouse et un col à la Shakespeare, il se tient avec dignité. Apercevant le flacon de vodka, il fait une moue, se plaint de sa poitrine malade, mais, cédant aux instances de son camarade, il en ingurgite un verre.

— Frère, dit-il, en se grisant, j'ai trouvé un sujet... Je veux peindre une sorte de Néron... un Hérode ou un Cléphantien (1), ou quelque autre canaille de ce genre-là, vous comprenez... et lui opposer l'idée du christianisme. D'un côté, vous comprenez, Rome, et, de l'autre, le christianisme... Je veux peindre l'esprit de la chose... Vous comprenez,... l'esprit !

En bas, la veuve crie sans cesse :

— Kâtia, apporte-moi les concombres ! Jument, cours chez Sidorov prendre du kvass (1) !

Les trois peintres, comme des loups dans une cage, parcourent la chambre d'un coin à un autre. Ils parlent sans répit, chaudement, sincèrement. Tous trois sont inspirés, excités. A les entendre tous trois ont, dans leurs mains, l'avenir, la célébrité, l'argent. Aucun ne se met en tête que le temps fuit, que la vie, chaque jour, approche du déclin, qu'ils ont mangé beaucoup du pain d'autrui, mais n'ont encore rien fait ; qu'ils sont tous les trois victimes de l'impitoyable loi qui fait que, sur une centaine de débutants, donnant des espérances, deux ou trois seulement deviennent « quelqu'un ». Tous les autres sont de simples numéros, sortant au tirage, ou disparaissent, ayant joué un rôle de chair à canon... Les trois artistes sont gais, heureux et regardent hardiment l'avenir dans les yeux.

Vers deux heures du matin, Kostyliov prend congé, arrange son col à la Shakespeare et rentre

(1) Dioclétien ? (Tr.)

(2) Boisson fermentée d'usage courant. (Tr.)

chez lui. Le paysagiste reste à coucher chez le genriste. Avant de se coucher, Iégor Sâvvitch prend une bougie et se glisse à la cuisine pour y boire de l'eau. Assise sur une malle, dans le petit couloir étroit et sombre, Kâtia, les mains croisées sur ses genoux, regarde le plafond. Sur son visage pâle et las, volète un sourire béat ; ses yeux brillent.

— C'est toi ? lui demande Iégor Sâvvitch. A quoi penses-tu ?

— Je songe combien vous serez célèbre, lui dit-elle à mi-voix. Je me figure quel grand homme vous deviendrez !... Je viens d'entendre tout ce que vous disiez... Et je rêve... je rêve...

Kâtia part d'un rire heureux, pleure et pose dévotement les mains sur les épaules de son idole.

APRÈS LE THÉÂTRE

Nâdia Zéliënine rentrait du théâtre avec sa maman ; on avait joué *Evguèniï Onièguine*. Arrivée dans sa chambre, elle se déshabilla vite, défit sa natte, et, en simple jupon, en manteau de lit blanc, elle s'assit devant sa table pour écrire une lettre comme Tâtiana (1).

« Je vous aime — écrivit-elle, — mais vous ne m'aimez pas. »

Ayant écrit cela, elle se mit à rire.

Elle n'avait que seize ans et n'aimait encore personne. Elle savait que l'officier Gôrnyi et l'étudiant Groûzdiév l'aimaient, mais, à présent qu'elle sortait de l'Opéra, elle voulait douter de leur amour. N'être pas aimée et être malheureuse — que c'est intéressant ! Quand l'un aime beaucoup et que l'autre est indifférent, il y a là quelque chose de beau, de touchant et de poétique. Onièguine est intéressant parce qu'il n'aime pas du tout, et Tatiâna est charmante parce qu'elle aime trop. S'ils aimaient également et étaient heureux, ils sembleraient, sans doute, ennuyeux.

« Cessez donc d'assurer que vous m'aimez, — continua-t-elle à écrire, en pensant à l'officier Gôrnyi. — Je ne peux vous croire. Vous êtes très intelligent, instruit, sérieux. Vous avez un énorme

(1) L'héroïne de *Evguèniï Onièguine*, opéra de M. Tchaïkôvski, d'après le poème de Poûchkine. (Tr.)

talent, et peut-être un brillant avenir vous attend-il ; et moi je ne suis qu'une jeune fille sans intérêt, nulle ; vous savez vous-même que je ne serais dans votre vie qu'une entrave. Vous vous êtes, il est vrai, épris de moi et avez cru trouver en moi votre idéal ; mais c'était une erreur, et, maintenant, vous vous demandez déjà avec désespoir : « Pourquoi ai-je rencontré cette jeune fille ? » Seule votre bonté vous empêche de vous l'avouer... »

Nâdia éprouva de la pitié pour elle-même ; elle se mit à pleurer, et reprit :

« Il m'en coûte de laisser maman et mon frère ; sans cela je prendrais le voile et m'en irais au bout du monde. Vous seriez libre et en aimeriez une autre. Ah ! si je mourais ! »

Elle ne pouvait, à travers ses larmes, distinguer ce qui était écrit. Sur sa table, par terre et au plafond tremblaient de courts arcs-en-ciel, comme si Nâdia regardait à travers un prisme. Écrire était impossible ; elle s'appuya au dossier du fauteuil et se mit à penser à Gôrnyi.

Mon Dieu, que les hommes sont intéressants, séduisants ! Nâdia se rappelle la belle, affable et douce expression de l'officier lorsqu'on parle musique avec lui, et les efforts qu'il fait sur lui-même pour que sa voix n'ait pas des éclats passionnés. Dans la société, où la froide présomption et l'indifférence passent pour un signe de bonne éducation et de noble caractère, il faut cacher sa passion ; et Gôrnyi la cache. Mais il n'y réussit qu'à demi. Chacun sait parfaitement qu'il aime à la passion la musique. Les longues discussions sur la musique, les opinions hardies des gens qui n'y

entendent rien, le mettent dans une constante nervosité. Il est effrayé, timide ; il se tait. Il joue excellemment du piano, en véritable artiste, et, s'il n'était officier, il serait assurément un musicien célèbre.

Aux yeux de Nâdia, les larmes ont séché. Elle se souvient que Gôrnyi lui a déclaré son amour à un concert symphonique, près du vestiaire, dans un énorme courant d'air.

« Je suis très heureuse, — se remet-elle à écrire, — que vous ayez enfin fait connaissance avec l'étudiant Groûzdiév. C'est un garçon très intelligent qui vous plaira, j'en suis sûre. Il était hier soir chez nous, et y est resté jusqu'à deux heures. Nous étions tous dans l'enchantement ; j'ai regretté que vous ne soyez pas venu. Il a dit beaucoup de choses remarquables. »

Nâdia allonge les bras sur sa table, penche sur eux la tête, et ses cheveux couvrent la lettre. Elle se souvient que Groûzdiév l'aime aussi, et qu'il a autant de droit à sa lettre que Gôrnyi. Ne vaut-il pas mieux en effet écrire à Groûzdiév ?

Sans aucune raison Nâdia ressentit de la joie en son cœur.. D'abord petite, la joie roula dans sa poitrine comme une balle en caoutchouc, puis plus grande, plus ample, elle s'élança comme une vague. Nâdia avait déjà oublié Gôrnyi et Groûzdiév ; ses idées se brouillaient et sa joie croissait, croissait. De sa poitrine, elle courut dans ses bras et ses jambes. Il semblait qu'un souffle léger et frais éventât sa tête et remuât ses cheveux. Un rire tranquille secoua ses épaules, et la table et le verre de la lampe remuèrent aussi ; des larmes jaillirent

de ses yeux sur la lettre. Nâdia ne put pas se retenir, et, pour se prouver à elle-même qu'elle ne riait pas sans raison, elle se hâta de se souvenir de quelque chose de risible.

— Quel drôle de caniche ! dit-elle, se sentant étouffer de rire ; quel drôle de caniche !

Elle se souvint que l'étudiant, jouant la veille avec le caniche Maxime, avait parlé d'un autre chien très intelligent qui poursuivait un corbeau dans la cour. Le corbeau se retournant vers lui, lui dit :

— Ah ! brigand !

Le caniche, interdit, ne sachant plus à qui il avait affaire, horriblement gêné, s'était éloigné, puis s'était mis à aboyer.

— Non, décida Nâdia, il vaut mieux aimer Groûzdiév.

Et elle déchira la lettre.

Elle se mit à penser à Groûzdiév, à son amour, à son amour à elle, mais les idées se dissociaient dans sa tête, et elle pensait à sa mère, à la rue, à un crayon, à son piano, à tout...

Elle y pensait avec joie, et elle trouvait que tout était bien, magnifique, et la joie lui disait que ce n'était encore rien, que, bientôt, ce serait mieux encore. Bientôt arriveraient le printemps, l'été. Elle irait avec sa maman à Gôrbiki. Gôrnyi y viendrait en vacances ; il se promènerait avec elle au jardin et lui ferait la cour. Groûzdiév viendrait aussi. Il jouerait avec elle au croquet et aux quilles. Il lui raconterait des choses drôles ou surprenantes... Elle eut un désir passionné de jardin, d'obscurité, de ciel pur, d'étoiles. Le rire secoua à

nouveau ses épaules, et il lui sembla que, dans sa chambre, cela sentait l'armoise, et qu'une branche d'arbre avait fouetté la fenêtre.

Elle alla vers son lit, et, ne sachant que faire de la grande joie qui la fatiguait, elle regardait l'icone pendue au chevet de son lit, et elle dit :

— Seigneur ! Seigneur ! Seigneur !

LE JEUNE PREMIER

Evguèni Alexèïévitch Podjârov, *jeune premier*, élancé, élégant, le visage ovale, des petites poches sous les yeux, venu pour la saison dans une ville du Midi, s'était efforcé avant tout de lier des relations avec quelques familles honorables.

— Oui, estimable *signor*, se plaisait-il à dire en balançant gracieusement la jambe et faisant voir ses bas rouges, l'artiste doit agir sur les masses de façon immédiate et médiate. La première qualité s'acquiert par l'habitude de la scène, la seconde par la connaissance du public. *Ma parole d'honneur!* (1) je ne comprends pas pourquoi, nous autres acteurs, nous évitons de lier connaissance avec les familles. Pourquoi cela? Sans parler des dîners, des anniversaires, des gâteaux, des *soirs fixes* (2), sans parler des distractions, quelle influence l'artiste ne peut-il pas avoir sur la société! La conscience n'est-elle pas agréable d'avoir éveillé une petite lueur dans un crâne à peau épaisse? Et les types!... Et les femmes!... *Mon Dieu*, quelles femmes! La tête tourne en y songeant! On se faufile dans le fin fond des chambres de quelque maison de marchands, on choisit le fruit

(1) En français dans le texte, comme le mot *jeune premier*, écrit en italique. (Tr.)

(2) En français. (Tr.)

le plus frais, le plus succulent, le plus rouge, *parole d'honneur*, quel délice!...

Dans cette ville du Midi, Podjârov fit notamment connaissance avec l'honorable famille du fabricant Zybâiev.

Quand il se souvient aujourd'hui de ces relations, il se renfrogne avec mépris, ferme à demi les yeux et tire nerveusement sa chaîne de montre.

Un jour — c'était la fête de Zybâiev — l'artiste, assis dans le salon de ses nouvelles connaissances, pérorait comme de coutume. Autour de lui, étalés dans des fauteuils et sur le canapé, les « types » écoutaient placidement. De la chambre voisine arrivaient un rire féminin et les bruits du thé que l'on prenait... Jambes croisées, avalant à chaque phrase une gorgée de thé et de rhum, et tâchant de donner à ses traits une expression négligemment ennuyée, Podjârov racontait ses succès de scène.

— Je suis par excellence, disait-il en souriant avec condescendance, un acteur provincial. Mais j'ai joué aussi dans les capitales... A propos, que je vous raconte un épisode assez caractéristique de la tendance d'esprit actuelle! A Moscou, pour mon bénéfice, les étudiants m'ont offert tant de couronnes de laurier, que, je le jure sur tout ce que j'ai de sacré, je ne savais où les mettre! *Parole d'honneur!* Par la suite, dans un moment de gêne, je portai chez un épicier tout ce laurier, et... devinez quel poids il y en avait? Il y en avait deux pouds et huit livres (1). Ha! ha! ha! L'argent vint fort à propos. Les artistes sont bien souvent à court.

(1) Le poud pèse 16 kilos 38. (Tr.)

Aujourd'hui vous avez des cents et des mille, et, le lendemain, rien... Aujourd'hui, pas une bouchée de pain, et, demain, que le diable m'emporte, des huîtres et des anchois !

Les naturels buvaient gravement leur thé et écoutaient. Le maître de la maison ne sachant comment complaire à un hôte instruit et divertissant, lui présenta un survenant, son parent éloigné, Pâvel Ignâtiévitch Klîmov, homme corpulent, âgé d'une quarantaine d'années, vêtu d'une large redingote, avec de très amples pantalons.

— Faites connaissance ! lui dit-il en présentant Klîmov. Il aime les théâtres et a joué jadis lui-même. Il est propriétaire dans le gouvernement de Toûla.

Podjârov et Klîmov causèrent. Il se trouva, au grand contentement des deux hommes, que le propriétaire de Toûla habitait la ville où le *jeune premier* avait joué deux années de suite. Commencèrent les questions sur la ville, les connaissances communes, le théâtre...

— Savez-vous ? disait le jeune premier en faisant voir ses bas rouges, cette ville me plaît beaucoup ! Quels trottoirs, quel joli jardin... et quelle société !... Une excellente société !

— Oui, excellente, acquiesça le propriétaire.

— C'est une ville commerçante mais très intellectuelle... Par exemple... heu... le proviseur, le procureur... les officiers... Le chef de police, lui aussi, n'est pas mal... Un homme, comme disent les Français, *enchanté* (1). Et les femmes ! Allah ! quelles femmes !

(1) Ainsi, en français. (Tr.)

— Oui, effectivement... les femmes...

— Peut-être suis-je de parti-pris, mais le fait est que, dans votre ville, j'ai eu en amour, je ne sais pourquoi, une chance du diable ! J'aurais pu en écrire dix romans. N'en prenons qu'un. J'habitais la Iégôriévskaja (1), maison de la Trésorerie...

— La maison rouge, à briques nues ?

— Oui, oui... c'est ça !... Tout près de chez moi habitait, il me souvient, dans la maison Kochtchév, la beauté de l'endroit, Vârénnka...

— N'est-ce pas, Varvâra Nicolâévna ? demanda Klimov, rayonnant de plaisir... C'est réellement une beauté... La première beauté de la ville !

— La première ! Un profil classique... de grands yeux noirs, une natte jusqu'à la taille. Elle me vit dans *Hamlet*... Elle m'écrivit une lettre à la Tatiâna, de Poûchkine (2)... Je répondis, cela s'entend...

Podjârov regarda autour de lui, s'assura qu'il n'y avait pas de dames, leva les yeux, sourit tristement et soupira :

— Je revins un jour chez moi après le théâtre, poursuivit-il à voix basse, elle était assise sur mon canapé. Larmes, déclarations d'amour, baisers... Oh ! ce fut une nuit magnifique, divine ! Notre roman dura ensuite deux mois, mais cette nuit ne se répéta pas. Quelle nuit, *parole d'honneur* !

— Permettez, marmotta Klîmov devenant pourpre de colère et ouvrant largement les yeux, que dites-vous là ? Je connais très bien Varvâra Nicolâévna... C'est ma nièce...

(1) Rue Saint-Georges. (Tr.)

(2) Dans *Evguénii Oniégine*. Voir le récit précédent. (Tr.)

Podjârov, troublé, ouvrit lui aussi largement les yeux.

— Que dites-vous là ! reprit Klîmov, ouvrant les bras. Je connais cette jeune fille et... et cela m'étonne...

— Je regrette bien qu'il en soit ainsi... murmura l'acteur en se levant et frottant de son petit doigt son œil gauche... mais évidemment, puisque vous êtes son oncle...

Les invités qui, jusque-là, avaient écouté l'acteur avec plaisir et le gratifiaient de sourires, se troublèrent et baissèrent les yeux.

— Non, dit Klîmov très troublé, ayez la bonté, je vous en prie, de rétracter vos paroles !...

— Si cela... hum... vous offense... eh bien, soit monsieur !... dit l'acteur faisant un geste vague de la main.

— Et reconnaissez, dit Klîmov, que vous avez menti !

— Je... non... hum... je n'ai pas menti, mais... je regrette beaucoup... que cela m'ait échappé... Et, en général,... je ne comprends pas votre ton !

Klîmov, comme irrésolu, réfléchissant, se mit à marcher en silence d'un coin du salon à l'autre. Sa figure large s'empourprait de plus en plus et les veines de son cou se gonflaient. Après avoir marché un instant, il s'approcha de l'acteur, et lui dit d'une voix presque pleurante :

— Non, ayez la bonté d'avouer que vous avez menti sur le compte de Vârénnka !... Ayez cette obligeance !

— Voilà qui est étrange ! fit l'acteur levant les

épaules, souriant avec contrainte et balançant le pied. C'est... c'en est même offensant !...

— Alors vous ne voulez pas l'avouer ?

— Je... Je ne comprends pas !

— Vous ne le voulez pas ! En ce cas, pardon,... je vais être obligé de recourir aux mesures désagréables... Ou bien, honoré monsieur, je vais vous insulter ici sur-le-champ, ou... si vous êtes un homme convenable, recevez, monsieur, ma provocation en duel !... Nous nous battons au pistolet !

— Soit ! répondit le *jeune premier*, faisant un geste de dédain. Soit !

Infiniment troublés, les invités et le maître de la maison, ne sachant quel parti adopter, prirent Klimov à part, le priant de ne pas faire de scandale. Étonnées, des figures de femmes, apparurent à la porte... Le *jeune premier* tournoyait, bavardait, et, faisant mine de ne plus pouvoir rester dans une maison où on l'insultait, il prit son chapeau et partit sans dire adieu à personne.

Rentrant chez lui, le *jeune premier* sourit dédaigneusement tout le chemin et haussa les épaules ; mais, dans sa chambre, étendu sur son canapé, il éprouva une forte inquiétude.

« Que le diable l'emporte ! pensait-il. Le duel n'est pas une affaire : il ne me tuera pas ; mais le malheur est que mes camarades le sauront ; et il leur est parfaitement connu que j'ai menti. C'est infect ! Je serai déshonoré dans toute la Russie...

Podjârov réfléchit longuement, fuma, et, pour se distraire, sortit dans la rue.

« Il faudrait parler à ce bretteur, songea-t-il,

faire entrer dans sa stupide tête, qu'il est un imbécile, un nigaud... que je n'ai pas du tout peur de lui... »

Le *jeune premier* s'arrêta devant la maison de Zybâïév et regarda aux fenêtres. Il y avait encore des lumières derrière les rideaux de mousseline, et des figures se mouvaient.

— Je vais attendre ! décida l'acteur.

Il faisait noir et froid... Une désagréable petite pluie d'automne tombait, comme tamisée... Podjârov s'appuya contre un poteau de réverbère et s'abandonna tout entier au sentiment de l'inquiétude. Il fut trempé et harassé.

A deux heures du matin, les invités de Zybâïév commencèrent à partir. Sous la porte, apparut le dernier de tous le propriétaire de Toûla. Il fit un soupir qui remplit toute la rue, et frotta le trottoir de ses lourds caoutchoucs.

— Permettez, monsieur, lui dit le *jeune premier*, en le rattrapant. Une minute !

Klimov s'arrêta. L'acteur sourit, hésita, et dit en bégayant :

— Je... je l'avoue... j'ai menti...

— Non, monsieur, dit Klîmov, rougissant de nouveau, vous devez avouer ça publiquement ! Je ne puis laisser passer ainsi la chose !...

— Mais je fais des excuses ! Je vous prie... vous comprenez !... Je vous prie parce que, convenez-en, le duel n'ira pas sans commentaires, et je suis au théâtre... j'ai des camarades... On pourra supposer Dieu sait quoi !

Le *jeune premier*, tâchant de paraître indifférent, souriait, se redressait, mais la nature ne lui

obéissait pas ; sa voix tremblait ; ses paupières battaient sous le poids de sa faute ; sa tête se baissait. Il bredouilla longtemps quelque chose. Klímov l'écouta, réfléchit, soupira.

— Eh bien, soit ! dit-il. Dieu vous pardonne ! Seulement, jeune homme, une autre fois ne mentez pas ! Rien n'abaisse davantage l'homme que le mensonge... Oui, monsieur ! Vous êtes jeune, vous avez reçu de l'instruction...

Paternel, débonnaire, le propriétaire de Toûla, fit de la morale, et le jeune premier l'écoutait et souriait, docile. Quand Klímov eut fini, l'artiste sourit, salua et, ratatiné, honteux, se dirigea vers son hôtel.

En se mettant au lit, une demi-heure après, il se sentait hors de danger et d'une excellente humeur. Tranquille, heureux que le malentendu se fût terminé de façon si satisfaisante, il remonta sa couverture, s'endormit vite, et dormit profondément jusqu'à dix heures du matin.

L'IMPRESARIO SOUS LE DIVAN

(HISTOIRE DE COULISSES)

On donnait un « vaudeville à travestissements ». Klâvdia Matvièiévnâ Dôlskaïa-Kaoutchoukov, jeune artiste sympathique, toute dévouée au grand art, se précipita dans sa loge et se mit à quitter sa robe de tzigane, pour revêtir en un clin d'œil un costume de hussard.

Pour éviter les plis inutiles, de façon à ce que le costume allât le mieux possible et joliment, la talentueuse artiste décida de tout quitter jusqu'au dernier fil, et de passer l'uniforme sur le vêtement d'Ève. Et voilà que, lorsque déshabillée, frissonnant légèrement, elle se mit à défroisser en la secouant la culotte de hussard, un soupir parvint à son oreille.

Elle ouvrit de grands yeux et écouta. Derechef quelqu'un soupira et, même, sembla-t-il, murmura :

— Ah ! le poids de nos fautes !...

L'artiste, interdite, regarda autour d'elle, et, ne voyant dans sa loge rien de suspect, elle décida de regarder à tout hasard sous son unique meuble, le divan. Et alors, que vit-elle ?

Elle vit sous le divan une longue forme humaine.

— Qui est là ? s'écria-t-elle effrayée, bondissant loin du divan, et se recouvrant, comme elle put, du dolman.

— C'est moi... moi... répondit sous le divan un murmure effaré. N'ayez pas peur, c'est moi... Chut !

Dans le murmure nasillard, semblable à un cré-

pitement de poêle à fricasser, il ne fut pas difficile à l'artiste de reconnaître la voix de l'impresario Inndioukov.

— Vous!? fit l'artiste indignée, rougissant comme une pivoine. Comment... comment avez-vous osé? C'est donc, vieux vilain, que vous avez été couché là-dessous tout le temps?... Il ne manquait plus que ça!

— Ma petite... ma bonne... chuchota Inndioukov, laissant paraître sous le divan sa tête chauve, ne vous fâchez pas, mon trésor! Tuez-moi, écrasez-moi comme un serpent, mais pas de bruit! Je n'ai rien vu, ne vois rien, ne veux rien voir. Vous vous couvrez sans raison, ma colombe, ma beauté indicible! Écoutez un vieillard qui a déjà un pied dans la tombe. Je ne me vautre ici pour rien moins que pour mon salut! Je suis perdu! Voyez, mes cheveux blancs se dressent sur ma tête. Prynndine, le mari de ma Glâchénnka, est arrivé de Moscou. Il va et vient dans le théâtre, cherchant à me trouver! C'est affreux! En dehors de ce qui concerne Glâchénnka, je lui dois, à ce gredin-là, cinq mille roubles!

— Est-ce que ça me regarde? Filez d'ici à la minute ou je... je ne sais ce que je ferai de vous, vilain homme!...

— Chut! mon âme, chut!... Je vous le demande en rampant à genoux! Où me cacher de lui si ce n'est chez vous? Partout il me trouvera. Il n'y a qu'ici qu'il n'osera pas entrer! Je vous en prie! je vous en supplie! Je reste pendant le premier acte dans les coulisses, et je le vois qui passe du parterre sur la scène.

— Alors, dit l'artiste effrayée, vous étiez aussi ici quand on jouait le drame?... Et vous... et vous avez tout vu?

L'impresario se mit à pleurer :

— Je tremble ! Je frissonne ! Je frissonne, ma petite !... Il me tuera, le maudit !... Il m'a déjà tiré dessus à Nijni... Ça a paru dans les journaux !

— Ah ! à la fin, c'est insupportable ! Allez-vous-en ! il est temps que je m'habille et entre en scène. Filez, ou je me mets à crier, à pleurer tout haut... Je vous lance ma lampe à la tête !

— Chut !... mon espoir ! mon ancre de salut ! Je vous augmente de cinquante roubles, mais ne me chassez pas ! Cinquante roubles !

L'artiste, se couvrant d'un tas de robes, courut vers la porte pour crier. Inndioukov rampa derrière elle à genoux et la saisit par la jambe, plus haut que la cheville.

— Soixante-quinze roubles ! siffla-t-il, étouffant, mais ne me chassez pas ! J'ajoute encore un demi-bénéfice.

— Vous me racontez des histoires !

— Que Dieu me punisse ! je le jure !... Que je n'aie plus, si je mens, ni fond ni couvercle !... Je dis un demi-bénéfice et soixante-quinze roubles d'augmentation !

Dôlskaïa-Kaoutchoukov hésita un instant et quitta la porte.

— Mais c'est que vous mentez !... dit-elle, d'une voix dolente.

— Que la terre m'engloutisse ! Que je ne connaisse pas le royaume des cieux ! Suis-je donc un flibustier ?

— Bon, accepta l'artiste, mais tâchez de vous rappeler... Allons, rentrez sous le divan !

Inndioukov, respirant avec peine, entra sous le canapé en reniflant. Dôlskaïa-Kaoutchoukov se mit rapidement à s'habiller. Elle avait honte, il lui était même pénible de songer que, dans sa loge, un homme était couché sous le divan, mais la conscience de n'avoir fait une concession que dans l'intérêt du grand art, la réconforta tellement qu'en quittant peu après le costume de hussard, non seulement elle ne se récria plus, mais montra même à l'impresario quelque sympathie :

— Vous allez tout vous salir, mon bon Kouzma Alexièitch ! dit-elle. Je fourre tant de choses sous le divan.

Le vaudeville finit. On rappela l'actrice onze fois, et on lui offrit un bouquet avec des rubans portant l'inscription : « Restez avec nous ! » En revenant à sa loge, après les ovations, elle rencontra Inndioukov dans les coulisses.

Sale, froissé, ébouriffé, l'impresario rayonnait et se frottait les mains avec joie :

— Ha ! ha !... Figurez-vous ça, ma chère ! dit-il en s'approchant de Dôlskaïa ; moquez-vous d'un vieux barbon !... Figurez-vous que ce n'était pas du tout Prynnndine ! Ha ! ha !... que le diable l'emporte ! Une longue barbe rousse m'a trompé... Prynnndine en a une aussi... Je me suis trompé, vieux diable que je suis ! Ha ! ha !... Je vous ai dérangée pour rien, ma belle !

— Bon, mais faites attention : souvenez-vous de ce que vous m'avez promis ! dit Dôlskaïa-Kaoutchoukov.

— Je m'en souviens, je m'en souviens, ma petite, mais... ma colombe, ce n'était pas Prynndine ! Nos conventions concernaient uniquement Prynndine ! S'il n'y avait pas de Prynndine, pourquoi tiendrais-je ma promesse ? Si c'avait été Prynndine, ah ! certainement ce serait une autre affaire. Mais, vous le voyez, vous-même, je me suis trompé... J'ai pris pour Prynndine un toqué quelconque.

— Que c'est vil ! s'indigna l'artiste. Bas et laid !

— Si c'eût été Prynndine, vous eussiez certainement eu le droit absolu d'exiger que je tienne ma promesse, mais c'était le diable sait qui ! C'est peut-être un savetier, ou, Dieu me pardonne, un tailleur ; dois-je donc payer pour lui ? Je suis homme d'honneur, ma petite... je comprends les choses...

Et Inndiukov s'éloigna en gesticulant et disant :

— Si c'eût été Prynndine, je serais assurément obligé ; mais c'est un inconnu... un diable sait quel rouquin !... Ce n'est pas du tout Prynndine.

UN
REMÈDE CONTRE UN ACCÈS
D'IVROGNERIE

En un compartiment réservé de première classe, le célèbre diseur et comique, Phénixov-Dikobrâso II, vient d'arriver dans la ville de D... pour y donner quelques représentations.

Tous ceux qui étaient venus l'attendre à la gare savaient que le billet de première classe n'avait été pris qu'à la station précédente « pour faire de l'esbrouffe », et que, jusqu'à ce point-là, la célébrité avait voyagé en troisième ; tout le monde voyait aussi que, malgré le grand froid d'automne, la célébrité n'avait qu'un léger macfarlane et un vieux bonnet de loutre ; pourtant, quand la figure ensommeillée et bleue de Dikobrâsov II apparut à la portière, tout le monde se sentit gagné par l'émotion et éprouva le désir ardent de faire sa connaissance. L'impresario Potchéchoûév l'embrassa trois fois suivant la coutume russe, et l'emmena chez lui.

Le célèbre artiste devait donner sa première représentation deux jours après son arrivée ; mais le destin en disposa autrement. La veille du spectacle l'impresario, pâle, échevelé, surgit à la caisse, annonçant que Dikobrâsov II ne pouvait pas jouer.

« Il ne pourra pas jouer ! s'écria-t-il en s'arrachant les cheveux ; comment trouvez-vous ça ? Tout un mois, nous publions en lettres hautes d'un mètre que nous allons avoir Dikobrâsov ; nous

nous en glorifions ; nous nous mettons en quatre ; nous encaissons les locations, et, tout d'un coup, une pareille ignominie ! Il mériterait au moins d'être pendu !

— Mais qu'a-t-il?... que se passe-t-il?...

— Eh bien, il est complètement saoul, le maudit !

— En voilà une affaire !... Laissez-le dormir, il se dégriserà.

— Il crèvera plutôt que de se dégriser !... Je l'ai beaucoup connu à Moscou et ailleurs. Quand il commence à s'enfiler de l'eau-de-vie, il en a pour deux mois sans arrêt. C'est un de ses accès !... La voilà, ma chance !... Qu'ai-je à être si malheureux ? De qui ai-je hérité tous mes malheurs, damné que je suis ? Pourquoi la malédiction du ciel est-elle toujours suspendue sur ma tête ? (Potchétoûév est tragédien de profession et de nature ; ses expressions fortes, accompagnées de coups sur la poitrine, lui vont très bien.) Que je suis lâche, abject et misérable, d'offrir aussi servilement ma tête aux coups du sort ! Ne serait-il pas plus digne d'en finir une fois pour toutes avec ce rôle honteux de Macaire, sur la tête de qui tombent toutes les tuiles (1), en me logeant une balle dans le crâne ? Qu'est-ce que j'attends ? Dieu, qu'est-ce que j'attends pour le faire ?...

Potchétoûév se couvrit le visage de ses mains et se tourna vers la fenêtre.

A la caisse, se trouvaient beaucoup d'artistes et d'amateurs de théâtre ; aussi les conseils, les consolations et les mots d'encouragement ne man-

(1) Allusion à un proverbe russe. (Tr.)

quèrent pas. Mais, tout cela était de caractère philosophique ou prophétique et n'allait au delà du *vanitas vanitatum*, des « ne vous en faites pas » et des « ça s'arrangera ».

Il n'y eut que le caissier, un petit homme replet, soufflé comme un hydropique, qui prit la chose plus au sérieux.

— Si vous essayiez de le soigner, Prokl Lvôvitch? dit-il.

— Il n'y a pas de remède contre un accès d'ivrognerie.

— Ne dites pas cela ! Notre coiffeur guérit très bien les accès. Toute la ville se soigne chez lui.

Potchétchoûév fut heureux de s'accrocher même à ce fétu, et, cinq minutes plus tard, le coiffeur du théâtre Fiôdor Grébéchkov était devant lui.

Figurez-vous un personnage long et osseux, aux yeux enfoncés, à la barbe longue et menue, avec des mains noires. Ajoutez à cela une ressemblance frappante avec un squelette qu'on ferait mouvoir à l'aide de vis et de ressorts. Habillez-le d'un complet noir sur-usé. Vous aurez le portrait de Grébéchkov.

— Bonjour Fédia (1), lui dit Potchétchoûév. J'ai entendu dire, mon ami, que tu... que tu guéris les accès d'ivrognerie?... Rends-moi de grâce le service de guérir Dikobrâsov. Le voilà qui s'est mis à boire !...

— Que Dieu l'assiste ! répondit Grébéchkov d'un ton grave et abattu. Des artistes moindres, des marchands, des employés, je les soigne en effet.

(1) Diminutif de Fiôdor. (Tr.)

Mais celui-ci, une célébrité que toute la Russie connaît !...

— Eh bien ! qu'est-ce que ça peut faire ?

— C'est que, pour chasser son accès, il faut produire dans tous ses membres et toutes ses jointures une véritab'e révulsion. Je puis la produire, cette révulsion-là ; mais, qu'une fois guéri, il se dresse sur ses ergots et me crie : « Comment as-tu osé, sale chien, toucher à ma personne ! » Ah ! je les connais, les célébrités !

— Tu, tu, tu ! il n'y a pas à tortiller, mon bon ami ! Le vin est tiré, il faut le boire. Prends ton chapeau, et viens.

Lorsque dix minutes après, Grébéchkov pénétra dans la chambre de Dikobrâsov, la célébrité, étendue sur son lit, fixait un regard plein de rage sur la lampe de la suspension.

La lampe pendait tranquillement, mais Dikobrâsov II ne la quittait pas des yeux, et bredouillait :

— Ah ! tu veux danser, toi ? Je vais te faire voir comment on danse, anathème que tu es ! J'ai déjà cassé la carafe ; je te casserai aussi, tu verras ! Ah ! et le plafond qui tourne aussi ?... Bon, c'est une conspiration ! Je comprends ! Mais la lampe, la lampe ! C'est la plus petite de tous, la coquine, et c'est elle qui tourne le plus ! Attends un peu !...

L'artiste se leva, entraînant son drap derrière lui, renversant les verres qui étaient sur la table, et se dirigea en trébuchant vers la lampe. Mais, à mi-chemin, il se heurta à quelque chose de long et d'osseux.

— Qu'est-ce encore? hurla-t-il, roulant des yeux hagards. Qui es-tu? D'où viens-tu? Hein?

— Je vais te le faire voir, qui je suis!... Vite, retourne sur ton lit. Tout de suite!

Et sans attendre que le comique y retournât, Grébéchkov, déployant le bras, lui flanqua sur la nuque un coup de poing tel que l'autre retomba en culbutant sur sa couche.

L'artiste n'avait jamais dû de sa vie être battu, car, malgré sa profonde ivresse, il regarda Grébéchkov avec surprise et curiosité.

— Tu... tu m'as frappé? Att... attends; tu m'as frappé?

— Oui, je t'ai frappé. Tu en veux encore?

Et le coiffeur lui détacha un autre coup en pleine figure.

Je ne sais si ce fut la violence des coups ou la nouveauté des sensations qui produisirent un effet, mais les yeux de l'artiste cessèrent de vaciller, et il y luisit quelque chose de sensé. Il se leva brusquement et se mit, plutôt avec intérêt qu'avec rancune, à regarder la figure pâle et le veston sale de Grébéchkov.

— Tu... tu... me bats? bredouilla-t-il. Tu... tu... oses?

— Silence!

Et de nouveau un coup dans la figure.

L'artiste, ahuri, voulut se défendre, mais Grébéchkov, d'une main lui pressant la poitrine, se mit à le gifler de l'autre.

— Hé! doucement, doucement!... dit Potchétkoûév qui se tenait dans la pièce voisine. Doucement, Fédénka!...

— Soyez sans crainte, Prokl Lvôvitch ; c'est encore lui qui, après, m'en sera reconnaissant !

— Oui, mais vas-y tout de même moins fort ! répéta Potchétkoûév d'une voix lugubre, en passant la tête par la porte entre-bâillée. Cela ne te fait rien à toi, et à moi, cela me donne des frissons ! Pense un peu à ce que tu fais là ! Battre ainsi, en plein jour, un homme habile, cultivé, connu, et, dans son propre domicile !...

— Mais, Prokl Lvôvitch, ce n'est pas lui que je bats ; je bats le démon qui est en lui. Faites-moi le plaisir de vous en aller et ne craignez rien... Reste donc tranquille, diable ! cria Fiôdor à l'artiste. Bouge pas, quoi !...

Dikobrâsov fut saisi de terreur ; il dut lui sembler que tous ces objets qui, tout à l'heure, dansaient, ou qu'il venait de casser, s'étaient entendus pour crouler sur sa tête.

— Au secours ! cria-t-il... Au secours ! Sauvez-moi !

— Tu n'as pas fini de crier, vieux diable?... Ce ne sont encore là que des fleurs ; les fruits vont venir. Maintenant écoute : Si tu dis encore un seul mot, ou si tu bouges, je te tue !... Je te tue sans le moindre regret ! Personne ne te défendra, mon vieux ! Personne ne viendra, quand même on tirerait le canon... Mais si tu te calmes et ne cries plus, je te donnerai encore de l'eau-de-vie. La voici, l'eau-de-vie !

Grébéchkov tira de sa poche un demi-litre d'eau-de-vie et le fit miroiter sous les yeux de l'acteur. L'ivrogne, à la vue de l'objet de sa passion, oublia les coups et poussa même un cri de satis-

faction. Grébéchkov prit alors dans une poche de son gilet un petit morceau de savon sale, et le fit tomber dans la bouteille.

Quand l'eau-de-vie fut devenue mousseuse et trouble, il y adjoignit toute sorte d'ingrédients, du salpêtre, de l'ammoniaque, de l'alun, du sel de Glauber, du soufre, de la colophane, et autres produits, achetés chez le droguiste.

Le comique ouvrait de grands yeux et suivait avec passion tous les mouvements de la bouteille. Finalement, le coiffeur brûla un bout de chiffon, versa la cendre dans le récipient, agita le tout, et s'approcha du lit.

— Bois ! dit-il, en versant la moitié d'un verre à thé. Bois d'un coup !

Le comique but avec délices, fit un ah ! mais, aussitôt, il écarquilla les yeux. Son visage devint très pâle et la sueur perla à son front.

— Bois encore ! proposa Grébéchkov.

— Je... n'en veux plus ! dit-il. Att... attends !...

— Bois encore, que le diable te !... Bois, ou je te tue !

Dikobrâsov but, et tomba en gémissant sur son oreiller.

Il se releva au bout d'un instant et Fiôdor put constater que son « spécifique » agissait.

— Bois encore ! Il faut que toutes tes entrailles soient retournées ; cela te fera du bien. Bois !

Le temps qui suivit fut pour l'artiste un vrai martyre. Il sentait ses entrailles littéralement retournées. Il sursautait, s'agitait sur son lit, et suivait avec terreur les lents mouvements de son

impitoyable ennemi, qui ne lui laissait pas une minute de répit et le battait obstinément chaque fois qu'il refusait de boire son « spécifique ». Les coups et le « spécifique » alternaient. Jamais auparavant le pauvre corps de Phénixov-Dikobrâsov II n'avait essuyé pareils outrages ; jamais la célébrité ne s'était trouvée si faible et si impuissante. Le comique d'abord cria et vociféra, puis il se mit à supplier, et enfin, voyant que ses protestations n'amenaient que des coups, fondit en larmes.

Potchétchoûév, aux écoutes derrière la porte, n'y tint plus et entra vivement dans la chambre.

— Va-t'en au diable ! dit-il, désespéré. Que l'argent de la location soit perdu s'il le faut ! Qu'il boive son eau-de-vie, mais, ne le martyrise plus, je t'en prie ! Tu vas le faire crever, que le diable t'emporte ! Regarde ; il est presque mort ! Ma parole d'honneur, si j'avais su, je ne me serais pas prêté à tout cela...

— Ce n'est rien du tout ! Il me remerciera même, après, vous verrez...

Puis, se tournant vers l'artiste :

— Hé ! toi là-bas ! gare ! ça vole !

Grébéchkov passa toute la journée auprès de l'artiste. Il en fut fatigué lui-même et l'autre était complètement harassé. Le comique perdit à la fin toutes ses forces ; il n'était même plus capable de gémir. Il restait comme pétrifié, avec une expression de terreur répandue sur le visage. A cette pétrification succéda une sorte de sommeil.

Le lendemain matin, le comique, au grand étonnement de Potchétchoûév, se réveilla ; donc il n'était pas mort.

Une fois éveillé, il regarda autour de lui d'un air hébété, promena son regard trouble dans la chambre et essaya de rassembler ses souvenirs.

— Pourquoi suis-je tout endolori? se demandait-il. C'est comme si un train était passé sur moi. Si je buvais un petit coup? Hé! Quelqu'un? De l'eau-de-vie!

Potchétchoûév et Grébéchkov se trouvaient justement derrière la porte.

— Il demande de l'eau-de-vie, dit Potchétchouév terrifié. Il n'est donc pas guéri!

— Vous n'y pensez pas, Prokl Lvôvitch! dit le coiffeur surpris. Est-ce qu'on peut guérir un pareil accès d'un seul coup? Dieu veuille qu'il en soit remis dans une semaine! Et vous voudriez qu'il le soit en un jour!... Un autre, plus faible que lui, serait peut-être sur pieds en cinq jours; mais lui, regardez un peu sa carrure: un vrai marchand. Vous ne l'aurez pas si vite!

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit ça plus tôt, anathème! gémit Potchétchoûév. De qui ai-je hérité mes malheurs? Qu'est-ce que j'attends encore du sort, damné que je suis! N'est-il pas plus digne d'en finir d'un coup, en me logeant une balle dans la tête. Etc...

Si noires que fussent les idées de Potchétchoûév, Dikobrâsov II put néanmoins jouer une semaine plus tard. On ne fut pas obligé de rembourser la location. Grébéchkov grima l'artiste et toucha si respectueusement à sa figure que vous n'auriez jamais reconnu en lui le souffleteur des jours précédents.

— Qu'il est vivace, cet homme! s'étonnait

Potchétchoûév. J'ai failli mourir rien qu'à voir ses tourments, et lui est là, comme si de rien n'était. Et c'est lui encore qui remercie ce diable de Fèdka ! Il veut même l'emmener avec lui à Moscou ! Des miracles, pas autre chose !

1887.

LES BOTTINES

L'accordeur de pianos Moûrkine, homme rasé à figure jaune, du tabac au nez et de la ouate aux oreilles, sortit de sa chambre d'hôtel, et cria d'une voix cassée :

— Sémione ! Garçon !

En voyant son visage effaré, on pouvait croire que le plâtre du plafond était tombé sur lui ou qu'il venait de voir dans sa chambre un revenant.

— Sémione, je t'en prie, qu'est-ce que c'est que ça ? cria-t-il en voyant le garçon qui accourait. Je suis rhumatisant, malade, et tu me forces à sortir nu-pieds ! Pourquoi ne m'as-tu pas encore apporté mes bottines. Où sont-elles ?

Sémione entra dans la chambre de Moûrkine, regarda l'endroit où il avait l'habitude de mettre les bottines cirées, et se gratta la nuque : il n'y avait pas de bottines.

— Où peuvent-elles être, les maudites ? dit Sémione. Hier soir, il me semble les avoir cirées et posées là... Hum !... Hier, il faut l'avouer, j'étais pompette... Il faut croire que je les ai mises dans une autre chambre... C'est justement ça, Afanassiï Iégôrytch ! Je les ai mises dans une autre chambre... Il y en a beaucoup, de chaussures, et, quand on a bu, quand on a perdu son contrôle, le diable seul peut s'y reconnaître... J'ai dû les mettre chez la dame d'à côté... chez l'actrice...

— Grâce à toi, je dois maintenant aller déranger une dame ! Il faut pour une bêtise réveiller une honnête femme...

Soupirant et toussant, Moûrkinine s'approcha de la porte voisine et frappa doucement.

— Qui est là ? demanda une minute après une voix de femme.

— C'est moi, madame, commença Moûrkinine d'une voix plaintive, prenant la pose d'un gentleman qui parle à une femme du grand monde. Excusez-moi de vous déranger, madame, mais je suis malade, rhumatisant... Les médecins m'ont ordonné de me tenir les pieds chauds, d'autant plus que je dois à l'instant aller accorder un piano chez la générale Chévélitsyne... Je ne puis y aller nu-pieds !...

— Bon, mais que vous faut-il ? De quel piano parlez-vous ?

— Il ne s'agit pas d'un piano, madame, mais de chaussures. Ce maladroit de Sémione, après avoir ciré mes bottines, les a mises, par erreur, dans votre chambre. Ayez, madame, l'extrême obligeance de me donner mes chaussures.

On entendit un remuement, un saut hors du lit, un claquement de pantoufles, puis la porte s'ouvrit à peine, et un bras potelé jeta aux pieds de Moûrkinine une paire de chaussures. L'accordeur remercia et revint vers sa chambre.

— C'est étrange !... marmottait-il en mettant sa bottine. Il me semble que ce n'est pas la bottine droite, mais que ce sont deux bottines gauches... Oui, deux bottines gauches... Écoute, Sémione, mais ce ne sont pas mes bottines !... Les miennes

ont des tirettes rouges et ne sont pas rapiécées ; et celles-ci sont éculées et sans tirettes !

Sémione prit les bottines, les retourna plusieurs fois sous ses yeux, et fronça les sourcils.

— C'est les bottines de Pâvel Alexânnrovitch... grogna-t-il, regardant de biais. (Il louchait de l'œil gauche.)

— Quel Pâvel Alexânnrovitch ?

— Un acteur... Il vient ici tous les mardis... C'est lui qui a pris vos bottines au lieu des siennes... J'ai mis les deux paires dans sa chambre, les siennes et les vôtres. Quelle histoire !

— Alors, va les changer !

— Je vous en donne !... dit Sémione souriant. Va les changer !... Et où le trouver maintenant ? Il y a une heure qu'il est parti... Autant aller chercher le vent dans un champ !

— Et où habite-t-il ?

— Qui le sait ? Il vient ici tous les mardis, mais nous ne savons pas où il demeure. Il vient passer la nuit, et ensuite, adieu jusqu'au mardi suivant.

— Tu vois, animal, ce que tu as fait !... Que puis-je maintenant ?... Il est temps, anathème, que j'aille chez la générale Chévélitsyne. J'ai les pieds glacés.

— Est-ce long d'échanger des bottines ? Prenez celles-ci, gardez-les toute la journée et, le soir, vous irez au théâtre... Vous demanderez l'acteur Blistânov... Si vous ne voulez pas aller au théâtre, il faudra attendre l'autre mardi... Il ne vient ici que le mardi...

— Mais, demanda l'accordeur en remuant les bottines avec dégoût, pourquoi y a-t-il deux bottines gauches ?

— Il porte celles que Dieu lui envoie. C'est la pauvreté... Où un acteur en prendrait-il?... « Quelles bottines vous avez, Pâvel Alexândrovitch ! lui dis-je. C'est une vraie honte ! » Et lui me dit : « Tais-toi, me dit-il, et pâlis. Avec ces bottines-là, dit-il, j'ai joué des comtes et des princes ! » Drôles de gens ! Des acteurs, quoi ! Si j'étais le gouverneur ou quelque autorité, je rassemblerais tous ces acteurs, et à la boîte !

Geignant et se renfrognant sans cesse, Moûrkinine chaussa les deux bottines gauches et s'en fut, en boitant, chez la générale Chévélitsyne. Il courut la ville toute la journée, accorda des pianos, et il lui parut, toute la journée, que tout l'univers regardait ses pieds et y voyait des bottines rapiécées à talons détournés. Outre les souffrances morales, il dut en endurer de physiques : il attrapa des cors.

Le soir, il se rendit au théâtre. On jouait *Barbe-Bleue*. Ce ne fut qu'avant le dernier acte, et encore par la protection d'un flûtiste de sa connaissance, qu'on le laissa pénétrer dans les coulisses... Introduit dans la loge des hommes, il y trouva tout le personnel masculin ; tels s'habillaient, d'autres se maquillaient, d'autres fumaient. Barbe-Bleue, debout près du roi Bobèche, lui montrait un revolver.

— Achète-le-moi ! lui disait Barbe-Bleue. Je l'ai acheté d'occasion à Koursk pour huit roubles, mais je te le laisse pour six. Une précision remarquable.

— Prends garde... C'est qu'il est chargé !

— Puis-je voir M. Blistânov ? demanda l'accordeur en entrant.

— C'est moi ! dit Barbe-Bleue, se retournant vers lui. Que désirez-vous ?

— Pardon de vous déranger, monsieur, commença l'accordeur d'une voix suppliante, mais croyez... Je suis un homme malade, rhumatisant... Les médecins m'ont ordonné de me tenir les pieds chauds...

— Mais, à proprement parler, que voulez-vous?

— Voyez-vous, monsieur... continua l'accordeur... Vous avez, monsieur, daigné passer la nuit dans les chambres meublées du marchand Boukhtiév... au numéro 64...

— Pourquoi mentir ! fit le roi Bobèche en souriant. Au numéro 64 habite ma femme !

— Votre femme, monsieur ? Très agréable, monsieur !... dit Moûrkine souriant. C'est justement elle, votre femme, qui m'a remis ces bottines... Quand monsieur, — l'accordeur désigna Blistânov — est sorti de chez elle... j'ai cherché mes bottines... J'appelle le garçon, et le garçon me dit : « Oui, c'est moi, monsieur, qui ai mis vos bottines dans la chambre voisine ! » Par mégarde, étant ivre, il a mis au 64 mes bottines et les vôtres, — dit Moûrkine se retournant vers Blistânov — et vous, en partant de chez l'épouse de monsieur, vous avez pris les miennes...

— Alors, quoi ? dit Blistânov s'assombrissant, vous venez ici faire des potins ?

— Pas du tout, monsieur ! Dieu m'en préserve ! Vous ne m'avez pas compris, monsieur ! Je viens au sujet de... au sujet de mes bottines !... N'avez-vous pas daigné coucher au numéro 64 ?

— Quand ?

— Cette nuit, monsieur.

— Vous m'y avez vu ?

— Non, monsieur, répondit Moûrkine, très troublé, s'asseyant et quittant rapidement les bottines, je ne vous y ai pas vu !... Je ne vous ai pas vu, monsieur, mais c'est l'épouse de monsieur qui m'a jeté vos bottines... au lieu des miennes, monsieur.

— Quel droit avez-vous, mon bon monsieur, d'avancer des choses pareilles ? Sans parler de moi, vous insultez une femme, et encore en présence de son mari !

Dans les coulisses s'éleva un vacarme effroyable. Le roi Bobèche, le mari offensé, devint tout à coup pourpre et frappa de toute sa force la table du poing en sorte que, dans la loge voisine deux actrices se trouvèrent mal.

— Et tu le crois ? lui criait Barbe-Bleue. Tu crois ce gremlin ! Oh ! Oh ! Veux-tu que je le tue comme un chien ? Le veux-tu ? Je vais en faire un beefsteak ! Je vais le mettre en miettes !

Et tous ceux qui, ce soir-là, se promenaient dans le jardin de la ville, près du Théâtre d'été, racontaient ensuite qu'ils avaient vu, avant le quatrième acte, un homme nu-pieds, à figure jaune, les yeux remplis d'effroi, sortir du théâtre et courir dans l'allée principale. Un homme en costume de Barbe-Bleue, le revolver au poing, le poursuivait.

Ce qui arriva ensuite, personne ne le vit. On sait seulement qu'après sa connaissance avec Blistânov, Moûrkine resta couché, malade, deux semaines, et, aux mots : « Je suis un homme malade, rhumatisant, » il se mit à ajouter : « Je suis un homme blessé... »

LA FIN D'UN ACTEUR

Le père noble et le gille de la troupe, Chtchiptsov, vieil homme robuste et grand, moins connu pour son talent scénique que pour sa force physique, s'était, pendant le spectacle, disputé à fond avec l'impresario, et, avait senti, au beau milieu de la querelle, quelque chose se rompre dans sa poitrine.

D'habitude, à la fin d'une explication orageuse, l'impresario Joukov se mettait à rire hystériquement et tombait évanoui, mais cette fois-ci Chtchiptsov, sans attendre cette issue, se hâta de partir. Les injures et la sensation de rupture dans sa poitrine l'agitaient tellement qu'il quitta le théâtre sans se dégrimer, n'ayant enlevé que sa barbe.

Revenu dans sa chambre, Chtchiptsov la parcourut longtemps de long en large, puis il s'assit sur son lit, se soutenant la tête de ses poings et songea. Il resta ainsi assis sans bouger ni proférer un mot jusqu'à deux heures le lendemain, alors que le comique Sigâév entra chez lui.

— Qu'as-tu donc, Fol-Ivânovitch, pour ne pas venir à la répétition? se mit à crier le comique, reprenant sa respiration et remplissant la chambre d'une odeur d'alcool. Où as-tu été?

Chtchiptsov ne répondit rien et regarda le comique de ses yeux maquillés et troubles.

— Si du moins tu t'étais débarbouillé le museau !

continua Sigâév. C'est une honte de te regarder ! Tu t'es rempli jusqu'à la garde, ou bien... es-tu malade, voyons ? Et pourquoi te tais-tu ? Es-tu malade ? Je te le demande !

Chtchipsov se taisait. Bien qu'il fût maquillé, le comique, le regardant plus attentivement, ne put pas ne pas remarquer sa pâleur étonnante, sa sueur et le tremblement de ses lèvres. Ses mains et ses pieds tremblaient aussi, et tout l'énorme corps du pitre-géant semblait foulé, aplati. Le comique examina rapidement la chambre, et n'y vit ni flacon, ni bouteilles, ni aucun autre récipient suspect.

— Sait-tu, Michoûtka (1), lui dit-il inquiet, tu es sans doute malade. Que Dieu me punisse, tu es malade ? Tu n'as pas figure humaine !

Chtchiptsov se taisait et regardait mornement le parquet.

— Tu as pris froid, continua Sigâév en lui prenant la main. Oh ! que tes mains brûlent ! Où as-tu mal ?

— Je... je veux aller chez moi... murmura Chtchiptsov.

— N'es-tu pas chez toi ?

— Non... à Viâzma.

— En voilà une idée ! En trois années, tu n'y arriverais pas, à ton Viâzma !... Quoi, tu veux aller voir ton petit papa et ta petite maman ?... Ils sont, bien sûr, pourris depuis longtemps ; tu ne retrouverais même pas leurs tombes...

— C'est mon... pays... là-bas...

— Allons, allons, pas de ça ! il n'y a pas à faire

(1) Diminutif affectueux de Micha (Mikhâïl). (Tr.)

de *merlancolie* ! Cette psychopathie, l'ami, est la dernière des choses... Remets-toi. Tu dois jouer demain Mitka dans *le Prince Sérèbriany* (1). Personne ne peut te remplacer. Bois quelque chose de chaud et prends de l'huile de ricin. As-tu de l'argent pour ça ? Attends, je cours t'en acheter.

Le comique fouilla ses poches, trouva quinze copeks et courut à la pharmacie. Il revint au bout d'un quart d'heure.

— Allons, bois, dit-il en approchant la fiole des lèvres du père noble. Bois à même la fiole. D'un coup ! Comme ça... Tiens, maintenant suce un clou de girofle pour que ton cœur ne soit pas empesté par cette saleté !

Le comique resta encore un peu chez le malade, l'embrassa tendrement, et partit.

Vers le soir, le *jeune premier* (2) Brâma-Glînnskii vint chez Chtchiptsov. Le talentueux artiste avait des souliers de prunelle, un gant à la main gauche. Il fumait un cigare et sentait même l'héliotrope, mais il n'en faisait pas moins fortement songer à un voyageur, tombé dans un pays où il n'y a ni bains, ni blanchisseuses, ni tailleurs...

— On m'a dit que tu es malade ? demanda-t-il à Chtchiptsov en pirouettant sur un talon ; mon Dieu, qu'as-tu ?

Chtchiptsov se taisait et ne bougeait pas.

— Pourquoi est-ce que tu te tais ? Tu as sans doute mal de tête !... Allons, ne réponds pas, je ne vais pas t'ennuyer... Tais-toi...

(1) Pièce tirée du roman d'Alexis Tolstoï. (Tr.)

(2) En français. (Tr.)

Brâma-Glinnskiï (c'était son nom de théâtre, mais son véritable nom était Gousskov) (1), s'approcha de la fenêtre, mit les mains dans ses poches et se mit à regarder dans la rue... Devant ses yeux s'étendait un ample terrain vague, entouré d'une barrière grise, le long de laquelle se dressait toute une forêt de glouterons de l'année précédente. Derrière le terrain vague se détachait en noir une usine abandonnée, aux fenêtres clouées. Près de la cheminée tournoyait un chouça attardé. Tout ce tableau triste, sans vie, se couvrait déjà de la brume du soir.

Le *jeune premier* entendit prononcer :

— Il faut que j'aille chez moi !...

— Où ça, chez toi ?

— A Viâzma... au pays...

— Jusqu'à Viâzma, mon vieux, il y a quinze cents verstes... soupira Brâma-Glinnskiï, tambourinant la vitre... Et qu'as-tu besoin d'aller à Viâzma ?

— Y mourir...

— Allons, bon, que vas-tu chercher ?... Mourir ?... C'est la première fois de ta vie que tu es malade, et tu t'imagines déjà que c'est la mort !... Non, frère, aucun choléra ne pourra abattre un bison comme toi... Tu vivras cent ans... Où as-tu mal ?

— Nulle part, mais je... sens...

— Tu ne sens rien... Tout cela vient de trop de santé !... Les forces bouillonnent en toi... Tu devrais prendre une belle cuite, boire de façon à provoquer toute une révolution dans ton corps. L'ivresse renouvelle complètement. Te rappelles-

(1) Ce nom est un dérivé du mot oie. (Tr.)

tu ta cuite de Rostov-sur-le-Don? Il est même effrayant de s'en souvenir! Nous eûmes toutes nos peines, Sâcha et moi, à apporter le baril de vin que tu bus tout seul, et tu envoyas encore chercher du rhum... Tu avais tant bu que tu voulais prendre des diables avec un sac, et tu as déraciné un bec de gaz... T'en souviens-tu? Et tu es encore allé battre des Grecs!...

Sous l'effet de souvenirs si agréables, le visage de Chtchiptsov s'éclaira un peu et ses yeux brillèrent

— Te souviens-tu comme j'ai rossé l'impresario Savoïkine? murmura-t-il en levant la tête... Et qu'y a-t-il à dire? J'ai rossé dans ma vie trente-trois impresarios, et des moindres gens, je n'en parle pas... Quels impresarios j'ai rossés!... De ceux qui ne permettent pas aux zéphyrus de les atteindre! J'ai rossé deux écrivains célèbres, un peintre...

— Qu'as-tu donc à pleurer?

— A Kherson, j'ai tué un cheval d'un coup de poing. Et, à Tagannrog, une fois, la nuit, j'ai été attaqué par quinze rôdeurs. Je leur ai arraché leurs casquettes et ils me suivaient en me suppliant : « Petit oncle, rends-moi ma casquette. » Voilà quels exploits j'ai faits!

— Pourquoi donc pleures-tu, nigaud?

— Maintenant, c'est fini... je le sens... Il faudrait aller à Viâzma!

Une pause suivit. Après le silence, Chtchiptsov bondit tout à coup et prit son chapeau. Il avait l'air perdu.

— Adieu! fit-il en titubant. Je vais à Viâzma!

— Tu as l'argent pour le voyage?

— Hum... J'irai à pied!

— Tu es fou...

Tous deux se regardèrent parce que, sans doute, tous deux eurent en tête la même idée : des champs à perte de vue, des forêts sans fin, des marais...

— Non, je vois que tu es fêlé! décida le *jeune premier*. Voilà, mon vieux... D'abord mets-toi au lit, ensuite bois du cognac avec du thé pour transpirer. Et aussi, naturellement, de l'huile de ricin. Attends; où allons-nous prendre le cognac?

Brâma-Glînnskii réfléchit et décida d'aller chez la marchande Tsitrînnikova pour voir ce qu'il en serait. Cette femme aurait peut-être pitié, et prêterait.

Le jeune premier s'y rendit et revint une demi-heure après avec une bouteille de cognac et de l'huile de ricin. Chtchiptsov, comme devant, était assis sur son lit, immobile, se taisant et regardant le parquet. Il but sans se rendre compte, comme un automate, l'huile de ricin que lui présentait son camarade. Comme un automate, il resta ensuite assis devant sa table et prit du thé avec du cognac. Machinalement, il but toute la bouteille et se laissa mettre au lit par Brâma-Glînnskii. Le *jeune premier* releva sur lui la couverture, y ajouta son pardessus, conseilla de transpirer un bon moment et partit.

Vint la nuit. Chtchiptsov avait avalé beaucoup de cognac, mais il ne dormit pas; il restait immobile sous sa couverture, regardait le plafond noir. Puis, apercevant la lune qui apparaissait à la fenêtre, il détacha les yeux du plafond et les porta

sur notre satellite, et resta ainsi, couché, les yeux ouverts, jusqu'au matin..

Le matin, vers les neuf heures, l'impresario accourut.

— Qu'est-ce qui vous prend d'être malade, mon ange? gloussa-t-il, en plissant le nez. Aïe, aïe ! Avec votre complexion, est-ce qu'on peut rester au lit? C'est une honte, une honte ! Je vous l'avoue, j'ai eu peur ! Allons, me suis-je dit, est-ce que notre conversation l'a impressionné? Mon âme, j'espère que ce n'est pas moi qui vous ai rendu malade ! C'est que moi aussi, vous avez... Et puis, entre camarades, les choses ne peuvent pas aller sans ça ! Vous m'avez injurié... Vous avez même levé les poings sur moi, et, pourtant, je vous aime... Ma parole, je vous aime ! Je vous estime et je vous aime !... Tenez, expliquez-moi donc, mon ange, pourquoi je vous aime tant !... Vous n'êtes ni mon parent, ni mon compère, ni ma femme ; mais, quand j'ai su que vous étiez malade, ç'a été pour moi comme un coup de couteau...

Joûkov déclara longuement son amour à Chtchipsov, puis il l'embrassa, et, à la fin des fins, il s'émut si fort qu'il se mit à rire hystériquement, et voulut même s'évanouir. Mais, s'étant sans doute rendu compte qu'il n'était ni chez lui, ni au théâtre, il remit son évanouissement à une meilleure occasion, et s'en alla.

Peu après lui, arriva le tragédien Adabâchov, individu nul, mal embouché, nasillant. Il considéra longuement Chtchiptov, réfléchit longuement, et fit tout d'un coup une découverte.

— Sais-tu, Mîfa? lui demanda-t-il en pronon-

çant / au lieu de *ch*, et donnant à son visage une mystérieuse expression ; sais-tu ? Il faut que tu prennes de l'huile de ricin !

Chtchiptsov se taisait, et il se tut également lorsque, peu après, le tragédien lui versa dans la bouche de l'huile de ricin dégoûtante.

Deux heures après le départ d'Adabâchov, arriva dans la chambre le coiffeur du théâtre, Evlâmpy, ou, comme l'appelaient on ne sait pourquoi les acteurs, Rigoletto. De même que le tragédien, il regarda longtemps Chtchiptsov, soupira comme une locomotive, et se mit, très lentement, à dénouer le paquet qu'il avait apporté. Il y avait dans le paquet une vingtaine de verres à ventouses et quelques fioles.

— Si l'on m'avait envoyé chercher, dit-il tendrement en mettant à nu la poitrine de Chtchiptsov, il y a longtemps que je vous aurais posé des ventouses. Il n'est pas difficile d'aggraver une maladie !

Puis Rigoletto caressa de la paume la large poitrine du père noble, et la couvrit toute de ventouses.

— Oui, disait-il en repliant après cette opération ses instruments, rougis du sang de Chtchiptsov, si l'on m'avait envoyé chercher, je serais venu... Il ne faut pas du tout s'inquiéter pour l'argent ; j'agis par compassion... Où en prendre, si cette idole (1) ne veut payer personne?... Maintenant, daignez prendre de ces gouttes. Elles sont délicieuses. Ensuite vous daignerez prendre de la

(1) L'impresario. (Tr.)

petite huile. C'est du ricin le plus authentique. A la bonne heure ! A votre santé ! Puisse cela vous faire du bien ! Et maintenant adieu, monsieur...

Rigoletto prit son paquet, et, heureux d'avoir soulagé son prochain, se retira.

Le lendemain matin, quand revint le comique Sigâév, il trouva Chtchiptsov dans un état affreux. Étendu sous son pardessus, le père noble respirait avec bruit, regardant le plafond avec des yeux hagards. Il chiffonnait convulsivement sa couverture fripée.

— Aller à Viâzma !... balbutia-t-il en voyant le comique. A Viâzma !

— Voilà, frère, dit Sigâév, ouvrant les bras, cela ne me plaît pas !... Voilà... voilà... frère..., ça ne me va pas !... Pardonne-moi, vieux, mais c'est même bête !...

— Il faut aller à Viâzma !... Ma parole, aller à Viâzma !

— Je... je ne m'attendais pas à cela de toi, marmotta le comique, complètement déconcerté. Le diable sait ce que c'est !... Qu'est-ce qui t'a fait tomber en langueur ? Ehé, éhé... c'est mal ! Un géant, grand comme une guette de pompiers, et qui, brame !... Est-ce qu'un acteur peut pleurer ?

— Je n'ai ni femme, ni enfants, marmonnait Chtchiptsov ; je ne devais pas me faire acteur, mais rester à Viâzma ! Ma vie est perdue, Sémiône ! Oh ! si je pouvais aller à Viâzma !

— Ehé... éhé... ça, ce n'est pas bien !... Et c'est bête !... C'est même lâche !

Calmé et revenu à ses sentiments ordinaires, Sigâév se mit à consoler Chtchiptsov, à lui débiter

que Joûkov lui faisait dire de venir toucher ses feux, que les camarades avaient décidé de l'envoyer en Crimée à frais communs, etc., etc... Mais Chtchiptsov n'écoutait pas, et ne parlait que de Viâzma...

Le comique perdit enfin patience, et, pour consoler le malade, se mit, lui aussi, à parler de Viâzma.

— C'est une belle ville ! disait-il d'un ton consolant. Une ville magnifique, frère ! Elle est célèbre par ses pains d'épice. Des pains d'épice classiques, mais, entre nous soit dit... assez mauvais... Après en avoir mangé, j'ai eu pendant une semaine l'estomac... tu comprends... Mais ce qu'il y a de bien, là-bas, ce sont les commerçants... Ce sont les commerçants les plus gentils de tous ! Quand ils vous reçoivent, ils vous traitent bien !...

Le comique parlait, Chtchiptsov se taisait, écoutait et opinait de la tête.

Il mourut vers le soir.

1886.

POUR LES FÊTES

I

— Que faut-il écrire? interroge Iégor, trempant la plume dans l'encre.

Depuis quatre ans, Vassilissa n'avait pas vu sa fille Iéfimia, partie pour Pétersbourg avec son mari, après son mariage. Deux fois, Iéfimia lui avait écrit; puis ce fut comme si elle était tombée dans l'eau : ni vu, ni connu. Et quand la vieille trayait sa vache à l'aube, quand elle allumait le four, quand elle somnolait les nuits, elle ne pensait qu'à cela : « Que fait Iéfimia là-bas? Vit-elle encore? » Il aurait fallu lui envoyer une lettre, mais le vieux ne savait pas écrire, et il n'y avait personne à qui demander de le faire.

Mais on était à Noël. Vassilissa n'y tint plus. Elle s'en fut à l'auberge trouver Iégor, le frère de son patron, qui, depuis qu'il était revenu du service militaire, demeurait toujours à la maison, ne faisait rien. On disait qu'il pouvait très bien écrire une lettre, lorsqu'on lui payait ce qu'il fallait. Vassilissa s'était abouchée avec la cuisinière de l'auberge, puis avec Iégor lui-même. On s'était accordé à quinze copeks.

C'était à présent le second jour des fêtes. A la cuisine, devant la table, Iégor était assis, la plume à la main. Vassilissa, debout devant lui, réfléchis-

sait, avec une expression de tristesse et de souci. Avec elle était aussi venu son vieux, Piôtre, très maigre, grand, chauve, avec une couronne de cheveux roussâtres. Également debout, il regardait droit devant lui, fixement, comme un aveugle. Dans une casserole, sur le fourneau, cuisait du porc ; cela rissolait, grésillait et semblait dire : « Flu-flu-flu. » La chaleur était étouffante.

— Que faut-il écrire ? redemanda Iégor.

— Quoi ? fit Vassilissa, le regardant avec un air de colère et de soupçon. Ne me presse pas ! Ce n'est pas gratuitement que tu écris ; tu es payé ! Allons, écris :

« A notre aimable gendre, Anndréy Chrissânn-fytch, et à notre unique fille aimée, Iéfimia Pétrôvna, avec amour un profond salut, et notre bénédiction paternelle indestructible dans les siècles. »

— Ça y est. Pousse plus loin.

— Ajoute :

« Nous vous félicitons pour la fête de la Naissance du Christ ; nous sommes vivants et bien portants, ce que nous vous souhaitons au nom du Seigneur... le roi des cieux... »

Vassilissa réfléchit et regarda son vieux :

« ce que nous vous souhaitons au nom du Seigneur... le roi des cieux, » répéta-t-elle.

Et elle ne put rien dire de plus.

Et auparavant, tout ce à quoi elle pensait, la nuit, il lui semblait qu'elle ne le ferait pas tenir dans dix lettres...

Depuis le temps que sa fille était partie avec son mari, beaucoup d'eau avait coulé à la mer. Les vieux vivaient comme orphelins. Ils soupiraient

lourdement la nuit, comme si leur fille était en terre. Combien y avait-il eu depuis ce temps-là d'événements de toute sorte au village, combien de mariages et de morts !... Combien longs étaient les hivers !... Quelles longues nuits !

— Il fait chaud, dit Iégor en déboutonnant son gilet. Il doit y avoir soixante degrés. Que faut-il mettre encore ? demanda-t-il.

Les vieux se taisaient.

— Que fait ton gendre là-bas ? demanda Iégor.

— Il a été soldat, petit père, tu le sais, répondit le vieux d'une voix faible. Il est revenu du service en même temps que toi. Comme il a été soldat, il est maintenant à Pétersbourg, à ce qu'il paraît, dans un établissement de guérison par l'eau. Son docteur guérit les malades avec de l'eau. Il est, autrement dit, suisse chez le docteur.

— Tiens, dit la vieille en sortant de son mouchoir une lettre, c'est écrit là... Nous l'avons reçue d'Iéfimia, Dieu sait depuis quand. Peut-être ne sont-ils déjà plus de ce monde.

Iégor réfléchit un peu et se mit rapidement à écrire.

« Pour le moment, écrivit-il, puisque le sort vous a mis dans la carrière militaire, nous vous conseillons de jeter un coup d'œil dans le règlement des punitions disciplinaires et du code de justice militaire ; vous trouverez dans cette loi la civilisation (spécification ?) de la hiérarchie militaire... »

Il écrivait en lisant tout haut ce qu'il mettait, et Vassilissa pensait ce qu'il faudrait marquer : quelle gêne ils avaient subie l'année précédente ! (ils avaient manqué de pain dès avant Noël ; il

avait fallu vendre leur vache) ; il faudrait écrire que le vieux est souvent malade, et que, bientôt peut-être, il rendra son âme à Dieu... Mais comment exprimer cela en mots ? Que dire avant et après ?

« Donnez attention — continua d'écrire Iégor — au tome 5 des dispositions militaires. Soldat est un nom collectif illustre. Le Premier des Générots et le dernier Homme de troupe s'appellent Soldats... »

Le vieux remua les lèvres et dit doucement :

— Si on pouvait voir les petits-enfants, ça ne serait pas mal.

— Quels petits-enfants ? demanda la vieille en le regardant avec colère. Il n'y en a peut-être pas !

— Et peut-être qu'il y en a ! Qui sait ?

« Et par là vous pouvez juger — se hâtait de griffonner Iégor — quel est l'ennemi Étranger, et quel est l'ennemi Intérieur. Le premier de nos Ennemis Intérieurs, c'est Bacchus. »

La plume grinçait, traçant sur le papier des arabesques, ressemblant à des hameçons. Iégor se dépêchait et lisait chaque ligne plusieurs fois. Assis sur un tabouret, les jambes largement écartées sous la table, il s'avérait bien portant, florissant, la face large et la nuque rouge. C'était la banalité même ; la banalité épaisse, hautaine, invincible, fière d'être née et d'avoir grandi dans un cabaret. Vassilissa elle-même comprenait que c'était la banalité, mais, ne pouvant l'exprimer en paroles, elle regardait seulement Iégor avec colère et soupçon. Sa voix, les mots qu'elle ne comprenait pas, la chaleur et la touffeur de la cuisine lui donnaient mal de tête. Ses idées se brouillaient et elle ne disait rien, ne pensait plus ; elle attendait seule-

ment que la plume eût fini de grincer. Le vieux, lui, regardait Iégor avec une pleine confiance. Il croyait et la vieille qui l'avait amené ici, et Iégor ; et quand il avait parlé de l'établissement d'hydrothérapie, on voyait à sa figure qu'il croyait à cet établissement et à la force médicinale de l'eau.

Quand il eut fini d'écrire, Iégor se leva et relut toute la lettre depuis le commencement. Le vieux ne comprit pas, mais il opina du chef avec confiance.

— C'est pas mal, dit-il, ça s'en va... Que Dieu te donne la santé. C'est pas mal...

Les vieux posèrent sur la table trois pièces de cinq copeks et sortirent. Le vieux regardait tout droit, fixement, comme un aveugle, et sur son visage on lisait une entière confiance ; mais Vassilissa, en sortant de l'auberge, menaça le chien et dit en colère :

— Ou-ou, pourriture !

De toute la nuit, la vieille ne dormit pas ; ses pensées l'agitaient. Elle se leva à l'aube, pria et s'en alla à la gare faire partir la lettre.

Jusqu'à la gare, il y avait onze verstes.

II

Le jour du nouvel an, comme les autres jours, l'établissement hydrothérapique du docteur B. O. Moselweyser était ouvert. A sa livrée, le suisse Anndréy Chrisânnfytch avait seulement des ga-

lons neufs ; ses bottes luisaient d'un particulier éclat, et il souhaitait « Bonne année avec un bonheur nouveau » (1) à tous les arrivants.

Anndréy Chrissânnfytych debout devant la porte lisait le journal. A dix heures précises arriva un général, client habituel, et, derrière lui, le facteur.

Anndréy Chrissânnfytych enleva la pelisse du général et lui dit :

— Nouvelle année, nouveau bonheur, Votre Excellence !

— Merci, mon cher, et toi de même.

En montant l'escalier, le général tourna la tête et demanda (il le demandait chaque fois et l'oubliait régulièrement) :

— Qu'est-ce qu'il y a dans cette chambre ?

— Le cabinet de massage, Votre Excellence.

Quand les pas du général ne s'entendirent plus, Anndréy Chrissânnfytych examina le courrier et trouva une lettre à son nom. Il la décacheta, lut quelques lignes, puis, sans se presser, regardant son journal, il se rendit dans sa chambre qui était en bas, au fond du corridor. Léfimia, assise sur son lit, donnait le sein à un enfant. Un autre enfant, l'aîné, était près d'elle, sa tête frisée appuyée sur ses genoux. Un troisième enfant dormait dans le lit.

Anndréy tendit la lettre à sa femme et dit :

— Ça doit être du village.

Puis, sans quitter des yeux le journal, il sortit de la chambre et s'arrêta dans le corridor, non loin de la porte. Il entendit sa femme lire d'une voix

(1) Formule russe des vœux de nouvel an. (Tr.)

tremblante les premières lignes. Elle lut et ne put continuer. Ces lignes lui suffisaient. Elle fondit en larmes, et, étreignant son aîné, l'embrassant, elle se mit à parler, et on ne pouvait comprendre si elle pleurait ou si elle riait.

— Cela vient de la grand'mère, du grand'père... disait-elle, du village... Reine des cieux, saints intercesseurs ! Il y a maintenant là-bas de la neige jusqu'aux toits..., les arbres sont blancs, blancs... Et le grand-père chauve est assis sur le four... et le petit chien est jaune... Mes parents chéris !

En entendant cela, Anndréy Chrissânnyfych se rappela, qu'à trois ou quatre reprises, Iéfimia lui avait donné des lettres pour les envoyer au village, mais quelques affaires importantes l'en avaient empêché ; il ne les avait pas envoyées. Les lettres s'étaient perdues quelque part.

— Dans les champs, courent des petits lièvres, débitait Efimia, baignée de larmes, embrassant son petit garçon. Le grand-père est un homme tranquille, bon ; la grand'mère est bonne aussi, compatissante. Dans notre village, la vie est cordiale, on craint Dieu... Et à la petite église de la paroisse les moujiks chantent au chœur. Ah ! si la Reine des cieux, notre Mère protectrice, pouvait nous enlever d'ici !...

Avant que quelqu'un arrive, Anndréy Chrissânnyfych revint dans sa chambre pour fumer, et Iéfimia se tut tout à coup, s'apaisa et essuya ses yeux. Seules ses lèvres tremblaient. Elle le craignait beaucoup. Ah ! comme elle le craignait ! Elle tressaillait, ses pas la mettaient en transes ; quand il la regardait, elle n'osait dire un mot.

Anndréy Chrissânnfytch alluma une cigarette, mais, juste à ce moment-là, on sonna du vestibule. Il éteignit sa cigarette, et, prenant un air sérieux, il courut à la grande porte.

Rose, frais de son bain, le général descendait.

— Qu'y a-t-il dans cette chambre? demanda-t-il en montrant la porte.

Anndréy Chrissânnfytch prit l'attitude militaire, les bras allongés contre le corps, et répondit d'une voix forte :

— La douche Charcot, Votre Excellence!

CHEZ LE COIFFEUR

Il n'est pas encore sept heures du matin, et cependant le coiffeur Makar Kouzmitch Bliôstkine a déjà ouvert son Salon. C'est un garçon de vingt-trois ans, grasseux, pas encore lavé, mais élégamment habillé. Il nettoie. Au fond, il n'y a rien à ranger, et pourtant il sue, tant il travaille. Il essuie ici avec un torchon ; là, il gratte du doigt ; là, il trouve une punaise, et la fait tomber du mur.

Le Salon est petit, étroit, misérable. Les cloisons de poutres sont couvertes d'un papier qui rappelle les manches déteintes d'une chemise de cocher de troïka. Entre deux fenêtres, aux vitres fardées et dégoutelantes, se trouve une mince, grinçante, anémique petite porte, au haut de laquelle est attachée une sonnette verdie par l'humidité, qui sursaute et tinte maladivement toute seule, sans raison... Vous regardez-vous dans la glace pendue à l'un des murs, votre visage y sera déformé de la plus impitoyable façon. C'est devant cette glace que l'on rase et fait la taille des cheveux. Sur les tables, aussi mal lavées et grasseuses que Makar Kouzmitch, il y a de tout : des peignes, des ciseaux, des rasoirs, du fixatoire pour un copek, un copek de poudre, pour un copek d'eau de Cologne, fortement diluée. Tout le Salon ne vaut pas plus de quinze copeks.

Au-dessus de la porte, la sonnette malade s'agite, et, dans le Salon, entre un homme âgé,

en demi-pelisse et bottes de feutre. Sa tête et son cou sont entourés d'un fichu de femme. C'est Eraste Iványtch Iâgodov, le parrain de Makar Kouzmitch. Il a été jadis garçon à l'État-civil, maintenant, il s'occupe de serrurerie et habite près de l'Étang-rouge (1).

— Makârouchka (2), bonjour mon beau ! dit-il à Makar Kouzmitch absorbé à son nettoyage.

Ils s'embrassent. Iâgodov défait son fichu, se signe et s'assied.

— Que c'est donc loin ! dit-il en gémissant. Ce n'est pas une plaisanterie de venir de l'Étang-rouge à la Porte de Kaloûga.

— Comment allez-vous ?

— Mal, frère... J'ai eu la mauvaise fièvre (3).

— Que dites-vous ? La mauvaise fièvre !

— Oui. Je suis resté au lit un mois. On m'a mis à l'Extrême-Onction. Maintenant, mes cheveux tombent, et le médecin a dit de me raser la tête. Vos cheveux, dit-il, repousseront épais. Alors je me suis dit : Je vais aller chez Makar. Plutôt que d'aller chez un étranger, il vaut mieux aller chez un parent. Le travail sera plus soigné et il ne te prendra pas d'argent. C'est un peu loin, c'est vrai ; mais qu'est-ce que c'est ? Ça me fera une promenade.

— Avec plaisir. Prenez la peine de vous asseoir.

Makar Kouzmitch, rassemblant les talons, indique la chaise. Iâgodov s'assied et se regarde

(1) A Moscou. (Tr.)

(2) Mon petit Makar. (Tr.)

(3) Il veut dire le typhus. (Tr.)

dans la glace. Il est visiblement heureux de ce qu'il voit. La glace reflète une trogne de travers, des lèvres calmourées, un nez large, épaté, des yeux remontés sur le front. Makar Kouzmitch couvre d'un drap blanc à taches jaunes les épaules de son client et fait cliqueter ses ciseaux.

— Je vous coupe court, ras? demanda-t-il.

— Naturellement... Que je ressemble à un Tare, à une bombe... Les cheveux repousseront plus épais.

— Comment va ma tante?

— Pas mal, ça marche. Elle est allée ces jours-ci aux couches de la femme du major. On l'a payée un rouble.

— Vraiment... Un rouble! Écartez votre oreille.

— Voilà... Ne me la coupe pas; fais attention. Oh! ça fait mal! Tu me tires les cheveux!

— Ce n'est rien. Dans notre métier on ne peut pas faire autrement. Et comment va Anna Erâstovna?

— Ma fille? Ça va. Elle est gaie. La semaine dernière, mercredi, nous l'avons fiancée à Chèykine. Pourquoi n'es-tu pas venu?

Les ciseaux cessent de cliqueter. Makar Kouzmitch laisse tomber les bras et demande, effaré :

— Qui a-t-on fiancé?

— Anna.

— Comment ça? Avec qui?

— Avec Chèykine, Prokôfii Pétrov (1). Sa tante est gouvernante, rue Zlatooûsténnski. C'est une brave femme. Naturellement nous sommes con-

(1) C'est-à-dire, Procope fils de Pierre, forme populaire pour Prokôfii Pétrôvitch. (Tr.)

tents, Dieu merci ! Le mariage se fera dans une semaine. Viens-y, on s'amusera.

— Comment cela se fait-il, Eraste Ivânytch ? dit le coiffeur pâle, étonné et levant les épaules. Comment cela se peut-il ? Ce n'est pas possible, pas du tout possible ! C'est que Âнна Erâstovna... c'est que... j'avais du sentiment pour elle... j'avais des intentions !... Comment est-ce donc ?

— C'est comme ça... Nous l'avons fiancée. C'est un brave homme.

Une sueur froide perla au visage de Makar Kouzmitch. Il posa ses ciseaux sur la table et se mit à se frotter le nez avec son poing.

— J'avais des intentions... dit-il. C'est impossible, Eraste Ivânytch !... Je... je suis amoureux, et j'ai fait ma proposition de cœur... Et ma tante a promis. Je vous ai toujours honorés à l'égal de mes parents... Je vous coupe toujours les cheveux pour rien... Vous aviez toujours eu des égards pour moi, et, quand mon père est mort, vous avez pris le canapé et dix roubles en argent, et vous ne me les avez pas rendus. Vous vous en souvenez ?

— Comment ne pas m'en souvenir ! Je m'en souviens. Seulement quel prétendant es-tu, Makar ? En es-tu un ? Ni argent, ni état. Ton métier est un métier de rien...

— Et Chèykine est riche ?

— Chèykine est commissionnaire. Il a une caution de quinze cents roubles. C'est comme ça, frère !... Quoi que tu dises ou fasses, l'affaire est faite. On n'y reviendra pas, Makârouchka ! Cherche une autre fiancée. Le monde est grand. Allons, coupe-moi les cheveux ! Pourquoi t'arrêtes-tu ?

Makar Kouzmitch se tait et reste immobile ; puis il tire un mouchoir de sa poche et se met à pleurer.

— Allons, que fais-tu ? lui dit Eraste Ivânytch, le consolant. Laisse donc ! C'est qu'il pleure tout comme une femme !... Finis ma tête, ensuite tu pleureras. Prends tes ciseaux !

Makar Kouzmitch reprend ses ciseaux, les regarde une minute sans les voir et les laisse retomber sur la table. Ses mains tremblent.

— Je ne peux pas ! dit-il. Je ne peux pas, maintenant ; je n'en ai pas la force ! Malheureux que je suis ! Et elle aussi est malheureuse ! Nous nous aimions, nous nous étions promis, et les mauvaises gens nous ont séparés sans nulle pitié... Allez-vous-en, Eraste Ivânytch ! Je ne peux plus vous voir.

— Alors, je reviendrai demain, Makârouchka. Tu finiras demain ma coupe.

— Bon.

— Calme-toi un peu ; je reviendrai demain de bon matin.

La tête d'Eraste Ivânytch est à moitié rasée, et il ressemble à un forçat. Il est gênant d'avoir une tête pareille, mais il n'y a rien à faire. Il s'enveloppe la tête et le cou dans son fichu, et sort du salon de coiffure.

Resté seul, Makar Kouzmitch s'assied et continue à pleurer tout doucement.

Le lendemain, de bonne heure, Eraste Ivânytch revient.

— Que désirez-vous ? lui demande froidement Makhar Kouzmitch.

— Finis de me couper les cheveux, Makârouchka. Il reste la moitié à couper.

— Payez d'avance. Je ne coupe pas les cheveux gratis.

Sans dire un mot, Eraste Ivânytch s'en va et, quant à présent, il a encore les cheveux longs sur une moitié de la tête et courts sur l'autre moitié. Il regarde comme un luxe de payer pour se faire couper les cheveux, et il attend que ses cheveux aient repoussé sur la moitié coupée.

Et c'est ainsi qu'il a assisté à la noce.

1883.

LES BUVEURS

L'industriel Frolov, bel homme brun à barbe ronde, au regard doux et velouté, et son avoué Almeyre, homme âgé, à grosse tête rude, festoyaient dans une des grandes salles d'un restaurant de banlieue.

Ils sortaient tous les deux d'un bal, et étaient en habit et cravate blanche. Eux exceptés, et les garçons aux portes, il n'y avait pas âme qui vive dans la salle. Sur l'ordre de Frolov on ne laissait entrer personne.

Ils commencèrent par engloutir un grand verre de vodka et à manger des huîtres.

— C'est bon ! dit Almeyre. C'est moi, mon cher, qui ai lancé la mode des huîtres comme hors-d'œuvre. La vodka te brûle, t'emporte le gosier, et, en avalant une huître, tu sens un délice. Est-ce vrai ?

Un garçon imposant, les moustaches rasées et les favoris gris, plaça sur la table une saucière.

— Qu'est-ce que tu sers là ? demanda Frolov.

— La mayonnaise à l'huile de Provence pour le hareng, monsieur...

— Quoi ! s'écria l'industriel sans regarder ; est-ce qu'on sert ainsi ? Est-ce là une sauce ? Tu ne sais pas servir, tête de bois !

Les yeux veloutés de Frolov étincelèrent. Il enroula un coin de la nappe autour de son doigt, fit un léger mouvement, et les hors-d'œuvre, les

candélabres, les bouteilles, tout tomba avec un bruit strident sur le parquet.

Les garçons, depuis longtemps habitués aux catastrophes de cabaret, accoururent, et, sérieusement, froidement, comme des chirurgiens durant une opération, se mirent à ramasser les débris.

— Comme tu as su adroitement faire ça ! dit Almeyre en riant. Mais... écarte-toi un peu de la table, sans quoi tu vas marcher dans le caviar.

— Qu'on fasse à l'instant venir ici l'ingénieur ! cria Frolov.

On appelait « l'ingénieur » un vieillard décrépît, maussade, qui, dans le temps, avait été en effet ingénieur et riche. Il avait dilapidé toute sa fortune, et, à la fin de sa vie, avait échoué dans un restaurant où il dirigeait les garçons et les chanteurs, et faisait différentes commissions d'ordre féminin.

Arrivant à l'appel, l'ingénieur inclina respectueusement la tête de côté.

— Écoute, mon bon, lui dit Frolov. Qu'est-ce que ces négligences-là ? Comment servent tes garçons ? Tu sais bien que je n'aime pas ça ! Que le diable vous emporte, je cesserai de venir ici !

— Alexéy Sémiônnytch, dit l'ingénieur, mettant la main sur son cœur, je vous prie infiniment de m'excuser. Je vais prendre immédiatement des mesures, et vos moindres désirs seront remplis de la manière la plus prompte et la plus irréprochable.

— Bon, parfait, disparaïs...

L'ingénieur salua, recula toujours courbé, et s'éclipsa derrière la porte, les faux diamants de

sa chemise et de ses doigts scintillant une dernière fois.

On resservit la table de hors-d'œuvre. Almeyre but du vin rouge, dépiauta avec appétit on ne sait quelle volaille aux truffes et se commanda encore une matelote de lottes et un petit sterlet en couronne.

Frolov ne buvait que de la vodka et ensuite grignotait du pain. Il se malaxait la figure de ses paumes, fronçait les sourcils, soufflait, et était visiblement de mauvaise humeur. Les deux hommes se taisaient. Silence complet. Deux globes électriques, en verre mat, vacillaient et chuchotaient comme s'ils se fâchaient. Derrière la porte, des tziganes passaient en fredonnant.

— Je bois et n'arrive pas à la moindre gaieté, dit Frolov. Plus j'en absorbe, plus je deviens lucide. Les autres, la vodka les égaie ; moi, c'est de l'irritation que ça me donne, ... des idées désagréables, et de l'insomnie ! Pourquoi, mon cher, les hommes, en dehors de l'ivresse et de la débauche, ne découvrent-ils aucune autre satisfaction ? Ah ! que c'est dégoûtant !

— Fais venir les tziganes.

— Ah, barbe !

La tête d'une vieille tzigane apparut à la porte du corridor.

— Alexéy Sémiônnytch, dit la vieille, les tziganes demandent du thé et du cognac ; on peut en commander ?

— Commande ! répondit Frolov... Tu sais qu'ils se font remettre un tant pour cent sur ce que les clients leur offrent. Aujourd'hui, on ne peut

même pas avoir confiance à celui qui vous demande un verre de vodka. Les gens sont tous bas, vils, gâtés. Tiens, ces garçons, par exemple. Ils vous ont des figures de professeurs ; ils grisonnent ; ils gagnent deux cents roubles par mois ; ils ont leur intérieur, font élever leurs filles au lycée ; mais tu peux les injurier et crier contre eux tant que tu voudras. L'ingénieur, pour un rouble, va t'avaler un pot de moutarde et imiter le cri du coq. Ma parole d'honneur, si l'un d'eux seulement se rebiffait, je lui donnerais mille roubles !...

— Qu'as-tu donc ? lui demanda Almeyre. D'où te vient cette mélancolie ? Tu es rouge, tu as l'air d'un fauve... Qu'as-tu ?

— Ça ne va pas. J'ai une chose ancrée dans la cervelle. Elle y est fichée comme un clou, et pas moyen de l'arracher !

Dans la salle entra un petit vieux, rondelet, bouffi, entièrement chauve, râpé, avec un veston écourté, un gilet mauve, tenant une guitare. Il prit une mine idiote, et, joignant les talons, salua militairement.

— Ah ! dit Frolov, le parasite !... Je te présente un bonhomme qui gagne une fortune en imitant le grognement du porc. Approche !

L'industriel mélangea dans un verre de la vodka, du vin, du cognac, y ajouta de poivre et du sel, démêla le tout, et présenta le breuvage au parasite. Celui-ci l'avalait et se racla le gosier d'un air crâne.

— Il est habitué à boire de la mixture, dit Frolov ; le vin clair lui brouille l'estomac. Vas-y, parasite, assieds-toi et chante !

Le parasite s'assit, pinça les cordes de ses doigts gras et se mit à chanter :

Nitka-nitka, Margaritka...

Après le champagne, Frolov commença à être gris. Il frappa du poing sur la table et dit :

— Oui, j'ai une chose ancrée dans la tête ! Elle ne me laisse pas une minute de répit !

— De quoi s'agit-il ?

— Je ne puis le dire. C'est un secret. Un si grand secret que je ne peux le dire que dans mes prières. D'ailleurs, si tu veux, en amis, entre nous... Seulement, tu sais... à personne ! Pas un mot ! Je vais te le confier ; ça me soulagera... Mais... au nom du ciel, écoute, et oublie...

Frolov se pencha vers Almeyre et lui souffla une demi-minute quelque chose à l'oreille.

— Je hais ma femme ! conclut-il.

L'avoué le regarda avec surprise.

— Oui, oui, ma femme, Maria Mikhâïlovna ! marmotta Frolov en rougissant. Je la hais, voilà tout !

— Pourquoi donc ?

— Je ne le comprends pas moi-même ! Je ne suis marié que depuis deux ans ; je me suis marié, tu le sais, par amour, et, maintenant, je l'exècre comme un ennemi atroce, comme ce vieux parasite, pardon de le dire ! Et il n'y a pas de raison à cela, pas la moindre ! Lorsqu'elle est assise près de moi, qu'elle mange, qu'elle parle, toute mon âme bout ; je peux à peine me tenir de n'être pas grossier. Je ne peux pas même expliquer ce qui se passe en moi. La quitter, ou lui dire la vérité, impossible ;

ce serait un scandale. Et vivre avec elle est pour moi pire que l'enfer. Je ne peux pas rester à la maison ! le jour, il y a les affaires, les restaurants ; la nuit, je cours les mauvais lieux. Comment expliquer cette haine ? Ma femme n'est pas n'importe qui ; elle est belle, instruite, douce.

Le parasite battit du pied et chanta :

Je me promenais avec un officier,
Je lui dis mes secrets...

— Il faut avouer, soupira Almeyre après un peu de silence, que Maria Mikhâïlovna ne m'a jamais paru être la femme qu'il te fallait...

— Tu me diras qu'elle est instruite... Écoute : je suis sorti de l'école commerciale avec la médaille d'or ; je suis allé trois fois à Paris ; je ne suis pas plus intelligent que toi, mais pas plus bête que ma femme. Non, frère, ce n'est pas son instruction qui est en cause ! Écoute, voici par où a commencé toute l'histoire. Il a commencé à me sembler qu'elle s'est mariée avec moi non par amour, mais pour l'argent. Cette idée s'est fourrée dans ma tête. J'ai fait ceci, cela ; non, elle y reste, la mâtine ! Et, par là-dessus, la convoitise s'est emparée de ma femme. Tombée, au sortir de la pauvreté, dans un sac d'or, elle s'est mise à dépenser à droite et à gauche. Elle a été étourdie, s'est oubliée au point de dépenser vingt mille roubles par mois. Je suis soupçonneux. Je ne crois personne, je suspecte tout le monde, et, plus on est gentil avec moi, plus je souffre. Il me semble toujours qu'on me flatte pour mon argent. Je ne crois personne !... Je

suis un homme difficile à vivre, frère, très difficile !...

D'un trait, Frolov but un verre de vin et continua.

— En somme, dit-il, tout cela est absurde. Il ne faut jamais parler de ça. C'est bête ! Je bavarde, ayant bu, et tu me regardes avec des yeux d'avoué ; tu es heureux d'apprendre le secret d'autrui. Allons, allons... laissons cette conversation. Bu-vons !... Écoute, dit-il au garçon, Moustapha est ici?... Fais-le venir.

Peu après entra dans la salle un petit Tartare d'une douzaine d'années, en habit, ganté de blanc.

— Viens ici, lui dit Frolov. Explique-nous ce fait-là. Il fut un temps où, vous autres, les Tartares, nous dominiez et nous faisiez payer tribut, et, à présent, vous êtes nos domestiques et revendez nos habits. Comment expliquer ce changement ?

Mustapha releva ses sourcils et dit d'une voix flûtée, chantante :

— Vicissitude du sort !

Almeyre regarda la face sérieuse de l'enfant et éclata de rire.

— Donne-lui un rouble ! dit Frolov. Il se fait une fortune avec cette « vicissitude du sort ». On ne le tient ici que pour ces deux mots-là. Avale, Moustapha ! Tu deviendras une grande, grande canaille... C'est affreux ce qu'il y a de parasites de ton genre auprès des riches ! Combien vous êtes de paisibles brigands et de dévaliseurs ! C'est à n'oser entrer ni à pied, ni en voiture ! Nous faisons venir les tziganes ? hein ? Aboulez ici, les tziganes !

Les tziganes qui, depuis longtemps déjà se morfondaient dans les couloirs, s'engouffrèrent

avec un cri aigu dans la salle, et l'orgie commença.

— Buvez ! leur cria Frolov. Bon, tribu de Pharaon ! Chantez ! I-i-kh !...

— Par un temps d'hiver... i-i-ik !
... des traîneaux filaient...

Les tziganes chantaient, sifflaient, dansaient... Frolov, dans l'excitation qui s'empare parfois des « natures larges », très riches, gâtées, se mit à faire des sottises. Il commanda pour les tziganes un souper et du champagne. Il brisa un des globes dépolis, lança des bouteilles dans les tableaux et les glaces. Et tout cela, visiblement, sans aucun plaisir, s'assombrissant et criant avec irritation, avec mépris, et avec une expression de haine dans les yeux et dans toutes ses façons. Il obligea l'ingénieur à chanter un solo, fit boire aux basses un mélange de bière, de vodka et d'huile...

A six heures du matin, on lui remit l'addition.

— Neuf cent vingt-cinq roubles quarante copeks ! dit Almeyre, en levant les épaules. Pourquoi ça ? Non, attends, il faut vérifier !

— Laisse ! marmonna Frolov, sortant son portefeuille. Bah !... qu'ils volent !... Je suis précisément riche pour qu'on me vole !... On ne peut pas vivre sans parasites !... Tu es mon avoué... Tu me prends six mille roubles par an, et... et pourquoi ? Du reste, pardonne-moi... je ne sais plus moi-même ce que je dis...

En revenant chez lui avec Almeyre, Frolov murmurait :

— Rentrer chez moi, c'est horrible ! Oui... pas un être, chez moi, à qui je puisse me confier !... Rien que des pillards..., des traîtres... Pourquoi t'ai-je raconté mon secret ? Pourquoi ?... Dis-le-moi : pourquoi ?

A la porte de sa maison, il se pencha en titubant vers Almeyre et le baisa sur les lèvres selon la vieille coutume moscovite de s'embrasser sans cause à toute occasion.

— Adieu... dit-il. Je suis un mauvais homme, difficile à vivre... Ma vie est laide, noyée d'alcool, éhontée... Tu es instruit, intelligent, mais tu ne fais que ricaner et boire avec moi, et... et je n'ai en vous tous aucun recours... Si tu étais mon ami, si tu étais honnête, tu me dirais en vérité : « Tu es un gredin, un mauvais homme, une vermine ! »

— Allons, allons... marmotta Almeyre. Va te coucher !

— Je n'ai en vous aucun recours... Il n'y a qu'un espoir : l'été, quand je serai à la campagne, sorti aux champs, qu'un orage arrive, que la foudre tombe et me tue sur place... Ad... adieu...

Frolov embrassa encore une fois Almeyre, et, s'endormant sur pieds, soutenu par deux valets de chambre, se mit à monter l'escalier en maugréant.

1887.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Récit d'un inconnu.....	1
Vétilles de l'existence.....	121
Fortes sensations.....	131
Une petite plaisanterie.....	141
Anioûta	151
Le talent	161
Après le théâtre.....	171
Le jeune premier.....	179
L'impresario sous le divan.....	189
Un remède contre un accès d'ivrognerie	197
Les bottines.....	209
La fin d'un acteur.....	217
Pour les fêtes.....	229
Chez le coiffeur.....	239
Les buveurs.....	247

COLLECTION D'AUTEURS ÉTRANGERS

Publiée sous la direction de Charles Du Bos

VOLUMES PARUS :

ANTONE TONÉMINOV

Œuvres complètes, traduites du russe par Denis ROCHÉ (Seule traduction autorisée par l'auteur).

T. I. <i>Salle G.</i>	9 fr.	T. VI. <i>Ma Vie.</i>	9 fr.
T. II. <i>Les Moujiks</i>	9 fr.	T. X. <i>La Steppe.</i>	9 fr.
T. III. <i>Une banale histoire.</i>		T. XIV. <i>Théâtre. I.</i>	9 fr.
Prix.....	9 fr.	T. XV. <i>Théâtre. II.</i>	9 fr.
T. IV. <i>Ma Femme.</i>	9 fr.	T. XVI. <i>Théâtre. III.</i>	9 fr.
T. V. <i>Trois ans.</i>	9 fr.		

MAY SINCLAIR

Un Romanesque, roman traduit par Marc LOGÉ. Un vol.... 9 fr.

EDITH WHARTON

Un Fils au front, roman traduit par Paul ALFASSA. Un vol.... 9 fr.

MIGUEL DE UNAMUNO

L'Essence de l'Espagne. Cinq essais. Traduit de l'espagnol par Marcel BATAILLON. Un volume in-16..... 9 fr.

SANTIAGO BUSIÑOL

Le Catalan de la Manche, roman traduit du catalan par Marius ANDRÉ. Un volume in-16..... 9 fr.

SCHILLER et GÖTTE

Correspondance entre Schiller et Goethe, traduite d'après la meilleure édition allemande par Lucien HERR. Quatre volumes in-16. Prix de chaque volume..... 9 fr.

LÉON CHESTOV

Les Révélations de la mort. Dostoievsky — Tolstoï. Traduit du russe par Boris DE SCHLÖZER. Un volume in-16..... 9 fr.

RAMON PÉREZ DE AYALA

Apollonius et Bellarmin, roman traduit de l'espagnol par Jean et Marcel CARAYON..... 9 fr.

GEORGE SOULIÉ DE MORAY

Florilège des poèmes Song. 960 à 1277 ap. J.-C. Un vol. 9 fr.

LORD BYRON

Correspondance avec P. B. Shelley, Lady Melbourne, Mr Hobhouse, l'Hon. Douglas Kinnaird, etc. Traduit de l'anglais par F. LABOCHÉ. Tomes I et II. Deux volumes in-16. Prix de chaque volume..... 9 fr.
Tomes III et IV. en préparation.

FRAN. SWINWERTON

Nocturne, roman traduit de l'anglais par J. MULLER-BERGAUONNE et M. HENTSCH. Introduction de H. C. WELLS. Un volume in-16 broché, avec un portrait..... 9 fr.



Journaux intimes des Dames de La Cour du vieux Japon, traduits par Marc LOGÉ. Un volume..... 9 fr.